Sur le Turf

Texte et Dessins

PAR

CRAFTY

E. PLON, NOURRIT & C^{ie} ÉDITEURS

PARIS

JOHN A. SEAVERNS

SUR LE TURF

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en novembre 1898.

SUR LE TURF

TEXTE ET DESSINS

PAR

CRAFTY

COURSES PLATES ET STEEPLE-CHASES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1899

Tous droits réservés

AU BARON FIXOT,

MONSIEUR,

Comme le bon père de famille qui attend un nouvel enfant, je me suis demandé, au moment de publier ce nouveau volume, quel était le parrain qui pourrait exercer sur son avenir la plus bienfaisante influence.

Votre nom, qui est certainement le plus populaire sur le Turf, m'est venu le premier à l'esprit.

Vous avez bien voulu me permettre de l'inscrire en tête de ce volume : c'est une faveur que j'apprécie à toute sa valeur, et dont je vous suis très cordialement reconnaissant.

CRAFTY.

Paris, novembre 1898.

SUR LE TURF

Pendant la lutte finale.

AU LECTEUR

Sur le turf, comme autrefois sur le pont d'Avignon, « tout le monde y passe, y passe. » Tout Paris et le Monde entier ! et rien ne paraît s'opposer à ce qu'on y danse en rond (l'espace est généralement suffisant) ; mais les résultats les plus habituels du pari mutuel ne sont pas assez régulièrement favorables pour provoquer chez la majorité des spectateurs de semblables manifestations d'allégresse.

Si tout le monde passe à un moment donné *sur le Turf*, peu y retournent, et un moins grand nombre encore y séjournent.

C'est un monde spécial composé de la façon la plus hétéroclite, mi-partie ultra select, grands propriétaires, oisifs opulents, véritables et demi mondaines superlativement élégantes, et mi-partie des déclassés de toutes espèces qui, sortis de leurs milieux naturels pour des motifs variés, se maintiennent miraculeusement dans le courant de la vie parisienne, grâce à une série de procédés aussi peu scrupuleux qu'aléatoires, parmi lesquels la poursuite acharnée et parfois la rencontre du *Tuyau* constitue une ressource très peu probable, mais possible, et à coup sûr très escomptée.

L'Encyclopédie la plus volumineuse serait insuffisante à enregistrer la foule qui encombre les hippodromes, et les monographies qu'on consacre-

rait à chaque catégorie d'habitues équivaudraient à la nomenclature de toutes les professions exercées dans la capitale. La revue des spécialistes, professionnels ou amateurs, peut être passée dans un cadre moins étendu, c'est la tâche que nous avons acceptée, et que nous allons nous efforcer d'accomplir le plus exactement et le plus complètement possible. 4

Décembre 1898.

SUR LE TURF

LES COURSES

Considérations générales. — Les acteurs. — Leur recrutement. — Élevage et ventes publiques. — Propriétaires éleveurs et propriétaires acheteurs. — Les mécomptes de l'éleveur. — Ah ! c'est un métier difficile. — Etablissements de vente. — Saint-James. — Le Tattersall. — Dressage. — Entraînement. — De l'importance des engagements.

L'ensemble d'un spectacle se compose de deux éléments : la troupe qui l'exécute et le public qui y assiste.

Comme corrolaire de cet axiome, on peut ajouter que la valeur de chacune de ses parties est proportionnelle l'une à l'autre, et que le public est d'autant plus nombreux que la troupe est plus talentueuse ; en un mot l'acteur a le public qu'il mérite : la foule, s'il est éminent, — voyez Coquelin!!! — le désert, s'il est nul ! — Ne nommons personne.

Ces vérités admises, le rôle des sociétés de courses est tout indiqué : fournir des allocations suffisantes pour attirer les compétiteurs les plus nombreux et les plus estimés ; et c'est ce qu'elles font toutes, poussées par la plus louable émulation.

Les considérables allocations fournies, il s'agit de trouver les chevaux dignes de les disputer : c'est la tâche des propriétaires d'écuries, et chacun

d'eux s'efforce de mettre en ligne les concurrents qu'il croit capables, à tort ou à raison, de jouer les premiers rôles.

Tous poursuivent le même but : fournir le vainqueur des épreuves capitales ; mais, tandis que les uns cherchent à produire eux-mêmes les chevaux incomparables appelés à triompher dans les solennités du turf et accumulent les sacrifices pour améliorer leur élevage, d'autres, mieux avisés, si l'on en juge d'après les résultats obtenus pendant ces dernières années, se contentent

L'examen des produits à la prairie.

d'acheter tout faits les animaux qui leur semblent les plus séduisants, ou qui, d'après leur origine, paraissent devoir réunir les qualités de vitesse ou de tenue nécessaires pour tenir la tête de leur génération.

Les propriétaires qui ont adopté ce mode de recrutement ont deux façons de renouveler leur effectif.

Les réclamations sur les champs de courses et les achats en vente publique, à Saint-James (Chéri-Halbroun), à Neuilly (Tattersall) à des dates variables, et à Deauville, après la semaine des courses.

L'éleveur a certainement droit à une plus haute considération, au point de vue spécial des services rendus à la race chevaline, que le propriétaire qui se

borne à acheter l'animal tout produit et cherche à confisquer à son profit les bénéfices que sa bonne conformation peut faire espérer ; le premier correspond, dans la hiérarchie commerciale, par exemple, au grand industriel qui construit des usines, crée un outillage onéreux, fait toutes les avances de fonds nécessaires pour fabriquer dans les conditions les plus favorables ; le second peut être assimilé au commerçant de détail qui ne risque rien au delà de la valeur des marchandises qu'il se propose de revendre, simple intermédiaire entre le producteur et le consommateur.

Les enchères après la course.

Malheureusement, quand l'objet fabriqué est un cheval pouvant, à la suite d'un certain nombre d'expériences publiques qui démontrent sa supériorité, prendre une valeur absolument impossible à prévoir non seulement au moment de sa naissance, mais encore pendant les premières phases de sa formation, il arrive souvent que ce n'est pas à son producteur que profite cette bienfaisante plus-value.

Quand l'éleveur ne fait pas courir, la déconvenue d'une pareille mésaventure n'existe pas pour lui ; l'excellence de ce cheval exceptionnel augmente la valeur de ses autres produits, et il rentre dans la catégorie de tout

producteur dont la fabrication a reçu une récompense exceptionnelle, médaille d'honneur ou décoration.

Cela lui permet d'augmenter ses prix.

Si, au contraire, il est à la fois éleveur et turfiste, et que ce soit pour réduire son effectif qu'il a vendu le cheval hors ligne, quelle suite de désillusions et de regrets il s'est préparée en éliminant le meilleur spécimen de sa production !

A quel degré d'exaspération doit arriver un malheureux propriétaire constamment battu par son propre cheval, perpétuellement classé second derrière lui-même, et réduit à se contenter de la prime réservée à l'éleveur, alors qu'il n'aurait eu qu'à ne pas réformer son cheval pour toucher le montant du prix avec tous les accessoires y afférant !

Le comble de la guigne. — Être régulièrement battu par le cheval qu'on a élevé et volontairement réformé.

Pour les chercheurs de combles, c'en est un tout trouvé : avoir élevé et vendu à un concurrent le cheval qui bat régulièrement dans toutes les épreuves importantes le cheval que vous lui avez préféré et que vous avez conservé en vertu d'une série de considérations plus judicieuses les unes que les autres sur la construction, les points de force, la profondeur de la poitrine, la largeur des articulations, la puissance des leviers, etc., etc.

Sic vos, non vobis, a dit le poète, c'est vous qui l'avez fait, mais c'est sous votre nez que passe la récompense.

C'est une des déceptions les plus douloureuses du métier d'éleveur, dans lequel elles sont cependant exceptionnellement nombreuses, poulinières

vides, poulains mort-nés, épidémies, morts multipliées, accidents à l'herbage, etc., etc., toutes mésaventures qui ne diminuent aucun des frais généraux, qui seuls continuent à courir avec une persévérante vitesse.

Je sais bien que ceux dont le haras confine à leur habitation ont le plaisir de voir galoper sous leurs fenêtres leurs yearlings, et que rien ne donne à une prairie une plus joyeuse animation que les ébats d'un nombreux lot de poulains et de pouliches; spectacle agréable, j'en conviens, mais combien

plus coûteux que la loge la plus convoitée à la plus exceptionnelle des représentations théâtrales!

Achat de poulinières, prix des saillies, entretien des boxes, appointements du personnel, frais de voyages pour l'envoi des juments à l'étalon, nourriture, soins vétérinaires, etc., etc.

APRÈS LA COURSE.

— Ai-je assez bien fait d'acheter votre cheval!...

— Autant me dire que j'ai eu tort de vous le vendre!...

Le grand avantage d'une pareille entreprise est qu'elle absorbe tout le temps que son fortuné propriétaire pourrait consacrer à la dilapidation de ses capitaux par des moyens plus rapides : séjours prolongés à Monaco, par exemple, ou assiduités régulières auprès de nos plus réussies demi-mondaines.

Quelques-uns mènent de front ces diverses occupations, obéissant à ce tem-

pérament spécial de viveurs irrémédiablement destinés à devenir de prématurés décaqués.

Il ne faudrait pas croire que, même affranchi des charges d'un élevage personnel, le métier de propriétaire soit un passe-temps économique à la portée de toutes les bourses.

— Pour se décaquer plus rapidement qu'aux courses, il n'y a que la roulette; et ce n'est pas toujours elle qui va le plus vite.

Pour être pratiqué, je ne dirai pas utilement mais seulement impunément, il demande une somme de qualités dont la réunion ne se rencontre pas fréquemment : une grande présence d'esprit, beaucoup d'activité, énormément de sang-froid, et assez de bon sens pour résister à la tendance que nous avons tous d'attribuer au cheval que nous possédons, fût-ce la plus médiocre des haridelles, toutes les qualités connues.

Les résultats obtenus par une écurie de courses à la fin d'une année tiennent souvent moins à la qualité de ses chevaux qu'à l'estimation que le propriétaire a su faire de sa cavalerie. Tout l'art des engagements est là, et tel qui s'est obstiné à faire inutilement courir à ses produits les grandes épreuves, aurait utilement employé les mêmes chevaux s'il avait consenti à les engager dans une société moins relevée.

L'animal vraiment supérieur est une exception, par conséquent une rareté sur laquelle il ne faut jamais compter.

Le talent est de savoir utiliser les sujets moyens, et, pour en tirer parti, il est indispensable de ne pas garder d'illusions sur leur véritable valeur, et savoir se résigner à les laisser gagner leur prix à réclamer, quand on les voit incapables de figurer à l'arrivée des grandes épreuves.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

C'est la réflexion d'un sage, et plus d'un propriétaire aurait trouvé son

compte à la faire graver sur le boxe de son élève favori, dont la carrière de *crack* manqué aurait pu, avec une moindre ambition, être utile à l'écurie et payer largement sa part d'avoine...

Il serait difficile de décider lequel des établissements de Saint-James ou de la route de la Révolte est le plus pittoresquement installé et le mieux approprié à sa destination.

Pour être impartial, il faut constater que tous deux sont également bien aménagés pour l'installation et la présentation des chevaux.

Le second est plus rapproché du centre, mais le chemin qui conduit au premier est plus agréable, et plus familier aux habitués des grandes ventes.

Il y a donc compensation.

Je crois, sans en être autrement sûr, que la succursale de l'établissement Chéri a été construite sur l'emplacement où l'étalon de feu Moreau-Chaslon, « le Petit Caporal », se livrait à ses saillies habituelles.

Spécialement en vue du but qu'il remplit, il est très bien conçu.

Les boxes, suffisamment nombreux, sont vastes, clairs, bien aérés.

On peut y examiner utilement les animaux.

Les dégagements sont larges, et les voies par lesquelles les chevaux sont amenés à la tente où les enchères ont lieu sont suffisamment ouvertes

pour éviter l'encombrement et les accidents que les excès de gaieté des pou-laius pourraient amener dans un espace plus restreint.

C'est à la fois confortable et élégant.

Le Tattersall a trouvé toute faite son annexe de la route de la Révolte, construite pour les écuries de lord Seymour.

Piste en cercle abritée par des arbres déjà anciens, vastes pelouses, boxes

nombreux, pavillon central pour le service administratif et le logement du directeur.

Tout y est, et il a suffi de dresser un hangar destiné à abriter les acheteurs les jours de vente pour que l'installation fût complète...

Le spectacle, quand quelque animal de valeur incontestée figure au programme, mérite qu'on s'y arrête et qu'on examine avec soin la composition de la chambrée.

Tout le monde sportif est là.

Les journalistes spéciaux, la majorité des entraîneurs, tout un lot d'hommes d'écurie, jockeys, lads et garçons de voyage, puis tous les propriétaires ou

L'ÉTABLISSEMENT DE SAINT-JAMES.

— Rudement chic la voiture du patron !...
Peut-être un peu trop Congo tout de même.

— Le cheval n'a pas couru cette année, mais à 3 et 4 ans il a gagné de grosses sommes.

VENTE DE PUR SANG

leurs représentants chargés de pousser, en leur lieu et place, jusqu'à concurrence d'une somme déterminée à l'avance, à seule fin d'éviter l'emballement de la lutte, le cheval qu'ils ambitionnent d'ajouter à leur effectif.

Tous se sont installés sur les gradins, s'appliquant à se dissimuler dans des groupes insignifiants, composés de simples curieux, afin d'éviter le contact des spécialistes, dont les observations ou les conseils pourraient les influencer.

Les enchères commencent.

Le premier cheval présenté est généralement un personnage de peu d'importance, concurrent malheureux jusqu'alors, ou bon cheval éloigné du turf par un accident quelconque, plus ou moins bien raccommodé.

Le marteau réclame le silence : on fixe un prix.

« A mille francs, il y a marchand ». — Personne ne dit mot.

Le public a besoin d'être encouragé.

« Voyons, messieurs ! » Et une voix à la tribune donne à nouveau lecture du catalogue, appuyant sur l'origine, s'il s'agit d'un cheval inconnu, insistant sur le montant des sommes gagnées, s'il est question d'un revenant.

Un amateur se déclare.

« Mille vingt francs, cinquante, soixante, quatre-vingts, onze cents. »

Les enchères montent, poussées plus ou moins activement, pendant qu'on se montre les capitalistes soupçonnés de vouloir acquérir le numéro sensationnel de la vacation.

« Ce petit gros là-bas en paletot mastic, c'est bien le comte de B... ? »

— Pas du tout, le voilà là-bas, dépassant de tout le buste la masse du public.

— L'on m'avait bien dit qu'il avait un certain embonpoint, mais je ne le savais pas si grand.

— Vous aurez confondu avec son beau-frère, la circonférence dans sa plus grande pureté de ligne.

— Montrez-moi donc le propriétaire de Doge. C'est ce petit mince, n'est-ce pas ? avec un pince-nez, là-bas, à gauche de la tribune...

— Mais, pas du tout ! C'est M. V. P... que vous désignez. M. A... n'a pas tout à fait deux mètres, mais il ne s'en faut guère ; il est à droite, debout, en gris...

— Celui qui a les épaules en porte manteau ?

— Parfaitement.

— Est-ce que Mlle M. B... est ici ?

— Je ne la vois pas, madame sa mère non plus, mais je crois bien que son fondé de pouvoir est derrière la tribune...

— Qui est-ce ?

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai...

— Cette forte brune là-bas, n'est-ce pas Mme R... ?

— Pourquoi voulez-vous qu'elle soit brune ?

— Je pensais qu'une Italienne...

— Eh bien, vous vous mettiez simplement le doigt dans l'œil : d'abord, elle n'est pas là, et ensuite elle est blonde, mais blonde comme je vous en souhaite.

— Ça ne serait pas de refus...

— Quelqu'un que je voudrais bien voir, c'est M. J. de B... On m'a dit qu'il ne portait jamais moins de cent mille, et qu'il gagnait toujours...

A LA SUCCURSALE DU TATTERSALL. — ROUTE DE LA RÉVOLTE.

Anciennes écuries de lord Herford. — On les eût faites exprès qu'on n'aurait pas combiné meilleure installation.

— Qu'est-ce que vous faites dans cet établissement, mon cher camarade ?
— Je le dirige, mon général.

— Primé de mille francs par les baras.
— Dites ou prix ?

— Le remettre sur pieds ? Gibson lui-même n'y réussirait pas...

— C'est parfaitement exact.

— Vraiment ?

— Seulement vous confondez avec le pari mutuel.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Pas quand on me récite des contes de fées... »

Cependant un grand silence se fait : on vient d'introduire le Crack, qu'on place de façon que sa silhouette se découpe sur la plinthe de la tribune. Toutes les têtes se penchent vers lui, dans un examen à la fois

attentif et respectueux.

Lui paraît absolument indifférent à l'émotion qu'il produit.

Il arrive souvent que c'est précisément le moment où l'attention se concentre sur lui qu'il choisit pour lever la queue, écarter les jambes de derrière, et se vider consciencieusement.

On lit sur l'estrade la notice : « Rayon d'or II, né en 189... par Fil de Soie et Escarboucle, son père gagnant de plus de deux cent mille francs d'argent public; père de Luisant, de Voyeur, de Conquérant, de miss Henriett, de Bouton d'or, et de nombreux autres gagnants. Sa mère, fille de Tardigrade, importée d'Angleterre, gagnante de plusieurs prix à deux et trois ans, etc., etc. »

La lecture est terminée.

Un silence, et la voix reprend plus grave : « Nous avons marchand à vingt mille. »

Nouveau silence, un peu plus long et sensiblement plus profond, après lequel les enchères commencent.

« Vingt et un, cinq cents, deux mille, cinq cents, vingt-cinq mille, cinq cents, trente mille, cinq cents, trente, trente-cinq. » Les chiffres s'accumulent sans qu'aucun des enchérisseurs se fasse entendre.

Les crieurs seuls articulent le montant des sommes atteintes sans qu'il soit possible de voir à quels ordres ils obéissent.

La plus humble des professions exige, par le temps de civilisation raffinée où nous vivons, des qualités poussées à la perfection; les aptitudes comme l'agriculture doivent, pour obtenir un résultat rémunérateur, recourir aux procédés intensifs, et le coup d'œil des Peaux-Rouges devient de la myopie si on le compare à celui des modestes salariés qui sont chargés d'énoncer à haute voix les mises consenties par des mouvements de physionomie imperceptibles à l'ensemble du public.

— Messieurs, nous avons marchandé vingt mille'...

« Quarante mille francs à gauche. » Aucun des spectateurs n'a perçu, malgré les plus grands efforts d'attention, le moindre signe; pourtant l'enchère a été mise,

et la preuve c'est qu'on adjuge.

En résumé, les moyens dont dispose un gentleman désireux de monter une écurie de course sont l'élevage, la réclamation, l'achat soit à l'amiable, soit en vente publique.

Une fois en possession d'une cavalerie suffisamment nombreuse, il ne lui reste plus qu'à trouver le moyen de l'employer utilement, et pour obtenir ce désirable résultat il lui faut exceller à la fois dans l'art délicat de la préparation et dans celui, non moins difficile, des engagements.

La préparation commence par le dressage, et se termine, pour employer le terme technique, par l'entraînement.

Les soins infinis, les précautions minutieuses à apporter dans la première partie de cette éducation dont le but est avant tout de familiariser le poulain, d'atténuer progressivement la crainte instinctive qu'il a de l'homme, ne sauraient être trop recommandés aux gens d'écurie chargés d'entrer les premiers en contact avec des animaux dont la sauvagerie résulte surtout d'une excessive pusillanimité.

C'est cette appréhension qu'il faudrait apaiser tout d'abord, et, malheureusement, les ignorants qui s'imaginent qu'il faut avant tout se faire craindre se rencontrent encore en trop grand nombre, et leurs brutalités laissent dans la mémoire des animaux qu'ils maltraitent un souvenir souvent ineffaçable.

On ne saurait trop répéter que le cheval est un animal essentiellement craintif, et que sa principale, pour ne pas dire sa seule qualité intellectuelle, est la mémoire.

Le cheval est un animal essentiellement craintif dont on n'acquiert la confiance qu'au prix d'une persévérante douceur.

Ces deux points admis, il est facile de concevoir que les violences subies sont le point de départ de toutes ses résistances, de toutes ses défenses, qui ne sont en réalité que des ripostes aux mauvais traitements dont il se souvient, ou des parades à ceux qu'il prévoit.

C'est certainement parce qu'il aimait et connaissait à fond les animaux que La Fontaine a dit : « Mieux vaut douceur que violence », car vis-à-vis des hommes, du moins pour certains, le second moyen est bien souvent le plus efficace.

Les propriétaires qui tiennent à ce que le caractère de leur cavalerie ne

soit pas exaspéré, doivent donc surveiller avec une extrême sévérité leurs premiers rapports avec l'humanité.

Pour l'opération infiniment délicate qui consiste à prendre au moment du sevrage le poulain à la mère, ils ne doivent employer que des hommes d'une douceur et d'un courage éprouvés.

La violence chez les gens qui affrontent obligatoirement ou professionnellement un danger quelconque n'est bien souvent qu'une façon de dissimuler un trac intense, l'équivalent des chants que les poltrons profèrent la nuit pour ne pas entendre la chute des feuilles mortes et éviter le tressaillement maladif que leur cause le moindre bruit inexplicable....

La mise du premier licol est une opération de la plus haute importance, dont la réussite ou l'insuccès peut influer de façon définitive sur toute la carrière d'un poulain : faite avec la patience nécessaire, après une série de caresses, de frôlements répétés autour des oreilles, de pressions légères sur le chanfrein et la ganache, elle aura donné assez de confiance au yearling pour qu'il ne redoute plus le contact de l'homme et n'oppose désormais aucune résistance quand il s'agira de lui faire porter un harnais plus compliqué ; brusquée, réussie par surprise, elle lui laissera au contraire une impression souvent bien difficile à faire oublier.

Pour avoir voulu gagner quelques instants à la première tentative, on aura

LE DRESSAGE DES YEARLINGS.

Tant qu'on ne leur demande rien, les yearlings se promènent généralement assez sagement, sauf les mouvements de gaieté inevitables dans la première jeunesse

Ceux qui ont de la volonté la manifestent le plus souvent par une tendance à s'éloigner de leur conducteur...

Si celui-ci résiste et recourt à la force, il est rare que la lutte se termine à son avantage.

Griffin

Illustration de J. P. M.

LE DRESSAGE DES YEARLINGS

Après avoir fait tourner le poulain nu, on lui met une bride et un surfaix.

Qu'on remplace bientôt par une selle. Il n'en paraît pas plus fier.

Quand il est familiarisé avec le haras, on attache des serviettes à ses flancs pour l'accoutumer à tous les contacts...

Ces ailes en calicot lui donnent, au galop, un faux air de Pégase, pour les gens qui ont l'imagination poétique, ou simplement de gros papillon pour ceux, plus réalistes, que ne hantent pas les souvenirs mythologiques.

Crafty

PLATEAU 2 - 10 10 10

LE DRESSAGE DES YEARLINGS

On continue en mettant en sac à farine, sur la selle, un *lad*, dont la fonction consiste à lâcher prise à la première incertitude ; le tout, dans le but de familiariser le cheval avec l'homme et de le mettre en confiance.

— On n'y parvient pas généralement du premier coup, et il en résulte que le *suslud* est fréquemment obligé de se ramasser.

Quand il est parvenu à inspirer au yearling une confiance relative, le *lad* est autorisé à enfourcher son élève, et, le gamin mis en selle dans une attitude plus régulière, commence une série de promenades au pas, tenu en laisse et rigoureusement surveillé.

Craef Ky.

J. B. N. 100, 20, 21

compromis l'ensemble du dressage, et l'embouchage donnera lieu à toute une série de résistances plus ou moins violentes suivant l'énergie de l'animal, qui se renouvelleront à chaque tentative nouvelle, quand il faudra le panser, le seller, etc.

La même patience, indispensable pour le dressage, sera tout aussi nécessaire pour la préparation matérielle du poulain.

L'entraînement consiste dans une série d'exercices dont le but est d'amener l'animal auquel on les impose au mieux de sa condition, à l'époque précise où il doit disputer les épreuves qu'on l'estime capable de remporter.

C'est un travail progressif qui doit être conduit avec prudence, car il faut éviter non seulement les accidents, mais jusqu'à l'apparence de la fatigue.

Toute interruption dans le travail est un recul, bien souvent irréparable : l'ensemble de l'entraînement est une progression qu'il faut obtenir sans arrêt, par accumulation d'efforts multipliés, mais avec une telle sagesse que le résultat acquis ne puisse pas être compromis.

Il faut que la santé générale reste, pendant toute cette période, à l'abri de toute fluctuation, que par conséquent il y ait équilibre parfait entre l'acquisition et la dépense des forces obtenues.

Un excès de travail anticipé, un galop trop prolongé ou trop vif, une suée donnée hors de propos, le plus léger refroidissement peuvent avoir des conséquences déplorables non seulement pour la préparation poursuivie dans un but déterminé, mais encore pour toute la carrière de l'animal imprudemment surmené.

Un effort prématuré, tenté avant qu'un accord complet se soit établi entre l'état des voies respiratoires et les forces musculaires, peut et doit amener des désordres souvent irréparables ; et, sans aller aussi loin dans les prévisions pessimistes, on peut affirmer que toute précipitation qui arrête l'entraînement nécessite une mise au repos d'une durée telle qu'elle coûte fatalement à l'imprudent la perte de toute une année.

L'entraînement interrompu ne peut pas être repris, et c'est toute une opération nouvelle à reprendre par le commencement, travail au pas, trotting, suées, purgations, etc. Tout ce qui a été fait est perdu, et bien perdu, puis-

qu'au lieu d'une augmentation des forces on n'a obtenu qu'une fatigue plus ou moins profonde, mais toujours très longue à réparer.

C'est à l'entraîneur qu'il appartient sans doute de régler le travail de chacun de ses pensionnaires, mais le propriétaire doit au moins se faire rendre compte de la marche adoptée, veiller par lui-même à ce qu'aucune imprudence ne soit commise, et que, sous le prétexte de hâter la mise en condition, on ne compromette pas par des efforts excessifs les résultats acquis.

Combien d'essais ont coûté la victoire à des chevaux qui avaient dépensé dans ces répétitions inutiles l'énergie emmagasinée qui leur aurait permis un effort décisif au moment de la lutte!

Les économies se retrouvent toujours, affirme la sagesse bourgeoise.

C'est aussi vrai pour les forces physiques que pour les valeurs accumulées, et ce sont bien souvent les économies faites pendant l'entraînement

qui permettent les dépenses excessives de certaines fins de courses.

Admettons que les efforts combinés du propriétaire et de l'entraîneur aient amené au mieux de sa condition le cheval qu'ils veulent faire courir : s'ils n'ont pas de sa valeur une juste appréciation, tout le mal qu'ils se sont donné ne produira aucun résultat, car, pour gagner une course, il ne suffit pas de bien faire un parcours, il faut le faire mieux que les autres, et, si vous engagez dans une société qui lui est supérieure l'animal le mieux préparé, vous pouvez vous attendre à le voir atteindre le poteau à distance respectueuse de ses concurrents.

Qu'un père de famille s'illusionne sur la beauté, les qualités morales et l'intelligence de son héritier, il n'y a que demi-mal; il en sera quitte, au moment des examens, pour maudire la sévérité des professeurs qui lui renverront, sans aucun diplôme, l'objet de son admiration paternelle, et son opinion sur la valeur de son produit pourra demeurer aussi favorable sans qu'il en résulte un bien grand dommage pour ses intérêts.

Il n'en sera pas de même pour le propriétaire qui persisterait dans ses illusions : les frais courent, le montant des engagements, le prix des montes s'accumulent, et la carte à payer s'élève rapidement à un total d'autant plus douloureux à solder, que l'on a espéré un résultat diamétralement opposé.

Ajoutons que, la plupart du temps, on aurait pu l'atteindre si l'on avait eu de moindres ambitions.

Connais-toi toi-même ! a dit le sage.

Connais ton cheval, dirai-je aux propriétaires, et je crois que je leur aurai donné un bon conseil.

Examen mutuel.

LE CHAPITRE DES PARIS

Quel serait le véritable conseil à donner en matière de paris? — Serait-il suivi? — Du jeu en général. — Systèmes variés. — Tous sont bons! — Tous sont mauvais!

Le vrai conseil serait de ne jamais parier; mais, comme il ne serait certainement suivi que par une infime minorité, je pense qu'il est plus qu'inutile de développer les raisons tendant à démontrer que c'est le meilleur parti auquel un homme à la fois avisé et prudent doive s'arrêter : le malheur est que l'amour du jeu est encore plus répandu qu'on ne croit, et beaucoup en sont possédés qui fulminent le plus énergiquement contre lui.

Combien de gens ne se croient pas joueurs qui succombent à la première tentation!

Les bonneteurs le savent bien, et ce n'est certes pas parmi les habitués des tripots qu'ils vont chercher leurs victimes : il leur faut des clients plus naïfs, et, comme leur expérience les a convaincus que le joueur existe à l'état latent chez la plupart des humains, il leur suffit de choisir de bonnes figures émergeant de vêtements assez cossus pour leur faire supposer qu'ils renferment des porte-monnaie et des portefeuilles abondamment approvisionnés.

Que sont, au surplus, les souscripteurs des valeurs à lots, sinon des joueurs qui s'ignorent?

Qu'est l'appât du jeu? L'espoir d'un gain facile, rapide et considérable! Il faut avouer que c'est bien tentant, et ne pas s'étonner que tant de geus n'y résistent pas.

Puisque le jeu est un instinct à peu près général, il n'y a pas à tenter de le supprimer : on jouera toujours et partout, aux courses comme ailleurs, et, ce qu'on peut souhaiter à ses amis, est simplement de jouer le moins bêtement possible.

Ce qu'il faut souhaiter à ses amis, c'est de jouer le moins bêtement possible!

Pour obtenir ce résultat, il y a mille précautions à prendre, dont la plus importante est à coup sûr de ne pas parier quand même, de ne pas se croire obligé d'avoir son représentant dans toutes les épreuves auxquelles on assiste.

Bien souvent on n'a de préférence marquée pour aucun des concurrents, dont plusieurs paraissent avoir des chances égales : c'est bien le cas de s'abstenir.

Cependant un écart de cote, un point de plus donné par un book-maker, un renseignement favorable que vous entendez au passage, vous décident tout à coup, et voilà une mise disparue, qui, ajoutée à celle

que vous comptez mettre dans la course suivante sur un cheval auquel vous croyez fermement, vous aurait donné un bénéfice double. Perte des deux côtés qu'il aurait été facile d'éviter, subie sans conviction, même sans grand espoir de réussite, simplement pour avoir un intérêt dans la course.

Sous le prétexte que chaque course fournit un gagnant, la plupart des joueurs ne veulent pas laisser échapper la chance de le prendre, et s'en rapportent au hasard plutôt que de renoncer à la possibilité d'un gain, même complètement problématique. C'est une tendance déplorable à laquelle obéissent surtout les petits joueurs, qui prennent un ticket comme un billet de loterie, et se figurent qu'en multipliant leurs mises ils multiplient en

même temps leurs chances de bénéfice. On ne devrait jouer que quand on croit à un cheval une chance exceptionnelle. Une croyance de cette nature est généralement le résultat d'observations personnelles : ou le cheval dans ses courses précédentes a eu contre lui tels incidents qui ont empêché son succès, ou il a suivi une mauvaise tactique, à moins qu'il n'ait été monté de façon à paralyser ses moyens, toutes éventualités qui sont faciles à con-

stater quand on suit avec quelque attention et une bonne lorgnette les péripéties d'une épreuve.

Avec de la mémoire et une appréciation à peu près exacte du mérite des animaux avec lesquels on l'a vu lutter, on peut prévoir quel tel cheval, précédemment battu par des animaux de qualité supérieure, doit facilement triompher dans un lot moins relevé.

Tel autre animal dont l'entraînement s'est achevé sur les hippodromes, aura si bien progressé qu'il vous sera facile de voir à quel moment il atteindra l'apogée de sa forme; de temps à autre, moins souvent qu'on ne dit, plus souvent qu'on ne croit, vous aurez constaté qu'un cheval régulièrement battu rentre au pesage sans un poil mouillé; de toutes ces observations vous déduisez des conclusions dont l'application vous amène à profiter de cotes très suffisamment rémunératrices, qui vous permettent de vous tromper

EF.

M. J. de B..., dit la Terreur des books. — Avez-vous encore cent louis de mon cheval?

quelquefois sans que votre bourse en soit sérieusement éprouvée. En tout cas, vous limitez les occasions de perdre, puisque vous ne jouez que quand vous vous êtes fait une conviction qui, pour s'établir fermement, vous fait assister à un certain nombre de séances pendant lesquelles vous êtes obligatoirement réduit au rôle de spectateur aussi désintéressé qu'attentif.

Cette façon de procéder a, en outre, l'avantage qu'en cas d'insuccès, on ne peut s'en prendre qu'à soi-même, ce qui n'est pas le cas quand on se livre à la chasse aux renseignements.

Il arrive fréquemment, en effet, que l'individu qui vous en approvisionne se borne à désigner successivement chacun des chevaux engagés à un nombre égal de parieurs comme étant le gagnant inévitable, procédé qui équivaut au rétablissement de la poule à son unique bénéfice, puisque le gagnant inconnu, mais certain, ne manquera pas de le récompenser magnifiquement.

Certains joueurs ont leurs jockeys et leurs entraîneurs préférés, et ne risquent leur argent que sur les chevaux qu'ils montent ou qu'ils ont préparés.

D'autres joueurs adoptent une écurie et ne jouent que ses chevaux; c'est une façon comme une autre de s'associer, sans son consentement, au propriétaire sympathique; le tout est de le choisir heureux, et c'est alors tout bénéfice; on ne contribue pas aux frais, et l'on participe aux bénéfices.

D'autres suivent seulement la monte d'un jockey préféré, mais ce système exige une mise de fonds assez importante. Les jockeys qui recrutent ce genre de clientèle sont, en général, de fines cravaches auxquelles on confie les favoris.

S'ils gagnent, le bénéfice est limité, souvent inférieur à la somme risquée; aussi, pour peu qu'ils soient battus plusieurs fois de suite, la balance s'établit en perte, à moins qu'on n'ait suivi dans ses mises une martingale quelconque qui répare, le jour du succès, les pertes antérieures.

Cette méthode présente un autre inconvénient.

Si votre jockey de prédilection prend une forte tape, vos opérations se trouvent interrompues jusqu'à son complet rétablissement et, s'il vient à disparaître et que vous soyez absolu dans vos convictions, définitivement arrêtées.

Pour obvier à cet inconvénient et ne pas mettre, comme on dit, tous les

LE CHAPITRE DES PARIS. — COMMENT CRÈVE UN TUYAU.

— Jouez *Canule*; elle est à quarante contre un, et c'est la gagnante...

— Joue *Canule*, et tu me remerieras...

— Je ne l'ai eu qu'à vingt-cinq! Vas-y pour ton compte et remets cinq louis pour moi...

— Diane vient de me donner un tuyau, et je te l'apporte! C'est gentil ça?

— Mets beaucoup d'argent sur *Canule*, et tu seras un bon gros chien.

— J'ai dit ton tuyau à Taupin, qui se l'a trouvé qu'à quatre...

— Si vous payez deux, on peut encore vous en donner pour un louis, et, encore, parce que c'est vous.

— Puisque les books n'en donnent plus, prends-le toujours au mutuel.

— Qu'est-ce qu'il a donné?
— Soixante-quinze centimes pour dix francs.

œufs dans le même panier à cause de la casse possible, certains parieurs honorent de leur confiance non plus un jockey, — c'est trop fragile, — mais un entraîneur, moins exposé aux fâcheux accidents et dont les pensionnaires offrent, à raison de leur nombre, de plus fréquentes occasions de paris : la difficulté est de savoir, dans une course où figurent plusieurs de ses élèves, quel est celui auquel il porte le plus vif intérêt.

Aucuns suivent régulièrement les favoris indiqués par un journal déterminé, qui ne recommande pas les favoris officiels, toujours peu cotés, mais bien des chevaux à grosse cote qui paraissent invraisemblables aux pontifes de la performance, mais fournissent cependant de temps à autre des vainqueurs : les bénéfices sont naturellement plus rares que si l'on suit les indications des classiques, mais ils sont tellement plus rémunérateurs qu'une seule journée de succès contre-balance toute une série de désastres.

Remplaçant momentanément les émotions plus actives du Polo par celles du pari mutuel.

De plus fantaisistes jouent dans toutes les épreuves le même numéro du programme ; d'autres, une catégorie de noms se rattachant à un même ordre d'idées, tous les qualificatifs, par exemple, ou tous les substantifs ; certains amateurs du beaux sexe ne parient que pour des juments ; des gens moins galants et plus méfiants n'admettent que les favoris mâles.

On pourrait multiplier à l'infini l'énumération des procédés bizarres qu'emploient, pour engager leur argent, une foule d'originaux qui ne sont peut-être pas aussi insensés qu'ils le paraissent.

Tous les systèmes, si baroques qu'ils soient, ont, en effet, pour résultat de limiter le jeu de ceux qui les observent, et, par suite, les occasions de perte.

C'est en ce sens que la plus déplorable des méthodes est encore préférable à l'absence complète de méthode.

Le joueur qui obéit à la seule inspiration, qui recueille un renseigne-

ment à droite, un autre à gauche et veut utiliser tous les racontars qu'il entend, qui consulte à la fois Pierre et Paul, cherche à extraire la résultante d'avis contradictoires et parie dans toutes les épreuves, peut avoir la certitude de perdre bien plus sûrement et plus fréquemment que l'amateur de systèmes qui ne s'engagera que dans certains cas déterminés : le premier a pris l'express pour atteindre le but auquel le second n'arrivera qu'après s'être arrêté à toutes les stations du train omnibus; mais le résultat sera le même, la disparition totale des munitions monétaires préalablement rassemblées.

Cette conclusion peut paraître exagérée à bon nombre de gens qui pour-

— Le choix du cheval auquel échouera l'honneur de défendre votre argent.

raient, au besoin, citer les noms de parieurs ayant gagné et gagnant encore de grosses sommes sur les champs de courses; elle n'en est pas moins rigoureusement exacte, car les quelques chancards ayant réalisé d'importants bénéfices n'en constituent que l'exception, et, quand j'affirme que l'argent risqué en paris est perdu d'avance, il est bien entendu que je ne m'occupe que des sportsmen ou sportwomen qui cherchent une distraction et jouent aux courses comme ils joueraient au baccara ou à la roulette, tentant d'amener avec une somme limitée une somme beaucoup plus considérable.

Sans doute, l'argent perdu ne s'évapore pas : il se retrouve dans les sacoches des bookmakers, dans le rendement du pari mutuel et dans les portefeuilles de gros spéculateurs, aussi différents des joueurs proprement dits que les ânes le sont des bœufs; on l'assure, du moins, depuis si longtemps, que cela doit être vrai.

Ces derniers, je parle des spéculateurs, qui ont choisi les champs de

CE QU'ON VOIT ET CE QU'ON ENTEND QUELQUEFOIS.

Dernières informations. — Est-il vite? — Oui. — A-t-il du fond?
— Oui. — Sauté-t-il bien? — Oui.
— Alors, il faut parier pour lui?
— Non.

— Eh bien, pere Isaac, nous
avons donc perdu nos petits paris?
— Qu'est-ce que v'us vulez? J'ai
cru trouver la ficelle, et y avait pas
de ficelle!

— Qui est-ce qui gagne?
— Tu sais que nous ne sommes pas
admirablement placés pour voir s'ils
ont fait dead-heat.

CE QUE L'ON VOIT ET CE QUE L'ON ENTEND

Derniers ordres. — Mais alors, monsieur, il faut que je change tous mes paris, et je n'en aurai peut-être pas le temps.

Retournée tumultueuse. — A eu le tort de gagner aujourd'hui.... Aurait du, paraît-il, le faire la semaine précédente.

A fait tout ce qu'il a pu. Mais le terrain était un peu dur pour ses tendons, qui ne le sont plus assez.

— Il a l'air bien fatigué.
— Fatigue ou non, prends-le, c'est le gagnant.

Crafty

Chute à réserver pour les temps chauds.

Philanthropie sportive. — Oui, il a cultivé un peu fort, mais il n'était que temps, car, une fois sur le plat, il était maître du lot, et nous y étions de nos pistoles....

courses plutôt que la Bourse comme théâtre de leurs opérations, se sont rendu compte qu'il était plus facile de se renseigner sur la qualité des chevaux que sur la valeur réelle des différents papiers qui se négocient par l'entremise des agents de change et des coulissiers : ce sont de véritables travailleurs qui ont constitué à chaque cheval son dossier dès sa première apparition en public ; ils savent ce qu'il a fait sous tel poids, sur telle distance, par quels chevaux il a été battu, ceux qu'il précédait, etc., etc.

C'est sur ces données certaines qu'ils établissent par un chiffre le degré de confiance qu'ils doivent lui accorder, et comme ils ont fait le même travail pour tous les chevaux, ils n'ont, au moment de la course, qu'à consulter leur répertoire pour savoir comment ils doivent engager leur argent.

Le procédé n'est pas infailible, car la condition des chevaux peut et doit influencer sur le résultat d'une épreuve, mais ils ont une estimation à peu près certaine de la qualité des concurrents, et ce n'est que par des interventions de forme qu'ils peuvent être trompés en course plate, et par la chute en steeple-chase.

Ces différents accidents sont moins durs à supporter que des débâcles comme celles de l'Union, du Comptoir d'escompte ou du Panama : l'on s'en remet plus vite et l'on attend moins longtemps l'occasion d'une revanche. Ainsi comprise, la pratique du pari n'est plus un jeu, mais un travail, le plus pénible, le plus ardu et le plus méticuleux qu'on puisse imaginer : travail de bureau à domicile, besogne de commis d'ordre obligé de tenir au courant la comptabilité la plus compliquée, et travail de courtier tenu à des stations quotidiennes en plein air, exposé aux intempéries de toute nature, menacé à tour de rôle, suivant les saisons, par la fâcheuse pleurésie ou la regrettable insolation. Le parieur qui veut durer ne doit pas seulement ménager ses fouds, mais aussi ses forces ; car à quoi servirait le succès de ses opérations s'il gagnait en même temps la forte somme et la maladie mortelle ? De là la nécessité d'un vestiaire aussi varié qu'élégant, contenant des costumes pour toutes les circonstances, depuis le déshabillé du planteur pour les journées tropicales jusqu'aux fourrures sibériennes, en passant par le waterproof indispensable pendant la saison des pluies.

C'est un matériel plus compliqué que les manches de lustrine, qui constituent pour le bureaucrate sédentaire l'unique outillage professionnel, et c'est un chapitre important à ajouter aux frais généraux de cette industrie spéciale.

Les voitures, les entrées au pesage, les voyages en chemin de fer sont autant de dépenses obligatoires dont il faut tenir également un compte rigoureux, à déduire des bénéfices à obtenir.

Un pareil métier n'est certes pas une sinécure, et celui qui y réussit dépense des qualités qui, dans tout autre commerce, lui auraient à coup sûr donné des résultats équivalents : l'ordre, la persévérance, l'activité sont des forces qui restent bien rarement stériles, et, de quelque façon qu'on les emploie, on peut compter qu'elles donneront un rendement certain, et s'il est vrai, comme les moralistes l'affirment, que la récompense soit proportionnée à l'effort, il n'y a pas à s'étonner qu'un si laborieux travail parvienne à nourrir abondamment quelques-uns au moins des personnages qui le pratiquent.

Les derniers paris

UN NOUVEAU GUIDE DU PARIEUR

J'ai demandé à un très heureux et très gros parieur de me dire dans quelques notes ce qu'il pensait du pari en général, et de vouloir bien ajouter quelques souvenirs personnels. Après un mois de sollicitations répétées, j'en ai obtenu pour toute réponse l'aphorisme suivant que je transcris fidèlement :

« Quand on se mêle de parier, le premier principe à observer est d'ouvrir les yeux et de fermer les oreilles. »

Cela paraît peu de chose ; en y réfléchissant, je comprends parfaitement que ce soit cependant le résultat complet de quinze ans de pratique, et je ne vois, en effet, rien à ajouter comme règle de conduite. — « En fermant les oreilles » on se garantit des racontars des soi-disant secrets d'écurie, « et en ouvrant les yeux », s'ils sont bons, on peut voir tout ce qu'il est important de connaître.

AXIOME À L'USAGE DES PARIEURS

Spécialement recommandé à leur attention : - Ouvrir les yeux, fermer les oreilles

En route pour les courses.

LE « TOUT »

On appelle *Tout* l'individu qui cherche à surprendre les secrets d'écurie pour en faire commerce.

Autrefois, le métier consistait à se lever dès l'aube, à se cacher derrière des buissons, à se percher dans des arbres pour assister au travail des che-

L'ancien et le nouveau jeu.

vaux, voir comment se passaient les galops, et juger quel animal dominait ses compagnons de travail.

C'était un braconnage spécial, — au lieu du gibier, c'était le renseignement qu'on chassait, — et cette poursuite prohibée avait ses dangers, car il n'était par rare que ces espions fussent houspillés d'importance par les entraîneurs qui parvenaient à les surprendre dans l'exercice de leurs indélicates fonc-

tions. — Aujourd'hui le « Tout » a renoncé à ces pratiques fatigantes et a trouvé le moyen d'exercer sa profession dans des conditions plus conformes aux habitudes actuelles de confort. — C'est dans les bars et le verre en main qu'il va chercher ses informations.

Il aime mieux offrir des tournées abondantes que s'exposer à en recevoir de vigoureuses, et ce n'est pas seulement pour abreuver ses reporters qu'il met la main à la poche : il ne recule pas devant une gratification monnayée, qui s'élève selon la valeur du secret et la difficulté qu'on a eue à se le procurer.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS.

Le propriétaire interviewé, ou le « Tout » malgré lui.

LE MATCH

C'est le terme réservé à la lutte de deux chevaux, dont les propriétaires affirment la supériorité réciproque et parient chacun pour leur représentant.

Alors que les chevaux de courses étaient peu nombreux et que les occasions de contrôler leur valeur dans les épreuves publiques étaient moins

Le match entre *Jacinthe*, jument de pur sang, au baron Finot, montée par le vicomte d'Antichamp, battant sur 30 kilomètres le trotteur *Zéthur*, à M. Pourquey, monte par son propriétaire.

fréquentes qu'aujourd'hui, ce genre de lutte était très en faveur ; il est presque abandonné maintenant.

Il faut une circonstance tout à fait exceptionnelle, des incidents de course tout à fait imprévus qui ont faussé le résultat de l'épreuve publique pour qu'on y ait recours.

Quand, par hasard, des paris de ce genre viennent à se produire, c'est

moins souvent pour établir la supériorité de tel ou tel animal que pour démontrer les qualités d'endurance de telle catégorie de chevaux par rapport à telle autre. — C'est ainsi que le pari gagné à Bordeaux par Jacinthe, au baron Finot, battant sur un parcours de trente kilomètres faits en cinquante-sept minutes le trotteur Zéthur, à M. Pourquoi, peut être considéré comme le dernier des matches à sensation.

Cette expression est aujourd'hui détournée de sa signification primitive et trouve son emploi quand, dans une course, la plupart des chevaux étant d'une qualité incontestablement inférieure, la lutte se trouve réduite à un match entre deux chevaux d'une classe supérieure.

CHANTILLY

Chantilly. — La Compagnie du Nord. — Les mendiants. — Le moyen de leur échapper. — Les fiacres locaux. — Les lads. — La chasse aux renseignements. — Le buffet. — Chercheuses de tuyaux. — Le pari mutuel.

Trois réunions au printemps, cinq à l'automne, et calme plat sur l'hippodrome pendant les trois cent cinquante-sept autres jours de l'année.

Il est vrai que dans ces rares journées se trouvent compris le prix de Diane, le derby des Pouliches et le Derby, le prix de Diane des Poulains, c'est-à-dire deux des épreuves les plus importantes de l'année, ce qui explique suffisamment la place prépondérante occupée par la ville des Coudé dans la géographie du sport.

Notons au passage qu'elle possède les meilleures pistes d'entraînement qu'on puisse imaginer, et qu'autour d'elles les établissements d'entraînement se sont aussi naturellement groupés que les villes sur le parcours des rivières.

Une autre cause de son succès est la façon dont la Compagnie du Nord a organisé les communications avec la capitale et facilité les transports des chevaux de leur résidence habituelle sur tous les points où ils ont des prix à disputer.

Une administration qui cherche à satisfaire son public est chose assez rare pour mériter d'être signalée ! Il est vrai que cette administration unique n'est pas sous la coupe directe de l'État, et que les intérêts des particuliers qui participent à sa direction y trouvent leur bénéfice.

En route pour Chantilly.

C'est le jour du Derby que cette exceptionnelle administration donne la mesure de son intelligence et de ses ressources.

Sougez qu'il lui faut en quelques heures transporter un public qui se chiffre par dizaines de mille, public d'élite, habitué à ses aises, qui veut être confortablement véhiculé, n'admet pas les retards, et se refuse catégoriquement aux empilements coutumiers aux lignes de banlieue.

L'arrivée à Chantilly — Des trains spéciaux, organisés par une administration prévoyante, ont certainement amené, dans des conditions particulièrement économiques, cette armée de nécessiteux : il n'est pas admissible, en effet, que la population de la ville des Fontaines soit exclusivement composée de mendicants affligés des infirmités les plus incurables; l'air pur et la contrée saine : la cause d'une pareille affluence de difformités ne peut être qu'une importation préméditée.

Ce qui étonne le plus le voyageur qui débarque à Chantilly, c'est la quantité innombrable de mendiants qui l'assaille aussitôt qu'il a mis pied à terre ; les aveugles l'assourdissent à grand renfort de clarinettes, de serinettes et d'accordéons ; les culs-de-jatte fourmillent à ses pieds, et les paralytiques le pourchassent avec une agilité désespérante.

Le moyen le plus économique qu'il ait d'échapper à cette horde indisciplinée est de se précipiter dans une voiture et de se dérober par la fuite à l'hallali courant qu'il serait obligé de subir s'il persévérait dans l'idée de gagner à pied le champ de course.

On lui demandera une somme certainement exagérée relativement au parcours à accomplir, mais très sensiblement inférieure à celle qu'il serait forcé de distribuer en détail pour se soustraire aux supplications répétées de ses persécuteurs.

La distance de la gare au pesage n'excède pas quinze cents mètres.

On les fait à toute allure, car l'idée fixe des cochers est de multiplier les voyages et par suite leurs bénéfices, et l'on n'imagine pas de quel train de misérables animaux peuvent trainer des voitures désarticulées sans qu'il en résulte aucun accident, quand il s'agit de gagner, le plus promptement possible, une somme exceptionnelle.

Ces véhicules antédiluviens qui, lorsqu'on les prend pour une promenade

en forêt, se trainent péniblement avec des airs d'escargots en déplacement, retrouvent sur ce parcours spécial une vitesse vertigineuse.

C'est la première course de la journée, et ce n'est pas la moins disputée.

De la gare au pesage. — La première course.

Parvenus à la barrière du pesage, comme le prix exigé a été payé d'avance, c'est à peine si l'on vous laisse le temps de descendre, et la théorie des guimbardes reprend du même train sa course en sens inverse à la recherche d'un nouveau chargement, jusqu'au moment où, les trains cessant de déverser sur les quais de la gare la matière exploitable, les malheureuses haridelles exténuées peuvent enfin souffler et chercher pour leurs membres engourdis la position la moins douloureuse.

Si l'on ignore d'où viennent les mendiauts qui encombrant les abords du champ de course (il est impossible qu'une ville aussi riche que Chantilly

produise une telle quantité de miséreux), on sait parfaitement que les lads qui pullulent au pesage proviennent de toutes les écuries d'entraînement de la région.

C'est une étrange population, de conformation singulière, qui se joue à travers les jambes des chevaux et des spectateurs, grimpe aux grillages, escalade les arbres, variété de singes qui parleraient anglais et gardent, malgré la rapidité et l'in vraisemblable agilité de leurs mouvements, le sérieux du clergymen pendant l'office.

Erochette de lads.

Ce petit monde a ses favoris, et il arrive qu'ils découvrent le gagnant tout à fait en dehors des prévisions des pontifes de la presse, grâce à leur cohabitation journalière avec les animaux qu'ils ont la mission de pauser et de promener.

Ils ont des renseignements personnels sur l'état de santé de chacun de leurs pensionnaires, qui leur permettent de saisir des détails qui échappent à des personnages plus importants de l'écurie.

Le bon crottin est souvent le présage d'une course triomphale !

C'est à la classe de ces renseignements spéciaux que se lancent les premiers arrivés venus dès la première heure avec l'espoir de confesser quelque entraîneur qu'une récente rencontre en chemin de fer leur a fait connaître : ils comptent sur les séductions du buffet pour parvenir à se faire révéler le dessous des cartes, dessous des cartes qui n'existe pas la plupart du temps, et qui, s'il existait, serait très probablement inconnu du susdit spécialiste.

A la recherche du précieux tuyau.

Tout ce qu'il pourrait dire, c'est si tel cheval placé sous sa direction est ou n'est pas au mieux de sa condition.

Pour le surplus il en est, comme les camarades, réduit aux conjectures, et son opinion n'a pas d'autre valeur qu'une appréciation personnelle.

Cette recherche matinale du « tuyau » est, certainement, plus profitable au tenancier du restaurant du pesage qu'à ceux qui la pratiquent.

Son bénéfice à lui est certain ; chaque personne qui s'assied autour de ses tables représente une certaine somme assurée qui ne dépend des fantaisies d'aucun des acteurs appelés à jouer un rôle dans les épreuves qui vont se succéder.

Que le favori se croise les jambes et culbute avant de passer le poteau, que l'artiste qui doit le conduire à la victoire soit bien décidé à faire l'impossible pour se laisser emprisonner dans le peloton des chevaux battus, peu lui importe. C'est lui-même qui fait la cote de ses plats du jour, et il la majore à son gré.

Au premier rang de ces chercheurs matinaux de renseignements, il faut citer le personnel féminin des champs de courses : généralement un peu défraîchi, l'effectif des parieuses professionnelles sait que ses interrogations ont plus de chances d'être patiemment écoutées avant l'arrivée des premiers sujets à l'apogée de leurs succès.

Quand on doit répondre à des questions indiscrètes, on préfère généralement rompre le silence en faveur des très jolies femmes en plein exercice, et celles qui sont à leur déclin courent le risque de ne recueillir que des incertitudes qui n'ont pas même le mérite d'être inédites.

Mais, en l'absence de concurrence, les détenteurs de tuyaux peuvent se laisser séduire, et c'est une occasion à ne pas laisser échapper.

On ne soupçonne pas les avances auxquelles peuvent être en butte les

personnalités plus ou moins sportives qu'on suppose directement informées. Cette poursuite de l'inconnu doit être particulièrement inefficace, et la meilleure preuve de son inutilité se trouve dans les résultats sensiblement égaux donnés au pesage et sur la pelouse par le pari mutuel.

On ne sait pas exactement comment s'établit l'opinion publique, mais son estimation du mérite de chaque concurrent se montrant identique dans les milieux les plus différents, il en faut conclure que les sources d'informations de toutes les catégories de parieurs sont identiques et que les systèmes employés par les petits et les gros pontes sont sensiblement équivalents.

Au pesage, comme sur la pelouse, les résultats du pari mutuel sont sensiblement équivalents.

Chacun sait que Chantilly est le véritable berceau des courses, et l'on rencontre encore un petit nombre de très vieux messieurs qui conservent des souvenirs personnels de l'aspect que présentait la ville des Condé pendant la « grande semaine ».

C'était, si l'on en croit les récits des contemporains, l'occasion d'une série de fêtes ininterrompues dont les acteurs paraissent n'avoir eu d'autre préoccupation que de jeter par les fenêtres la plus grande quantité d'argent possible.

Le but que se proposaient les sportsmen en prenant la route de Chantilly était, paraît-il, de « faire des folies », — locution inexplicable aujourd'hui où tous les déplacements sportifs sont effectués dans l'intention d'aller réaliser un bénéfice, — et ils en faisaient comme ils se l'étaient promis. Ces huit jours

La route de Chantilly au temps de la « grande semaine ».

étaient comme une suite au Carnaval, pendant lesquels la fashion se passait toutes les fantaisies qui lui venaient à l'esprit.

Il paraît qu'à cette époque reculée les geus de loisirs avaient encore un excédent de revenus à dépenser, puisqu'ils cherchaient des occasions de s'abandonner aux prodigalités les plus inutiles, cassant la vaisselle pour augmenter les additions qu'ils trouvaient insuffisantes, et tirant des feux d'artifice dans l'espoir d'incendier les auberges, afin de pouvoir répondre aux propriétaires inquiets : « Mets ta maison sur la carte, aubergiste ! » C'est

La cour du Grand Cerf aux environs de 1840.

du moins ce qu'affirmait Eugène Chapus, chroniqueur attitré, aux environs de 1840, de ces élégantes saturnales.

L'on faisait alors la route en voiture, et, pour l'époque, le déplacement était assez sérieux pour motiver un séjour d'une semaine, qu'on savait d'ailleurs devoir passer gaiement.

Quinze ans plus tard, bien que le chemin de fer commençant à fonctionner à peu près régulièrement eût, comme le dit si justement le regretté

M. Prudhomme, rapproché les distances, la mode d'aller s'installer à Chantilly avait persisté, et, si les cours du *Grand Cerf* étaient moins encombrés de voitures, ses appartements regorgeaient encore d'une quantité de lions, de dandies et de lorettes assez familiarisés avec les phénomènes de la nature pour n'être pas effrayés de passer une semaine sans gaz et sans bitume.

C'est à cette époque, 1856, qu'Auguste Villemot, qui avait substitué sa bonhomie spirituelle à la prétentieuse emphase d'Eugène Chapus, rendait compte de ses débuts sur le turf dans sa chronique du *Figaro*. « Figurez-
« vous que j'étais arrivé jusqu'à mon âge sans savoir ce qu'était un *hack*, un
« *premier pas*, un *handicap*, un *derby* et des *gentlemen riders*; c'est pour-
« quoi, enviant la gloire des palefreniers de lettres, après en avoir médité, je
« prenais vendredi, à onze heures vingt-cinq minutes du matin, le convoi de
« Chantilly.

« Moitié chemin de fer et moitié patache, on arrive en moins de deux
« heures à destination, et alors commence l'exploitation du voyageur par la
« ville hospitalière des Condé.

« — Voilà, messieurs, deux chaubres à coucher et un cabinet de toilette.

« — Combien pour les trois jours de course?

« — Trois cents francs.

« — C'est cher.

« — Voyez ailleurs...

« Ailleurs c'est à peu près la même chose..... Nous avons eu la chance,
« mes amis et moi, de trouver pour deux cents francs deux chambres à deux
« lits, et nous passons sur le turf pour quatre coquins très roués....

« Quand il s'agit de déjeuner ou de dîner, il n'y a guère de choix : un
« homme qui respecte ses digestions ne peut prendre sa nourriture ailleurs
« qu'à l'*Hôtel du Grand Cerf*, où le Jockey-Club a élu domicile.

« On est, du reste, très bien traité au *Grand Cerf*.

« L'immeuble appartient à un gentleman très célèbre dans le sport du
« dernier règne.

« Étranger aux spéculations de la fricassée, M. de C... la surveillance néan-

La tribune des princes en 1840.

« moins par esprit de courtoisie ; son contrôle défend le voyageur contre les inventions de la chimie culinaire.

« Si vous n'êtes pas content, c'est que vous êtes un esprit chagrin ou un estomac maussade ; dans tous les cas, gardez-vous de le manifester : un mot de plus, et M. de C... payerait pour vous, ce qui simplifie beaucoup les notes d'auberge, mais en grevant la conscience. »

Il y a longtemps que Villemot est mort, et, ayant négligé en temps utile de lui demander le nom complet de l'aimable gentilhomme dont il n'a cru devoir fournir que l'initiale à ses lecteurs, je n'ai depuis rencontré personne qui pût me donner ce renseignement.

Je le regrette, car il est rare de rencontrer un propriétaire poussant le sentiment de sa responsabilité au point de surveiller en personne les compositions culinaires élaborées dans ses immeubles.

A la réflexion, je ne serais pas étonné que cet étonnant philanthrope fût le marquis de Croy, célèbre sous le règne de Louis-Philippe par son élevage de trotteurs.

Après une digression sur Chantilly et ses anciennes splendeurs, trop étendue pour être reproduite ici, Villemot, visiblement impressionné d'un spectacle véritablement nouveau pour lui, poursuit en termes qui prouvent que, même à cette époque reculée, les paris jouaient un rôle considérable dans les questions de sport, et que cet agiotage spécial, pour n'avoir pas encore atteint la masse du public, avait dès lors son importance.

Je transcris de nouveau : « Les mœurs du siècle se retrouvent aujourd'hui partout, sur la pelouse de Chantilly comme sur le boulevard des Italiens.

« Le *turf* est une petite bourse, avec un argot particulier.

« Le goût du cheval, l'élégant vernis du sport est à la surface, le jeu est encore dessous. Comme à tous les jeux, il y a des novices et des naïfs.

« Moi qui vous parle, je suis une victime du turf : j'ai parié vingt francs pour une rosse qui m'a trahi. Mais les roués du turf procèdent autrement : ils connaissent de longue date le soufle d'un cheval, son aptitude aux conditions différentes de chaque course, le talent de l'entraîneur, l'action

« du jockey; sur ces notions ils engagent des paris de proportions très considérables.

« Malgré tout, le hasard et l'imprévu sont encore les grands maîtres sur le turf, et le *Derby* de dimanche l'a bien fait voir.

« Pour l'instruction des classes laborieuses, je veux bien dire que le *Derby* est une course entre chevaux de trois ans, fondée par lord Derby, et qui a retenu son nom.

« Mais c'est la dernière fois que je descends à ces explications : ou est du turf ou on n'en est pas, et je ne veux pas me déshonorer en écrivant pour des marchands de contremarques.

« Au *Derby* de Chantilly, il y avait quatorze chevaux présents sur le turf. Le prix était de 20,000 francs; les *entrées* et les *forfaits* y ajoutaient encore une somme de 26,000 francs environ.

« Toutes les gageures vivement poussées se portaient avec complaisance sur le favori *Isolier*, appartenant à M. Lupin; d'autre part, on pariait vingt

Isolier arrivait beau troisième

« contre un contre *Diamant*, poulain répudié par l'écurie Aumont et vendu 1,400 francs à M. de Morny.

« La course s'engage, et *Diamant* arrive au poteau nez à nez avec *Lion*, au prince de Beauvau. Le fameux *Isolier* arrivait troisième, mais bea

La tribune de l'Institut. — Ça n'a pas trainé. Aussitôt que les immortels y ont fait leur première apparition, le pavillon du duc a quitté son nom de « cabinet des antiques » pour l'irrévérentieuse dénomination de « palais des sièges ». Ce qu'on ignore, et ce sera matière à travaux pour la section des Inscriptions, c'est si l'origine de ce baptême tient aux regards de convoitise des nouveaux habitants poursuivant le beau sexe, ou s'il faut simplement l'attribuer à leur conformation, généralement déflectueuse.

Sous les arbres du pesage. — C'est là que les concurrents des épreuves importantes vont chercher à la fois le calme et la fraîcheur; la curiosité des gros parieurs vient bien troubler leur solitude relative, mais elle s'exerce avec une si respectueuse discrétion qu'elle ne peut irriter même les animaux les plus impressionnables. Les questions qu'on fait sur leur compte sont émisees à voix basse, comme si les acteurs de la pièce qui va se jouer pouvaient s'en froisser, et l'on sent que, même quand elles sont motivées par un doute sur la perfection de la préparation d'un candidat, elles ne nuisent pas au respect qui lui est dû, et celui-ci continue paisiblement sa promenade, enveloppé dans ses couvertures et l'atmosphère de recueillement qui l'entoure.

On promène les poulices en attendant le prix de Diane. Plusieurs des concurrentes paraissent être sous l'influence du sexe : irritabilité excessive, impudence manifeste, éternement, etc., etc. Toutes ces considérations rendent un choix encore plus difficile, et l'hésitation des preneurs est grande; les plus sages se réservent, et fredonnent les judicieuses paroles de François 1^{er} en attendant une épreuve dont le résultat ne dépendra pas des fantaisies du sexe charmant, mais fantasmagorique, chanté par le premier des Legouvé.

La dernière course est finie, et la foule prend immédiatement le chemin de la gare. Il n'est pas besoin d'inventer les porte-monnaie pour voir quels sont les gagnants : ils ont l'air épanoui. Il est plus malaisé de juger la grosseur de la perte des mécontents, car souvent il suffit, pour jeter un parieur dans un marasme complet, qu'il ait simplement manqué une cote qui a été donnée par le pari mutuel et que les bookies ne lui ont pas accordée.

La difficulté est de trouver place dans le premier train « prêt à partir ». Il s'agit d'être cinq minutes plus tôt ou plus tard à Paris, où, d'ailleurs, on n'a rien à faire; mais à voir s'efforcer les chevaux pour être les premiers au bout, on a subi la contagion de l'exemple, et chacun fait son effort pour distancer son plus proche concurrent.

« troisième ; le turf a beaucoup de ces euphémismes, on arrive *beau dernier*,
« et je voudrais que l'Université adoptât ces locutions émollientes en faveur
« des disgraciés de la composition en thème.

« La course du *Derby* se trouvait sans résultat.

« *Diamant* et *Lion* étaient arrivés *ex æquo*.

« En pareil cas, les deux écuries partagent le prix, ou on procède à une
« seconde épreuve entre les deux vainqueurs.

« C'est ce qui eut lieu dimanche.

« Dans l'entr'acte des deux courses, le turf et le *Betting-Room* (salle des
« paris) étaient dans la plus grande effervescence.

« Certains joueurs engagés dans des paris de proportion contre *Diamant*
« s'efforçaient de se couvrir.

« A ce moment, MM. Lehon gagnaient 360,000 francs, après avoir engagé
« tout au plus une vingtaine de mille francs sur *Diamant*.

« Dans les mêmes proportions, un de mes amis, contre dix louis engagés
gagnait 4,000 francs.

« Je vous donne ces explications à vous tous, vilains et manants étrangers
« au turf, pour en venir à vous faire comprendre l'intérêt qu'on peut prendre
« à ces péripéties.

« La seconde épreuve entre *Diamant* et *Lion* engageait des sommes
« immenses, et on pouvait manquer sa fortune d'une tête de cheval.

« Enfin, les deux quadrupèdes sur lesquels reposaient tant d'émotions
« ont été lancés.

« Vers le dernier tiers du parcours, *Diamant* s'est trouvé distancé d'environ
« deux longueurs de cheval et, malgré des efforts héroïques, n'a pu rattraper
« le terrain perdu, et perdu, disait-on, par une fausse manœuvre du jockey.

« D'autre part, on n'hésitait pas à attribuer la victoire de *Lion* aux mer-
« veilleux talents de l'homme qui le montait, le fameux Flatmau.

« J'ai vu ce jockey à la ville. C'est un de ces Anglais qui parviennent à
« rejeter de leur corps tout ce qui est luxe, la chair, la graisse et une
« foule d'organes que nous portons par genre.

« Ils conservent une peau parcheminée qu'ils portent sur un paquet de
« nerfs, et ne pèsent guère plus sur la croupe d'un cheval qu'une grosse
« mouche qui aurait une culotte et des hottes... »

Famille de provinciaux ou de Parisiens du Marais en contemplation devant un jockey.
Voudraient bien y toucher ! n'osent pas.

Si nous nous sommes laissé entraîner à cette longue citation, c'est d'abord que nous n'avons pas su résister au charme d'une narration si exactement spirituelle, et aussi parce qu'elle montre clairement que le jeu a de tout temps, en 1855 comme aujourd'hui, tenu une très grande place dans l'intérêt que le public prend aux courses.

L'échelle des sommes engagées a seule progressé, et l'on n'a plus aujourd'hui besoin de se mettre à plusieurs pour faire des différences de 360,000 francs : des bénéfices plus considérables ont été depuis cette époque réalisés par des parieurs isolés, et l'association fraternelle de MM. Lehon

n'étonnerait plus personne par l'importance de ses résultats : ce qui paraîtrait plus invraisemblable, c'est qu'un véritable Parisien comme était Villemot pût, à l'âge de quarante ans passés, considérer comme des découvertes les données d'ailleurs exactes qu'il venait de recueillir sur les mystères des courses ; les collégiens en connaissent aujourd'hui tous les secrets avant d'avoir terminé l'explication du *De viris*, et les classes les moins dirigeantes ont expérimenté à l'heure qu'il est, personnellement, toutes les combinaisons de pari imaginables.

La presse à bon marché se charge de vulgariser toutes les notions qui n'étaient autrefois connues que d'un petit nombre d'initiés ; avec elle, impossible de rien monopoliser, pas même les doctrines de M. Oscar Wilde, qui finiront, elles aussi, je le crains plus que je ne le souhaite, par tomber dans le domaine public.

— Résul.. tats . . . com...plets des courses!!!

*Train de retour. — En train de constater trop tard qu'en lisant mieux entre les lignes
ils auraient pu trouver dans les différents pronostics la liste complète des gagnants.*

ESSAI

C'est une sorte de répétition générale faite à domicile, dans laquelle on s'efforce de mettre le cheval sur le compte duquel on veut être renseigné, dans des conditions analogues à celles qu'on prévoit pour l'épreuve publique qu'il doit prochainement subir.

Quand on n'a pas dans son écurie d'animal de valeur égale à ceux qu'il est destiné à rencontrer, on supplée à son absence par l'emploi de relais destinés à assurer la sévérité du train pendant tout le parcours.

C'est une dure épreuve, qui souvent n'apprend pas grand'chose au propriétaire, mais laisse des traces qui renseignent parfois très exactement les gens qui en constatent deux jours après les effets sur l'animal, exagérément allégé, et qui a dépensé dans cet effort prématuré des ressources vitales qui auraient trouvé un meilleur emploi dans la lutte finale.

Essai. — Operation dans laquelle un propriétaire emploie plusieurs de ses chevaux à fatiguer son meilleur

APRÈS L'ESSAI.

Le propriétaire. — Qu'est-ce que vous en dites ?

L'entraîneur. — Peut-être nous aurions aussi bien fait de laisser le cheval tranquille, parce que nous ne savons pas plus qu'avant.

APRÈS L'ESSAI. — SUITE DE SES RESULTATS

- Bien léger le favori et passablement nerveux !
- Il a peut-être pris un galop de trop

APRÈS L'ESSAI. — SUITE DE SES RÉSULTATS.

— S'il avait fait en public l'effort qu'on lui a demandé à domicile...

— Il aurait certainement gagné la course, ne serait pas claqué, et aurait conservé notre bon argent....

HANDICAP

Le mot littéralement traduit signifie « *main dans la casquette* », ce qui équivaut à dire que, si le handicapéur était parvenu à atteindre son but idéal, on pourrait choisir au hasard n'importe quel concurrent avec une chance égale d'avoir mis la main sur le vainqueur.

Ah ! c'est un métier difficile
Que de toujours handicaper.
Satisfaire un cheval sur mille,
C'est tout ce que l'on peut espérer...

(NADAUD, Œuvres posthumes)

Il cherche à égaliser les chances de tous les chevaux engagés en graduant les poids qu'il leur assigne, en tenant compte de leur âge, de leurs performances, de leur origine, des prix gagnés et du rôle joué par chacun d'eux dans les épreuves précédemment disputées.

A première vue l'opération paraît simple, et il semble qu'il suffise d'infliger de gros poids aux bons chevaux et d'accorder aux rosses des poids de plume : en réalité, c'est par un travail de Bénédictin qu'on arrive à établir avec justesse une échelle raisonnée des poids.

Il faut avoir préalablement pris note avec une exactitude scrupuleuse de tous les incidents survenus dans les courses auxquelles ont participé chacun des concurrents, comparer ce que chacun a fait par rapport à des chevaux

qui ne figureront pas dans la course actuelle ; tenir compte de ce qui a pu fausser tels ou tels résultats antérieurs, supputer, pointer, raturer, remuer des dossiers, compiler des programmes.

Relire des comptes rendus, et, quand on a terminé toutes ces recherches, parachever toutes les compilations nécessaires, on n'est jamais sûr, malgré tous les efforts de travail et tous les scrupules de conscience, de parvenir à satisfaire, je ne dis pas la majorité, — c'est un résultat impossible, — mais une honorable minorité de propriétaires.

Tous s'accordent pour trouver que leur cheval est accablé sous les kilogrammes et que leurs compétiteurs sont tous également favorisés.

On ne peut contenter tout le monde et son père... Les handicapeurs connaissent cet axiome et se sont procuré, à l'aide d'une volonté arrêtée, la surdité qui convient à leurs fonctions archidéliques, et qu'ils exercent avec une consciencieuse persévérance dont les vrais sportsmen leur savent un gré infini.

Le rêve du handicapé. — A droite, alignement!... S'il se réalisait jamais, on aurait certainement à enregistrer un déplorable décès pour cette cause trop exceptionnelle : joie excessive!...

UN HANDICAP PEU ORDINAIRE

Nous étions, en compagnie d'une des plus fines cravaches militaire, que l'accumulation des galons bien plutôt que celle des années a forcé d'abandonner le rôle d'acteur et de se contenter de celui plus modeste du spectateur; accoudés à la grille du pesage d'Auteuil, nous venions d'applaudir à l'arrivée du *Top Weight*, nez à nez avec le plus petit poids, et nous nous émerveillions de la perpicacité des handicapeurs.

« Avez-vous fréquenté, il y a quinze ans, l'hippodrome de Rambervillers ?
« demanda le capitaine V...u, qui venait de nous rejoindre; c'est là que
« j'ai couru le handicap le plus étonnamment juste que j'aie vu dans toute ma
« carrière de courses !

« Et d'abord un mot sur cet extraordinaire hippodrome encadré dans le

« plus magnifique paysage, avec les Vosges comme toile de fond, des tribunes énormes tout à fait hors de proportion avec l'affluence du public
« plutôt clairsemé, et trois pistes aux noms sonores : la piste de Métendall, la
« piste d'Austrasie et la piste du Soldat laboureur, également connue sous le
« nom de la Grande Piste, sans doute parce qu'elle avait cinq cents mètres de
« moins que la précédente .

« Pas de guichets aux différentes entrées.

« Spectacle absolument gratuit.

« Les luttes hippiques à l'œil. Ces choses-là ne se voient qu'en province.

« Un homme charmant, d'une originalité savoureuse, le marquis de H.....,
« était à la fois le propriétaire du terrain, l'architecte des tribunes, l'auteur
« du programme, le donataire des prix, le juge suprême des réclamations, et,
« par surcroît, la providence du pays.

« Ces courses de Rambervillers, elles étaient la joie des extrêmes garnisons de l'Est.

« Lunéville, Nancy, Épinal y envoyaient leurs premières cravaches soutenir
« les prétentions à une suprématie toujours disputée.

« C'était l'âge d'or, bien que ce ne fussent déjà plus les temps héroïques
« où une paire de chandeliers gagnée sur l'hippodrome de Mérignac ou de
« Pont-à-Mousson vous sacrerait à tout jamais grand écuyer, aux yeux des
« populations stupéfaites de voir une haie servir à sauter par-dessus, alors
« qu'elles avaient précédemment pensé que le but de ce genre d'obstacle
« était précisément d'empêcher qu'on pénétrât dans les propriétés qu'elles
« étaient destinées à protéger.

« A Rambervillers, pas de boxes à vingt francs par jour, pas de chaubres
« introuvables même au prix des plus durs sacrifices; hommes, chevaux,
« ordonnances, tout était hospitalisé par le marquis.

« L'hôtel de la Poste, retenu par lui, vivait pendant trois jours dans un
« coup de feu indescriptible.

« On ne nous demandait qu'une chose : fusionner avec les agriculteurs et leur inculquer des idées saines sur l'élevage du cheval de guerre. Ces conférences dégénéraient, je dois l'avouer, le plus souvent en un vaste baccarat où l'élément militaire initiait l'élément rural aux beautés du tirage à cinq.

« Mais cette façon d'étudier les problèmes de l'élevage n'est malheureu-

Extrait des programmes de Rambervilliers. — Courses au galop pour cavaliers, à poil, réservées aux cultivateurs.

« sement pas spéciale à Rambervilliers ; ce qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, c'est la fantaisie de la rédaction des programmes : Courses au trot, qu'il ne faut pas par un calembour trop facile appeler Courses de trop. » — « Courses au galop pour cavaliers, à poil, réservées aux cultivateurs. »

J'en passe, et des meilleures.

« Les pistes étaient soignées, tout comme à Auteuil ; on y trouvait une grande rivière que, toujours comme à Auteuil, on sautait rarement.

« L'excellent marquis prenait à part chacun des concurrents et lui représentait en termes affectueux le danger qu'il y avait à sauter tel ou tel obstacle, et, le plus souvent, on convenait de passer à côté.

« En revanche, en course plate, il n'était pas rare de se trouver en face d'une belle barre fixe coupant la piste dans toute sa largeur.

« A ma première course sur cet hippodrome plutôt gai, j'arrivai au dernier tournant avec une grosse avance.

« Le tournant était très raide! Quelle ne fut pas ma stupéfaction en apercevant un immense écriteau portant ces mots : « N'avancez pas, il y a des pièges à l'oups! »

« Les réclamations, bien entendu, pleuvaient : le marquis recourait alors à un procédé que, je le crains bien, les grandes sociétés n'adopteront pas de sitôt. Il donnait des prix à tous les réclamants.

« Ces prix fournis par des industriels de Rambervillers, toujours facturés

« au cours le plus haut, fournissaient une forte subvention au commerce local.

« En somme, la plus grande cordialité régnait entre militaires et civils, l'amphitryon était adoré, et son influence sur l'élevage local absolument favorable malgré ces procédés fantaisistes.

L'arrivée d'un handicap à Rambervillers.

« C'est là que je gagnai le handicap le plus étonnant que j'aie jamais couru.

« Les trois chevaux engagés étaient de classes tellement différentes que nul poids ne pouvait combler l'intervalle. Le marquis était simpliste : — Vos chevaux, messieurs, sont de valeur inégale, parfait !

« J'ai trois pistes concentriques avec une ligne droite commune, chaque cheval aura sa piste. »

« Ce fut un triomphe pour le handicapé.

« Les trois chevaux arrivèrent dans un mouchoir.

« Et voilà comment, en les désignant absolument différentes pour chacun des concurrents, le marquis de C... était parvenu à égaliser les distances !!! »

FERNIQUE & FILS PH SC

Le résultat désiré. — Parvenir à mettre nez à nez sur le Winning-post le meilleur cheval de l'année et la rosse la plus incontestable.

Une explication au pesage. — On lit dans *l'Entraîneur* : « Hier, à Colombes, entre la première et la deuxième course, une altercation suivie de voies de fait a eu lieu entre M. Prival, propriétaire de Sylphe, et M. Carréfa, directeur du *Turf*. Cette altercation a eu pour motif un entrefilet paru le matin dans le journal de notre confrère... »

*Sur la pelouse. — Explication équivalente à la précédente. Seulement les presses
n'ont pas eu à gémir pour la motiver; une seule interjection a suffi.*

— *Filou! Voleur!!* gracieuses exclamations qui s'adressent au jockey, à l'entraîneur, au propriétaire d'un cheval qui, le plus souvent, mérite *seul* ces aimables compliments.

— Avec un cheval ayant fait correctement le parcours de Berny, il y a bien peu d'obstacles naturels capables d'arrêter un vrai cavalier.

LA CROIX DE BERNY

C'est le Chantilly du steeple-chase, et, pendant la première période de son existence, les Parisiens s'y rendaient, poussés par une curiosité à la fois mêlée d'étonnement et d'admiration.

On ne comprenait pas que des gentilshommes dont la vie était facile, qui disposaient de ressources attestées par les notaires de la capitale, ou certifiées par les banquiers en relation avec l'étranger, eussent la folie de se livrer à un pareil exercice.

Une haie dans un manège, un fossé en bordure de forêt, on admettait ces imprudences parce que, par la première opération, on s'assurait que le

cheval, une fois dressé, consentirait à franchir, en cas de nécessité, l'obstacle naturel qu'il était exposé à rencontrer soit en promenade, soit à la classe !

Mais, aller de gaieté de cœur à la recherche de chausse-trappes véritablement dangereuses, galoper à travers champs, grimper et descendre des talus, sauter des rivières, et surtout cette Bièvre particulièrement encaissée, le tout sans nécessité et à une vitesse nécessairement exagérée, puisqu'on ne se proposait pas seulement de passer tous ces obstacles, mais encore de les passer plus vite que ses rivaux !

Le passage de la Bièvre.

Une pareille action paraissait à tout le monde, aux cavaliers classiques aussi bien qu'à l'ensemble du public, une preuve certaine de démenée.

Pareilles imprudences constituaient une preuve incontestable de folie, mais l'excès même de cette témérité faisait que la réprobation des gens sages n'allait pas sans quelque admiration.

La descente de Bourg-la-Reine avant l'arrivée au haras.

FRANÇOIS & Fils 111, 113

L'arrivée par le talus de la route de Fresnes.

On blâmait un exercice aussi périlleux, auquel on ne voyait aucun but utile, et cependant on se défendait mal contre l'étonnement provoqué par une pareille audace.

Comme on ne pouvait croire à la véracité des premiers spectateurs, chacun tenait à contrôler leurs assertions.

Le résultat fut que, tout en doutant et en critiquant, l'on voulut voir, et le succès de ces premières réunions fut considérable.

Le passage de la seconde lièvre.

Cependant, comme on se lasse de tout, la première curiosité satisfaite, le public ne tarda pas à se désintéresser d'un spectacle dont il ne discernait pas l'utilité, et les gentlemen riders continuèrent, pendant quelques années encore, ce que les gens raisonnables appelaient leurs insanités, dans une solitude de plus en plus profonde.

Des difficultés étant survenues pour la location du théâtre de leurs exploits, ils y renoncèrent, et le steeple-chase subit un *relâche* qui put faire craindre qu'il ne s'acclimatât jamais dans notre pays.

Pendant de longues années, en dehors des réunions de la Marche, les courses d'obstacles furent à peu près abandonnées, et, si quelques prix leur étaient réservés sur les hippodromes de province, les allocations importantes allouées à ce sport spécial demeuraient fort rares.

En dehors du prix de 10,000 francs à Marseille, d'un de même valeur au Pin, de 7,000 francs à Dieppe, du military de 5,000 francs à la Marche, les vainqueurs devaient se contenter de sommes qui ne s'élevaient guère au-dessus de quinze cents francs.

Les pistes n'étaient pas encore les admirables tapis qu'elles sont aujourd'hui.

C'était un médiocre encouragement à faire les frais d'une écurie, à risquer les accidents pour les hommes et pour les chevaux, accidents d'autant plus fréquents que les pistes étaient moins bien entretenues qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Les tendons claquaient à tout propos, et les terrains laissés à l'état de nature produisaient aussi facilement les efforts de tendons, les jours de

courses, que les petits pois dans la saison favorable à ces savoureux légumes.

Cette situation, plutôt sacrifiée, dura jusqu'en 1863, date de la fondation de la première société des steeple-chases de France, dont la journée d'inauguration eut lieu à Vincennes.

Circonstance qui imposa aux spectateurs un trajet plutôt pénible, à travers les populations du faubourg Antoine, qui ne dissimulèrent pas un instant leur manque de sympathie pour les élégants moudains, et surtout les élégantes demi-mondaines.

La traversée du faubourg Saint-Antoine en 1863.

Quelques-unes d'entre elles, qui n'avaient pas reparu dans ces quartiers inélégants depuis qu'elles en étaient sorties, eurent même à subir de regrettables scènes de famille qui leur inspirèrent la résolution irrévocable de ne plus s'y exposer à l'avenir.

Seuls les passionnés du sport, qui avaient quelque confiance dans la qualité de leur musculature, persistèrent à traverser ces régions inhospitalières, dont l'hostilité ne tarda pas à tourner à l'indifférence, quand les toilettes tapageuses cessèrent d'offrir un prétexte à leurs manifestations.

Ce trajet, dangereux le premier jour, devint si pacifique par la suite, que le baron Finot pouvait atteler à son phaéton le cheval qui devait faire triompher ses couleurs sur l'hippodrome, sans aucune crainte d'u-

Valentino allant gagner sa course à Vincennes.

cidents qui auraient pu diminuer ses chances de succès, la distance lui paraissant justement suffisante pour dégoûter les jambes de son champion.

Dès lors on put prévoir l'importance que prendrait l'institution, mais ce n'est qu'après la guerre et la constitution, en 1873, de la nouvelle société, qu'elle prit tout son développement.

Dès l'ouverture de l'hippodrome d'Anteuil, l'affluence du public fit clairement voir que son succès était assuré.

SUR LE TURF. — LA CROIX DE BERNY.

Le marchepied plate-forme : importation anglaise sous les auspices du comte Ch... de la Rochd

Le chemin à suivre pour l'atteindre était familier à tout le monde, et les habitués du Bois s'y portèrent en foule dès le second jour, car la première réunion avait été contrariée par une pluie si persistante, que peu de personnes avaient eu le courage d'assister à l'ouverture des régates d'Anteuil !

C'est ainsi qu'on avait tout d'abord surnommé le nouvel hippodrome.

Très habilement organisé dès le début, le nouveau champ de courses a reçu chaque année quelque nouvelle amélioration.

Le prince de Sagan, qui était en quelque sorte l'incarnation de la nouvelle société, lui consacrait la plus grande part de son intelligente activité et lui réservait toutes les trouvailles de son infatigable imagination ; modifiant et améliorant sans cesse les conditions des programmes, augmentant les allocations à mesure que prospéraient les recettes, imaginant des attractions nouvelles, organisant des journées exceptionnellement attirantes par des défilés de coaches, des lunchs offerts aux membres des clubs et aux femmes de leurs familles, il battait sans relâche le rappel des rares élégances qui surnagent encore dans cette fin de siècle démocratisée.

Maintenant qu'il est disparu, les bonnes volontés ne manquent certes pas, et les hommes spéciaux et incontestablement compétents qui composent le comité actuel maintiendront certainement la prospérité du steeple-chase ; mais on est en droit de se demander si l'on trouvera dans l'ensemble, ou du moins chez l'un d'eux, ce désir persistant d'amélioration, ce besoin impérieux de faire, comme feu Nicolet, de plus fort en plus fort.

C'est ce que l'avenir nous apprendra.

C'est le prince de Sagan qui teuta la résurrection de la Croix de Berny et parvint à lui rendre, un jour par an, un regain de popularité ; malheureusement le trajet n'était guère plus agréable que celui de Vincennes, et la population de la chaussée du Maine et du faubourg de Montrouge ne témoignait pas aux élégances des demi-mondaines plus de sympathie que celle du faubourg Saint-Antoine ; de plus, la route peu pittoresque, médiocrement

entretenu et cahoteuse, était par surcroît exceptionnellement poussiéreuse, de telle sorte qu'après une expérience de quelques années, quand il s'agit de renouveler la location du terrain, les « bailleurs » ayant élevé leurs prétentions, on renonça à cette unique réunion réservée aux officiers et aux gentlemen.

La route de Beray a toujours été connue pour être la plus poussiéreuse qui ait jamais existé

Ce nouvel abandon du premier théâtre des exploits des steeple-chaseurs français paraît aujourd'hui définitif, et c'est dommage, car il est difficile de trouver un emplacement plus favorable au Cross-Country, et sur lequel il soit aussi facile de suivre toutes les péripéties de la course.

Les obstacles naturels de toute espèce qui s'y trouvaient en grand nombre, la nature variée du terrain et sa conformation mouvementée, offraient aux hunters et aux chevaux d'armes un hippodrome à souhait pour mettre en valeur les qualités spéciales qu'on attend de cette double catégorie d'animaux, et permettait de constater dans des épreuves sévères leur adresse et leur endurance.

SUR LE TURF. — LA CROIX DE BERNY.

Steeple-chase militaire. — Le passage du talus de la route de Fresnes.

Le possesseur d'un cheval qui avait fait en bonne place le parcours de Berny pouvait être sûr de n'être mis dans l'embarras, ni dans une chasse, ni en campagne, par la faute de sa monture, et qu'il rencontrerait dans bien peu de régions des obstacles naturels capables de lui couper la route.

A ce point de vue particulier, il faut regretter cette journée exceptionnelle, et que ne remplace pas la réunion dans laquelle les prix institués pour elle

Un coin du turf à Berny.

sont courus à Achères, sur un hippodrome en tous points semblable à tous les autres.

Une autre raison de regretter l'abandon de Berny est l'impossibilité de retrouver aussi proche de Paris un endroit où le public indigène, le bon villageois, se montre aussi curieux d'un spectacle si complètement en dehors de ses habitudes.

Toute autre partie de la banlieue manque de la tradition qui amenait sur ce point privilégié toute la population rurale des environs, mettait sur

la route, à côté du coach le plus irréprochable, la carriole du maraîcher bondée de toutes les générations de sa famille, et, sur le turf, la blouse du journalier coude à coude avec l'habit rouge du gentleman rider.

Cette pittoresque promiscuité est à jamais perdue pour les environs de Paris, et les gens désireux de la revoir sont désormais astreints à des déplacements plus sérieux, dans les pays d'élevage, où le plus humble des

Sur la route de Berny.

cultivateurs s'intéresse au cheval et, s'il n'a pas la prétention de produire personnellement le vainqueur de la course à laquelle il assiste, met cependant son amour-propre à voir triompher le représentant de l'élevage de son arrondissement, ou tout au moins de sa région.

Partout ailleurs, le paysan se montre froid à l'égard du sport, et l'élément ouvrier des villes contribue seul à grossir les recettes de la pelouse.

Le paysan connaît trop bien la puissance des résultats obtenus par l'économie persévérante pour succomber à l'appât du jeu, et trouve qu'il a

SUR LE TURF. — LA CROIX DE BERNY.

M. Deschamps gagnant la course des « Habits Rouges » avec sa jument « lady Adélaïde », dont la selle avait complètement tourné depuis la descente de Fresnes.

suffisamment gagné en plaçant dans sa tire-lire le franc que lui aurait coûté son entrée.

L'issue d'une course plate, si disputée soit-elle, ne saurait l'émouvoir, car « faut toujours bien qu'il y en ait un qui arrive le premier », et les péripéties les plus accidentées d'un steeple-chase ne font que l'affermir dans son opinion : que « faut être bien bête, quand on a un bon cheval, de l'exposer à des accidents qu'il est si facile d'éviter ».

— A quoi ça peut-il servir d'abimer comme ça des pauvres bêtes ?
— J'me l'demande.

Dans le canton de Berny, ces pernicieuses doctrines n'avaient pas cours. La légende, mère de toutes les religions, y avait développé le culte du sport. Les enfants tout petits avaient entendu répéter par les grand'mères le récit des exploits exécutés sur les rives de la Bièvre par des prédécesseurs de nos gentlemen actuels, et avaient été bercés par les noms très probablement défigurés, mais populaires, des Mackensie, des Tournon et de bien d'autres.

Leur curiosité s'était éveillée, et quand on leur annonça que de nouveau les courses allaient avoir lieu sur leur territoire, l'hostilité du paysan contre

le Parisien se trouva singulièrement diminuée par le désir de voir à leur tour un spectacle qui avait laissé de si profonds souvenirs dans la mémoire des vieux du pays.

L'accord des sportsmen et des ruraux aurait vraisemblablement duré si la difficulté de traiter avec la multitude de propriétaires du terrain n'avait empêché la continuation des réunions ; malheureusement, leur nombre était si considérable que l'entente avec chacun d'eux devenait matériellement impossible. Il eût fallu, pour la confection des baux nécessaires, toute une escouade de notaires, et, devant l'amoncellement des paperasses timbrées qu'il eût fallu rédiger, l'abandon de l'hippodrome de la Croix de Berny fut décidé, définitivement cette fois.

Par - Ordre du Prefet -, defense de circuler sur les bas côtés de la route.

L'ACCIDENT DE M. TORRANCE

C'est à la Croix de Berny qu'a eu lieu l'un des accidents qui aient, pendant ces dernières années, le plus profondément impressionné le public des courses. M. Torrance, gentleman américain, dont les succès ne se comptaient plus sur nos hippodromes, et l'un des membres les plus sympathiques de la colonie Paloise, s'était chargé de piloter dans une course ouverte aux jockeys la jument de M. de Madre, empêché par un deuil de la monter lui-même. M. Torrance avait pendant tout le parcours gardé sa jument à l'arrière-garde, et ce n'est qu'avant le dernier obstacle, à trois cents mètres de l'arrivée, qu'il l'amenait à l'attaque des leaders, passant à la droite du peloton, quand l'un des chevaux culbutant au passage d'un double sillon vint tomber

dans les jambes de sa monture, si malheureusement que les deux chevaux se renversèrent en même temps sur le malheureux gentleman, qui disparut complètement sous cette masse animale, pendant que le jockey, cause involontaire de ce déplorable malheur, projeté à grande distance, sortait indemne de l'effroyable housculade.

Pendant un instant les deux chevaux restèrent immobiles, mais quand on les eut relevés on aperçut le corps de M. Torrance dans une immobilité absolue : en approchant, on pût voir à ses lèvres une légère écume sangui-nolente, le thorax était littéralement aplati, et, quoi qu'on fit, il fut impossible de rétablir la respiration. Le malheureux gentleman avait été irrémédia-blement étouffé.

Après la chute.

MARLY LE-ROI

C'était charmant, select et limited ; on y faisait du sport sans spéculation, du flirt à discrétion, et le tout se terminait par un lunch en plein air du plus pittoresque effet.

Ça n'a pas duré.

La société du « Riding et Coaching » existe toujours, mais il y a beau temps qu'elle a renoncé à ces réunions, que tous regrettent, et que personne ne songe à renouveler.

Pour quelle raison les invitations ont-elles cessé ?

Pourquoi n'envoie-t-on plus le petit carton enjolivé dans le coin gauche du joli dessin du baron Finot, et si poliment rédigé : « Le *Riding and Coaching* a l'honneur de vous prier de venir goûter dans le petit parc de Marly-le-Roi le 2 mai (à 2 heures). »

Je sais bien que, depuis cette époque (1883), le petit parc a été repris pour les classes présidentielles; mais là n'est pas le véritable motif, puisque d'autres réunions aussi réussies ont eu lieu à la Marche avec un égal succès, et il n'est pas douteux qu'en réunissant n'importe où la même assistance on aurait obtenu le même résultat.

La meeting du Riding and Coaching
à la Marche.

Certes, le décor était séduisant, la route agréable, mais les propriétés privées dont l'accès est aussi facile sont nombreuses aux environs de Paris, et l'on n'aurait eu l'embarras que du choix pour trouver sinon mieux, — c'était parfait, — mais du moins aussi bien.

Je crains que ce ne soit à de fâcheuses considérations d'économie qu'il faille attribuer la suspension prolongée de ces réunions certainement très regrettées; si limitée que fût l'assistance, les frais supportés par un petit nombre, et qu'aucune recette ne venait compenser, atteignaient un chiffre considérable et devaient, avec le succès, augmenter de jour en jour. Com-

ment résister, en effet, aux sollicitations des amis qui viennent demander des invitations pour de jolies femmes chez lesquelles on a soi-même diné, dansé, soupé, — sinon davantage ! — et les amis des amis... Les promoteurs de l'idée ont été effrayés par la perspective d'une ruine assurée et prochaine.

On avait offert un lunch, les invités y comptaient, impossible de le supprimer, et en le conservant on se heurtait à des difficultés qui auraient rendu indispensable un nouveau miracle de la multiplication du pain et du vin ; et, dans ce siècle d'incrédulité, il aurait été téméraire d'y compter.

Avant la course. — Dernières recommandations.

C'est dommage que ce soient précisément les choses les plus agréables qui durent le moins : songez depuis combien de temps déjà nous subissons les charmes du régime républicain, et considérez d'autre part que nous n'avons pu obtenir plus de cinq ou six de ces réunions ; et pourtant quel empressement à leur début, et comme l'institution semblait définitivement fondée !

Que de noms connus parmi les gentlemen, des vrais, qui se disputaient les prix, bien modestes cependant !

Copions au hasard un compte rendu de l'un de ces meetings dans la *Vie sportive*, — encore une institution disparue, — celle du 2 mai 1885, qui, si je ne me trompe, a été la première : « Le décor est très pittoresque ; les ruines « du château comme fond et les royales chenaies de la forêt comme enca-
« drement ; en bas, la pièce d'eau et l'abreuvoir ; à l'horizon, les coteaux
« verdoyants de Boispréau.

Le Winning post et la tribune du juge à Marly.

« Une dizaine de mails-coachs viennent prendre rang aux ruines mêmes
« du château, près de la ferme qui remplace aujourd'hui les communs du
« siècle dernier...

« Vers deux heures et demie, les préparatifs des courses commencent :
« l'aménagement est d'un rustique voulu.

« Une perche fichée en terre, en face une chaise de paille sur un petit
« tertre, voilà le poteau d'arrivée, voilà la tribune du juge où s'installe le
« prince de Sagan.

Une réunion du Racing and Coaching en 1883. — Le lunch.

« Douze cavaliers se présentent au pesage, dont l'installation n'est pas
« moins primitive.

« Les concurrents font un premier tour de la piste, montent à travers les
« labourés et finissent dans la ligne droite après une rivière, une barrière fixe
« et une claie.

« Deux d'entre eux restent en route, le duc de Morny et M. Raoul de
« Gontaut.

« Une vive émotion se produit quand on voit M. de Gontaut rester à terre
« sans connaissance; heureusement il n'est qu'étourdi... Mais le pauvre
« *French*, le héros du Concours hippique, s'est cassé la jambe dans sa chute,
« et on l'emmène sous bois pour l'abattre hors de la vue de l'assistance.

« Finalement le vicomte de Pully passe le premier devant le juge, précédé
« dant le comte de Lindeman... Dans la seconde épreuve c'est M. Adolphe
« Abeille qui l'emporte contre le marquis de Castellane. »

A ces noms il convient d'ajouter ceux des vaincus de jour-là.

Comte Martin du Nord, Maurice Foache, Frédéric Mallet, le pauvre Torrance tué à la Croix de Berny, prince L. Murat, M. W.-K. Thorn, Henri

Couturié, baron Roger, Jules Pastré, vicomte d'Ivernois, duc de Morny, Raoul de Gontaut et bien d'autres qui n'hésitaient pas à risquer la forte tape personnelle et les fâcheuses fractures des jambes de leurs chevaux favoris, dans le seul espoir de gagner devant une assemblée de choix, il est vrai, un objet d'art plutôt quelconque, ou une aquarelle qui le plus souvent ne rappelait que très vaguement le faire magistral de Leloir ou de Fortuny.

C'était charmant, élégant, intime. Ça n'a pas duré.

Sur la route de Marly.

— Comment, disait-on à un propriétaire de chevaux de steeple-chase, après une course où son champion avait été battu par la sottise du jockey, comment ne faites-vous pas monter par des garçons intelligents ?

— C'est, répondit-il, que s'ils étaient intelligents ils ne monteraient pas.

— Sapez-vous ce que c'est qu'un jockey ? disait un entraîneur qui n'aime pas essayer ses chevaux avec d'autres artistes que ses propres gars. — Un jockey c'est un homme qui, pour quarante francs, vient le matin monter votre cheval, le bousculer, et vous dire qu'il a une mauvaise bouche.

Auteuil. — Réunion du printemps 8 mars 1883

AUTEUIL

Alphabétiquement et chronologiquement, c'est Auteuil qui tient la tête des hippodromes.

C'est lui qui inaugure la campagne sportive et ouvre le premier ses portes au public.

C'est généralement vers le 15 février qu'a lieu cette solennité : il arrive souvent que la température se montre peu clémente, et que les premières épreuves se disputent sous la bise, la pluie ou la neige : les bourrasques y succèdent aux averses, et la gelée se produit parfois si sévère qu'on est obligé de renoncer à quelques-unes de ces premières réunions de *printemps* et de faire relâche, pour cause d'indisposition de l'atmosphère, un premier sujet qui a ses caprices tout aussi fréquents que les étoiles mâles et femelles de nos principaux théâtres.

Quand la saison s'abandonne à des fantaisies barométriques tout à fait exagérées, le nombre des acteurs se trouve forcément aussi limité que celui des spectateurs.

Il faut aux premiers un temps au moins passable pour qu'ils puissent étudier leurs rôles, car ce n'est pas sur des routes durcies par les gelées qu'on peut s'exercer à galoper, et le verglas interdit toute espèce de répétitions sur les obstacles.

Quant aux seconds, ils se montrent peu disposés à visiter des hippodromes

sur lesquels ils ont chance de ne gagner que des pleurésies : on a vitré les tribunes pour les abriter du vent du nord ; le coke brûle dans de nombreux réchauds, des boissons chaudes les attendent aux différents buffets, malgré cela ils n'ont pas confiance, et il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort, car le spec-

tacle qu'on peut leur donner n'est pas assez tentant pour compenser les intempéries qu'il leur faudrait affronter.

Dieu sait cependant qu'on a fait l'impossible pour procurer au public tout le confortable désirable sur cet hippodrome modèle, — que le pavage en bois placé aux abords des tribunes lui permet de les gagner à pied sec, qu'on a tracé des pistes imperméables du pesage au pari mutuel, qu'on a fait aux bookmakers un parquet que les agents de change pourraient leur envier, et que des vitrages avancés, posés au sommet des différents édifices, forment un abri à peu près ininterrompu ; malgré toutes ces mesures préservatrices destinées à lui inspirer toute sécurité, la foule se méfie : elle redoute le coryza et ses fâcheuses suites ; elle craint également pour ses beaux habits, et, comme la coquetterie joue son rôle du côté des sportsmen tout aussi bien que du côté des sportswomen, personne ne bouge, et chacun se réserve pour des jours meilleurs où l'on sera en droit d'espérer du soleil et un nombre de

Au pesage. — La rentrée des vainqueurs.

Autour des bûchers. — Pendant les premières journées de printemps.

La rentrée du vaincu. — A par malheur les tendons moins solides que le cœur.

N'a jamais eu le poids pour être jockey ;
 cependant même des courses qui ont fait
 gagner à son propriétaire des sommes su-
 périeures aux allocations moyennes.

degrés suffisants pour que les papillons puissent sortir de leurs chrysalides.

Sous le waterproof, hommes et femmes perdent un gros tant pour cent de leurs séductions, et les deux sexes évitent les occasions de se montrer l'un à l'autre sous un aussi fâcheux aspect.

Seuls, les parieurs incorrigibles et impénitents, qui sont au public élégant des pesages un troisième sexe équivalant à l'Auvergnat vis-à-vis du reste de la population, se résignent à se couvrir des plus

A eu son heure de célébrité, est arrivé bon dernier dans l'Omnium en 1891.

nauséabonds caoutchoucs et s'acharnent, les pieds dans leurs snowboots et le chef encapuchonné, à la recherche des savantes combinaisons qui doivent les conduire à la fortune.

On a dit que le véritable joueur continuerait sa partie le... derrière dans l'eau.

Ceux-ci prouvent la vérité de l'affirmation et continuent leurs petits paris sous les plus persévérantes averses : à certains jours, le ring n'est qu'un océan de parapluies tellement rapprochés que cet instrument protecteur perd toute son utilité et ne sert plus qu'à verser sur le voisin toute l'eau qu'il a interceptée. Il en résulte que la somme de liquide récoltée par chacun reste la même ; seulement celui-ci absorbe ce qui était primitivement destiné à

celui-là, et réciproquement. C'est l'arrosage mutuel, sans aucun prélèvement sur les mises...

La grande supériorité du steeple-chase sur la course plate réside dans le côté dramatique du spectacle et la brutalité des péripéties : je ne crois pas

Premier départ. — Celui du starter.

émettre un paradoxe en affirmant qu'aucun des plus fidèles spectateurs de Chantilly et de Longchamps ne vient sur ces hippodromes pour la seule contemplation des épreuves qui y sont courues; tous ont un attrait à côté, paris, intrigues, intérêts d'éleveurs, etc.

A Auteuil, il y a des habitués qui ne sont attirés que par le spectacle et viennent uniquement savourer les émotions mélodramatiques de l'accident.

Au pesage. — Le paddock. La promenade sous l'œil des connaisseurs.

Il est tellement prévu qu'un outillage spécial, construit selon les règles du plus savant confortable, attend sur les lieux les victimes probables de la journée : pour les hommes, des brancards garnis de leurs matelas et de leurs oreillers antiseptiques stationnent aux environs des obstacles, dissimulés dans les massifs sous la garde de leurs porteurs, l'œil au guet dès que le départ est donné et prêts à courir à toutes jambes sur le théâtre de l'événement, si le jockey qui a fait panache paraît incapable de reprendre sur ses pieds le

Brancardiers de la Société des steeple-chases à la poursuite d'un cavalier à transporter. — Avant qu'ils arrivent, le blessé sera certainement sur ses jambes et aura repris le chemin du pesage. C'est du moins la façon dont les choses se passent la plupart du temps.

chemin du pesage; — disons de suite que ces appareils sont rarement employés.

Ils sont antipathiques aux jockeys, et leur apparition inspire aux plus meurtris une telle répugnance qu'il est bien rare qu'ils ne trouvent pas assez de force pour prendre la fuite aussitôt qu'ils les aperçoivent.

C'est un remède d'une efficacité incroyable et qui démontre victorieusement la puissance de la volonté : pour éviter ce transport qui leur déplaît, des hommes qui l'instant précédent paraissaient définitivement aplatis et con-

servaient une effrayante immobilité se relèvent instantanément, se dressent sur leurs jambes et se mettent en marche, en flageolant, en s'appuyant aux bras des spectateurs, des camarades accourus pour les secourir, en se cramponnant au besoin au col du médecin de service, et refusent obstinément le secours des brancardiers, qui, tout désappointés, remportent dans sa cachette leur instrument refusé.

Il faut qu'une superstition inexpliquée, mais fortement ancrée dans l'esprit des jockeys, soit attachée à l'emploi de ce moyen de transport pour que

On est d'accord pour constater que les gentlemen et les officiers montent autrement que les jockeys, et ont à cheval une position toute différente. L'un discute la valeur des deux méthodes, qui tiennent peut-être beaucoup plus à la construction physique des deux catégories de cavaliers qu'à une divergence théorique.

l'aversion qu'il inspire soit aussi unanime ; il ne sert que lorsqu'il y a syncope prolongée, c'est-à-dire impossibilité pour l'intéressé de formuler un refus, ou fracture d'un membre inférieur qui lui enlève la faculté de se tenir debout.

Faut croire qu'il porte la guigne !

Les appareils destinés au transport des chevaux blessés sont autrement compliqués : ce sont des voitures dont le plancher mobile permet de suspendre les animaux à l'aide de sangles mises en mouvement par un mécanisme très ingénieux de ronages à crémaillères assez puissants pour élever sans secousses les poids les plus lourds.

Après une chute vraiment sérieuse.

Il arrive que le cavalier paraisse être définitivement aplati...

Il suffit cependant de l'apparition du brancard pour qu'il reprenne immédiatement ses sens et le chemin du pesage.

Ces véhicules sont assez larges pour que, en les reculant, ils emprisonnent le cheval blessé à l'endroit même de sa chute, et que, quelle que soit la position dans laquelle il est resté, on puisse l'enlever, sans le forcer à se relever.

La voiture d'ambulance des chevaux

Je ne sais si la Société protectrice des animaux a répandu ses faveurs sur l'inventeur de ce véhicule, mais elle lui doit une récompense exceptionnelle, car il a rendu un vrai service à l'animalité souffrante, tellement plus digne d'intérêt que l'humanité dans le même cas, puisque celle-ci ne paraît plus, à l'heure actuelle, apitoyer que Mme Séverine.

Le succès de l'hippodrome d'Auteuil, dû à sa situation exceptionnelle d'abord, et ensuite à l'imagination du prince de Sagan, grand metteur en scène de la Société des steeple-chases, a marché avec une telle rapidité que les résultats obtenus ont dépassé toutes les prévisions.

Les recettes se sont élevées dans des proportions si invraisemblables que le budget dont dispose la Société paraît devenu, aux yeux d'un certain nombre d'hommes de cheval, tout à fait exagéré relativement aux services que peut en attendre l'élevage en général.

Selon eux, les animaux de premier ordre, dont la carrière de courses est terminée après les grandes épreuves de plat, méritent seuls les encouragements d'une réelle importance, et ils regrettent que les courses d'obstacles, qui ne sont disputées que par des chevaux que leur recrutement même éloigne du haras, disposent d'allocations aussi considérables qui, pensent-ils, devraient être réservées aux animaux appelés à jouer un rôle prépondérant et direct dans la production générale : ils voudraient que les encouragements importants allassent directement aux producteurs chargés de perpétuer la race, et regrettent que des sommes aussi considérables soient affectées à des spécialistes dont le rôle, au point de vue de l'élevage, ne peut être que secondaire, et qui ne sont appelés

Nouveaux propriétaires.

à exercer sur la production qu'une action tout à fait indirecte.

L'un des écrivains auxquels cette opulence de la Société des steeple-chases paraît excessive, si on la compare à la simple aisance de la Société d'encouragement, se demande s'il n'y aurait pas moyen de « consacrer l'excédent « des recettes soit à des achats d'étalons destinés aux dépôts du gouver-
« nement, initiative qui appartient aux sociétés, soit à des primes aux pouli-
« nières et aux établissements d'élevage dont la répartition serait confiée à
« des commissions spéciales.

« L'argent ainsi employé ferait bien retour à l'élevage, comme le veulent « les règlements, et il le ferait utilement. »

Nous laissons à Touchstone, qui a assez de talent pour la soutenir, et peut-être de persévérance pour la faire aboutir, la responsabilité de cette théorie ; mais il nous a paru curieux d'enregistrer une critique qui constate un succès auquel on ne peut reprocher que d'être trop complet.

S'il est vrai que le but ait été dépassé et que les allocations accordées soient exagérées, je ne vois pas comment, pour ma part, on peut espérer ramener les choses à un équilibre plus rationnel : ce que l'élévation des prix me paraît devoir amener, c'est un plus grand nombre de gens désireux de les disputer, par suite un débouché plus considérable pour les producteurs et un encouragement indirect, je le veux bien, mais très rémunérateur à l'élevage.

C'est, du reste, le résultat qu'on peut dès aujourd'hui constater par les prix atteints dans les ventes publiques, dès l'âge le plus tendre, par les chevaux soupçonnés de pouvoir galoper : il suffit que leur origine soit suffisamment fashionable, qu'ils aient un demi-frère, voire un arrière-cousin ayant fait ses preuves, pour que le marteau du commissaire-priseur s'abatte sur un chiffre absolument respectable.

C'est bien à l'élevage que vont toutes ces sommes, et, si quelques propriétaires heureux, je ne dis pas habiles, dans la crainte de blesser l'amour-propre de ceux qui ne réussissent pas, prélèvent une part minime des capitaux mis en mouvement par les sociétés, leur exemple fait persévérer dans leurs sacrifices tant de propriétaires qui ne couvrent pas leurs frais que les éleveurs auraient vraiment mauvaise grâce à leur reprocher des bénéfices qui constituent une aussi excellente réclame pour leurs produits et maintiennent les espérances de leurs meilleurs clients.

Échange de quelques considérations sur le prochain handicap.

Au surplus, l'importance des prix accordés aux steeple-chasers a influé trop manifestement sur la valeur des animaux employés dans la spécialité pour qu'on puisse contester l'élévation de la classe des chevaux qui figurent aujourd'hui dans les courses d'obstacles, comparés à ceux qui à l'origine disputaient les maigres allocations qu'on leur accordait.

On dit que ce sont des cartes dans les mains des joueurs; c'est une opinion qui peut être défendue, mais qu'il est également permis de contester; en tout cas, les joueurs, puisque joueurs il y a, n'hésitent pas à payer leurs cartes en proportion des enjeux qui leur sont offerts, et c'est encore au profit de l'élevage, fabriquant ces cartes spéciales, que va la plus-value.

Le doyen des entraîneurs. — Se déclare satisfait pourvu qu'il ait sa chaise et un bon cigare... et encore il est nécessaire que celui-ci soit très bon ?

Du moment que les règlements s'opposent à ce que les sociétés thésaurisent et qu'elles n'ont pas d'actionnaires pour encaisser leurs bénéfices, il faut bien que ceux-ci fassent retour à l'élevage, à moins qu'ils ne se volatilisent, ce qui est invraisemblable.

Quand on constate l'invraisemblable succès obtenu à Autenil par le steeple-chasing, qui, à Berny, à la Marche, à Vincennes, avait laissé le plus grand nombre si complètement indifférent, on est naturellement amené à se demander quel élément nouveau a pu modifier aussi radicalement les dispositions du public à l'égard d'un spectacle qui avait tout d'abord paru ne le passionner que modérément.

Il n'est pas douteux que ce soit à l'établissement du pari mutuel qu'il aille attribuer ce complet revirement, et que sa nouvelle passion pour des exercices qui précédemment le laissaient plutôt froid n'est pas autre chose que la passion du jeu; mais, s'il est vrai qu'elle entre pour la grande part dans la réussite de l'hippodrome, elle n'est pas seule à en avoir assuré le succès.

Au pesage. — Dans le voisinage des balances.

Autre coin du pesage.

Encore un coin du pesage.

Le pari mutuel fonctionne ailleurs, et nulle part l'affluence n'est aussi considérable.

La beauté du site, sa proximité de Paris, la facilité d'accès, sont des éléments dont il faut tenir compte et qui ont certainement contribué à la faveur exceptionnelle qu'Anteuil a monopolisée dès son ouverture.

Il en est un autre qu'on ne saurait oublier sans ingratitude : l'infatigable activité du prince de Sagan, qui, président du club de la rue Royale au moment de la reconstitution de la Société des steeple-chases, prit la direction de l'organisation de l'hippodrome dont il avait obtenu la concession du Conseil municipal.

On ne saurait mieux dire que ne l'a fait M. de Saint-Albin dans son ouvrage : *les Courses de chevaux en France*, quelle a été l'influence du prince pour le succès de l'institution.

Je lui laisse la parole : « A tout Sagan, tout honneur ! le prince régnant de la Société des steeple-chases est le conservateur de la grande existence.

Le gardien de l'enceinte réservée. — Il faut que ce soit bien réellement un nouveau pour qu'il ait besoin de montrer la couleur de son carton.

« Il marche droit devant lui, sans s'inquiéter du ministère qui paye, sans souci des crises politiques ou financières.

« Il fait du luxe par patriotisme, pour que les étrangers trouvent toujours la France en belle humeur.

« Le prince a son quartier général au petit club.

« Il occupe dans le cercle même un appartement dont les fenêtres donnent sur la place de la Concorde.

« Il a vue sur le Palais législatif.

« Il semble que du Palais-Bourbon le prince de Sagan a reçu du gouvernement, fort malin en cette circonstance, la mission secrète de former une espèce de cour, très utile à un pays qui ne saurait vivre sans conserver ses

« traditions de bonne humeur et d'élégance ; la politique le laisse froid, mais
« le sport le passionne.

« C'est lui qui a créé Auteuil.

« C'est lui qui a ressuscité la Croix de Berny ; c'est lui qui a inventé les
« fêtes de Marly.

« Il fera ce qu'il voudra, où il le voudra, comme il le voudra : le monde,
« le vrai monde, ne demande qu'à suivre son panache. »

C'était si parfaitement vrai, cette influence du prince, sur les agissements de la fashion, qu'il lui suffisait de dire à quelle heure et à quel jour il était « chic » d'être vu à tel ou tel endroit, pour qu'elle s'y portât en troupe compacte, fût-ce dans les locaux les plus notoirement incommodés et précédemment réputés les plus inélégants : ses décrets étaient sans appel.

Le comte de T... — Quand le baron est retenu à Lange, c'est lui qui transmet les ordres aux jockeys.

S'il est vrai que la mode ait un sceptre, elle s'en était déchargée aux mains du prince, qui s'en est servi pendant une vingtaine d'années avec une incomparable désinvolture : ses décisions avaient force de loi, et jamais dans notre pays, qui du reste n'en a pas eu beaucoup à supporter, aucun despote n'a été plus servilement obéi : c'était bien l'obéissance passive, sans discussion, sans examen.

Admirable discipline, acceptée volontairement par un groupe de gens toujours prêts à se déclarer indépendants à tous les points de vue et qui prétendent n'agir que selon leur bon plaisir.

Le leur était celui du prince.

Cette influence qu'il exerçait si incontestablement sur l'élément mondain, le prince la mit au service de la Société des steeple-chases, dont il s'était

promis d'assurer le succès, et, avec cette intuition qu'il possédait de la mise en scène, il comprit qu'une exhibition annuelle des gens du monde sous les yeux de ceux qui n'en sont pas constituerait une considérable attraction, un véritable clou!

Restait à trouver le prétexte à ce cortège aristocratique.

Ce ne fut pas long.

La Société du Riding et Coaching, une annexe du club de la rue Royale, organisait ses réunions, et il fut décidé qu'une journée dite « des drags » aurait lieu chaque année à Auteuil, dans laquelle un défilé de tous ces élégants équipages servirait de prologue au spectacle.

C'est à la porte du cercle de la rue Royale, ainsi nommé parce qu'il est situé place de la Concorde, que se réunissent les drags appelés à figurer dans le cortège; n'y sont admis que les membres de la Société des Guides.

C'est une mesure de précaution dont le but est d'écarter les intrus.

Au premier abord il semble qu'elle soit inspirée par une prudence excessive, puisque la plupart des gens en mesure d'atteler dans ces conditions exceptionnellement dispendieuses font généralement partie des grands cercles et, de ce fait, sont admis de droit dans la Société.

Elle a cependant sa raison d'être, puisqu'elle permet d'exclure de cette figuration extra-select les équipages que le Sherry Blosson et autres Moulins rouges ne manqueraient pas de chercher à y introduire.

Après avoir subi sur la place de la Concorde l'examen prolongé d'un public plus spécial qu'indulgent, les attelages, précédés de *whips* en habits rouges chargés de leur ouvrir la voie, s'engagent par une courbe savante dessinée

aux alentours de l'obélisque dans l'avenue des Champs-Élysées, suivent l'avenue du Bois, gagnent l'avenue des Acacias et pénètrent sur l'hippodrome, après avoir contourné l'enceinte du pesage pour venir se placer en ligne de bataille face aux tribunes.

Le cortège.

C'est le moment de transporter du sommet des drags à la tribune du Club leur élégant chargement.

Opération délicate qui ne va pas sans difficultés : les hautes personnalités qu'il s'agit de faire descendre de ces parages élevés sont souvent plus importantes qu'agiles, et les échelles qu'on adapte aux sièges exigent une précision de mouvements qui reste le privilège de la jeunesse.

Place de la Concorde. Le départ des drags. — M' man, cette grosse-là, d' quel lavoir c'est-y la reine ?

Les vieilles dames auxquelles leur situation de maitresses de maison considérables a valu le périlleux honneur d'être invitées constatent avec effroi l'infériorité des échelles sur les ascenseurs et ne parviennent le plus souvent à toucher terre qu'après des variations d'équilibre qui nuisent souvent à l'économie de leur toilette ; les chapeaux perdent la position savante qu'ils occupaient au moment de la première ascension, et il n'est pas rare, dans cette descente accidentée, que leurs vénérables tibias se trouvent produits dans toute leur étendue aux regards irrespectueux du populaire, toujours sensible à ces révélations involontaires.

La journée des coachs. — Un spécialiste devenu un simple amateur.

C'est alors que s'effectue, sous le feu des lorgnettes du pesage, le passage de la piste : bien des gens qui monteraient à l'assaut avec la plus inébranlable fermeté, se précipiteraient sans hésiter du haut des ponts pour repêcher leurs semblables, arrêteraient au besoin les chevaux le plus sérieusement emportés, les mieux disposés en un mot à mériter les médailles de sauvetage de tous les modules et des métaux les plus variés, se sentent pris d'un véritable malaise à la pensée de défiler à découvert, en plein soleil, sous la batterie de milliers de regards plus ironiques encore que curieux, prompts à saisir le moindre ridicule...

Les plus braves en sont impressionnés et leur attitude s'en ressent ; raide, guindée chez les uns, embarrassée chez les autres, on voit qu'ils se sentent en spectacle et savent que leur public manque d'indulgence.

Tous ont plus ou moins l'air d'attendre le sacramentel « ne bougeons plus » du photographe, et l'on sent que bon nombre d'entre eux, au lieu de continuer à marcher solennellement, préféreraient de beaucoup prendre leurs jambes à leur col, « manière de courir pas commode du tout », comme dit la chanson, pour diminuer la durée de leur supplice... Mais la satisfaction d'être vu en si élégante compagnie fait contrepoids et maintient le cortège à son allure processionnelle... Pendant ce temps la musique militaire fait rage et raffermiit les courages ébranlés...

Cependant les hommes d'écurie sont sortis de l'intérieur des coachs, ont mis habit bas, et s'adonnent aux donceurs d'un pansage exécuté dans les règles de l'art.

C'est peut-être le moment le plus pittoresque de cette journée si complètement sportive.

Les conteaux de chaleur fonctionnent de tous côtés, l'eau ruisselle sur les naseaux des chevaux, sous leurs flancs, à leurs jambes, qu'on éponge à grande eau, pour les essuyer ensuite à grand renfort de serviettes.

Les groupes d'hommes et de chevaux présentent les aspects les plus imprévus, un enchevêtrement de bras nus et de jambes au poil luisant, de toutes les nuances connues, avec des reflets à émerveiller Bodoï et à rendre songeur Princeteau lui-même.

— Avez-vous besoin
d'une bonne lorgnette ?
Préférez-vous un pou-
laia de premier ordre à
acheter à bon compte,
ou bien assurer votre
champion dans l'épreuve
qu'on va courir?...

C'est une fête pour un coloriste et, pour tout homme de cheval, un spectacle à ne pas oublier.

Les motifs de croquis abondent, et, pour ma part, je ne connais pas d'endroit où l'on puisse, en si peu de temps, faire plus ample collection de souvenirs.

Peu à peu, tout ce grand mouvement s'apaise, les chevaux abrités du soleil sous leurs couvertures d'attente sont placés à l'ombre des drags, groupés par le hasard, la plupart du temps le plus intelligent.

Les artistes se creusent bien souvent la tête pour inventer des arrangements qui se trouvent là tout faits, et que l'art le plus ingénieux chercherait pendant de longues heures sans arriver à le rencontrer.

Ce jour-là, il est rare que je sache autrement que par les comptes rendus du lendemain les incidents de course qui ont pu se produire, mais jamais, si imprévus qu'ils aient pu être, je ne regrette l'emploi de mon après-midi...

Les courses finies, l'aristocratique chargement est réintégré sur ses étagères respectives par les mêmes procédés qui ont servi à son déballage ;

L'arrivée du cortège sur le terrain réservé.

SUR LE TURF : A AUTEUIL. — LA JOURNÉE DES DRAGS.

Déballage général. — Chacun emploie, pour descendre, le procédé qui lui paraît le mieux approprié au degré d'agilité qu'il se connaît.

SUR LE TURF : A AUTEUIL. — LA JOURNÉE DES DRAGS.

Le passage de la pelouse au pesage. — Une rude traversée à faire sous le feu des lorgnettes, car la malveillance du public à l'égard de « toutes nos élégances » est au moins égale à son attention.

SUR LE TURF : A AUTEUIL. — LA JOURNÉE DES DRAGS.

Le pansage. — Incidents variés.

SUR LE TURF : A AUTEUIL, — LA JOURNÉE DES DRAGS.

Pendant le lunch.

parfois d'heureuses substitutions se produisent : des douairières encore épou-
vantées de tout ce qu'il leur a fallu montrer en descendant de leurs glorieuses
banquettes se sont obstinément refusées à une nouvelle ascension, et des
doublures moins importantes au point de vue hiérarchique, mais infiniment
plus plastiques, ont accepté d'occuper leur place.

Il en résulte qu'un drag médiocrement décoratif à son premier pas-
sage se trouve, au retour, bondé de jolies
femmes.

Ce sont les profits des spectateurs...

Sévère, mais juste. — A un autre que vous, je
donnerais le cheval à douze, peut-être quinze, mais
comme vous gagnez toujours, je ne vous en donnerai
pas au-dessus de trois.

Cette fête unique, imaginée pour la pro-
spérité de la Société des steeple-chases par
son intelligent protecteur et acceptée d'en-
thousiasme par ses obéissants coryphées, se
trouve placée entre le grand steeple-chase de
Paris et la grande course de haies : elle
complète le spectacle offert aux Parisiens
pendant la grande semaine d'Auteuil.

Elle offre au public féminin l'attrait par-
ticulier des courses militaires, et le mélange
des toilettes printanières aux nombreux uniformes donne au pesage un aspect
tout à fait inusité et séduisant : l'uniforme, quoi qu'on puisse dire, avantage
singulièrement ceux qui le portent.

On a beau le simplifier, enlever les uns après les autres les ornements qui
l'agrémentaient, la coupe générale subsiste, donnant à la tournure des gens
suffisamment découplés une allure dégagée que le costume laïque interdit au
plus grand nombre.

On sent que la préoccupation la plus habituelle à nos tailleurs n'est pas de
faire valoir d'heureuses proportions naturelles, mais bien plutôt d'arriver à
dissimuler des conformations regrettables, de cacher des lignes défectueuses

et d'atténuer des gibbosités plus ou moins développées par l'usage prolongé d'attitudes professionnelles.

Chacun sait que la forme des organes se modifie par l'usage qu'on en fait, et l'épine dorsale des bureaucrates constamment courbés sur leurs pupitres ne saurait conserver longtemps une rectitude bien complète : les épaules perdent leur parallélisme, et l'inégalité des omoplates oblige les artistes chargés de mettre en valeur les avantages physiques du sexe laid à des stratagèmes qui ne trompent que les observateurs inattentifs, qui s'inquiètent

peu de faire la distinction de ce qui est réel ou factice dans le contenu d'une redingote.

Si simplifie qu'il soit de nos jours, l'uniforme conserve son prestige aux yeux du beau sexe.

On attache généralement plus d'importance à deviner ce que renferme un corsage, et Dieu sait combien, même après un examen qu'on croit suffisamment approfondi, on rencontre de désillusions !

Un des principaux attraits de l'hippodrome d'Auteuil tient certainement de la certitude qu'on a d'y rencontrer toutes les personnalités en vue du monde sportif.

Un provincial curieux de connaître, au moins de vue, tous les héros du Turf, peut en quelques séances réaliser son désir, car ce ne sont pas seulement les propriétaires d'écurie de steeple-chases qui s'y réunissent au pesage ; — les éleveurs qui leur ont vendu leurs chevaux ont la curiosité de voir comment ils se comportent, et les propriétaires d'écurie de plat, désireux de se débarrasser des chevaux qui ne leur ont pas donné pleine satisfaction, ne sont pas fâchés de se rendre compte de la façon dont les frères aînés de ceux-ci, entrés dans la spécialité, ont pris leur nouveau métier ; — ils peuvent recueillir dans ce facile déplacement des indications qui leur permettront d'évaluer avec une plus grande précision les animaux dont ils comptent se

SUR LE TURF : A AUTEUIL. — CONVERSATIONS VARIÉES.

— Quelle tactique vous devez suivre? Celle que vous trouverez la meilleure. Le cheval peut et doit gagner, c'est à vous de savoir comment...

Précieux encouragement. — Si le cheval n'était pas tombé toutes les fois qu'il a couru ces derniers temps, je vous dirais que vous avez une très bonne chance...

— Puisque le cheval est tombé...!
— Justement! pour qu'il fût sûr de gagner, il aurait fallu qu'il fût d'abord sûr de ne pas tomber...

FERVIER & FILS D'ARTISTES

M. Ed... Arc... et le colonel B...t de B...é. — Eu voyant en grande conférence ces deux personnalités sportives, vous pourriez croire que vous allez surprendre un important secret. N'écoutez pas : il ne s'agit que d'une combinaison pour le retour, et de décider où l'on se trouvera pour gagner la voiture.

Consultations complémentaires et consolations aux convalescents. — Quand il y a fracture, on sait pour combien de jours on en a ; mais, s'il s'agit d'une commotion, ce n'est qu'après des années qu'on peut avoir la certitude qu'elle n'aura pas de suites...

SUR LE TURF : A AUTEUIL.

Chute authentique de M. Halford dans le prix d'hiver, 22 février 1885, au mur en erre. — Le cheval Virelan, à M. Deschamps, avait la jambe cassée et dut être abattu. Quant au cavalier, sa chute, qui avait paru terrible, n'eut d'autre conséquence qu'une syncope assez prolongée.

défaire et savoir de façon à peu près certaine jusqu'à quel chiffre peuvent s'élever leurs prétentions.

Le personnel des écuries s'y trouve également à peu près au complet.

Jamais un simple laque n'obtiendrait pareil succès.

Entraîneurs et jockeys manquent rarement à ces réünions, qui comptent toujours d'importantes épreuves pour lesquelles ils ont souvent un renseignement qu'il peut être intéressant d'utiliser.

Que ce soit pour un motif ou pour un autre, tout ce qui joue un rôle dans le sport se trouve réuni à la butte Mortemart, et, comme le gros public assez clairsemé aux réunions de semaine

n'enveloppe pas les personnalités dans des groupes trop compacts, l'examen de ce monde spécial se trouve là singulièrement facilité.

C'est ce qui nous a permis de regarder assez attentivement un certain nombre d'habituez de l'endroit, pour que les autres les reconnaissent dans les croquis disséminés dans ce chapitre.

Après la victoire, ou les petites misères d'un homme heureux.

Steeple-chase militaire.

SUR LE TURF. — DÉFINITION DU TUYAU.

Nous empruntons à M. de Saint-Albin cette définition du mot *tuyau*, qui nous paraît parfaitement juste. Se dit dans l'argot du turf d'un renseignement qui n'est pas le secret de tout le monde, et qui se donne dans le « tuyau de l'oreille ».

enu pour voir les chevaux de son débiteur. Il est probable qu'ils ne courront jamais aussi vite que . . . ses intérêts . . .

SUR LE TURF. — DÉFINITION DU TUYAU.

C'est pas son jour. — T'inquiète donc pas, puisqu'on te fera signe, et, d'abord, quand il gagnera, c'est pas moi qui le monterai... ou gueulerait trop!...

Broken-down. — Traduction littérale : *Cassé par le bas*. Quand l'accident se produit en fin de course et n'empêche pas le cheval de gagner ou d'être placé, le jockey est tenu de rester en selle jusqu'à la rentrée au pesage, sous peine d'être disqualifié. Si la Société protectrice des animaux connaît cet article du règlement, ou comprend difficilement qu'elle ne fasse pas campagne pour en obtenir la revision.

SUR LE TURF. — EXPRESSIONS TECHNIQUES.

Arrivée. — « Point précis, dit un dictionnaire spécial, où se termine une course. » Ce n'est pas absolument exact, le point où, pour beaucoup de concurrents, surtout en steeple-chase, la course se trouve terminée, n'étant pas, hélas ! toujours le poteau d'arrivée.

UNE VISITE A LANGÉ (1)

Je revenais d'Auteuil. Le baron Finot venait de gagner trois courses sur cinq; la veille, il avait gagné trois courses sur cinq; l'avant-veille, trois courses sur cinq...

Enfin, est-ce la veine, comme tout le monde le dit, ou est-ce le « bien joué » ?

— Venez donc me voir à Langé, me dit le baron, je vous montrerai mon

(1) Nous devons à M. A. Sautereau de reproduire cet article paru dans la *Vie sportive*, qu'il dirigeait alors. Sous le pseudonyme de *Franciscan Friar*, M. de Vezian, un des cavaliers les plus complets de la spécialité, l'avait illustré de croquis dont nous nous sommes efforcés de conserver le caractère et l'humoristique observation.

dressage ; c'est très simple, mais que voulez-vous ? on ne fait pas un steeple-chase en huit jours, et si Courlandes, Vincennes et les autres gagnent, c'est qu'ils ne sont pas dressés d'hier.

J'étais, bien entendu, en route dès le lendemain.

C'est difficile d'arriver à Langé : — à partir de Châteauroux, encore cinq heures de voiture !

Pas joli le pays jusqu'à Entraigues ; une grande plaine unie, et puis la

route droite, plate, dure. — Comment ! c'est là le berceau du steeple-chase ? — Enfin, il y a peut-être à Langé des pistes d'obstacles étonnantes.

Changement à vue à Entraigues : on entre dans une charmante vallée, une véritable oasis dans cette triste plaine, et par la pensée, en regardant par la portière, je suivais un Cross-Country imaginaire où je sautais tous ces jolis fossés et ces belles haies vives qui bordent la route.

Nous entrons dans la cour d'un château flanqué de quatre tourelles qui se détachent en blanc sur les grands arbres.

Nous étions arrivés.

C'est curieux, je ne croyais pas que Langé était comme les autres châteaux.

Pourquoi? c'est absurde, mais enfin il me semblait que la demeure du baron Finot devait avoir un aspect tout particulier; je croyais que son parc était un véritable champ de courses rempli de barres, haies, banquettes irlandaises, que sais-je?

Eh bien, pas du tout.

On aperçoit quelques poulinières dans les belles prairies qui entourent le château, mais franchement on ne se douterait guère, en passant devant Langé, que c'est là qu'habite le roi du Steeple-Chasing.

Je m'oublie, et certainement je vous ennue avec mes impressions de voyage : je bavarde, et je ne vous raconte pas du tout comment on dresse les chevaux à Langé. — Mille excuses! m'y voici.

— Je vais vous montrer, me dit le baron, la suite des exercices que je fais faire à mes chevaux : preuons les bébés d'abord. Vous comprenez que je ne vais pas leur faire sauter des montagnes.

Il y a à Langé une douzaine de poulains tous les ans. — Ils sont sevrés depuis plus de deux mois.

On les amena dans une carrière circulaire qui est réunie aux écuries par un couloir. — Ils arrivèrent serrés les uns contre les autres, les oreilles droites, étonnés. Un homme les poussait devant lui, en frappant dans ses mains. On avait placé une barre qui n'avait pas plus de 0^m,30. Tant bien que mal, ils passèrent l'obstacle, puis rentrèrent enchantés à l'écurie, en faisant des cabrioles.

La *Veine* et *Coureuse de nuit*, la tête appuyée sur les barrières qui séparaient la carrière de leur prairie, semblaient regarder avec intérêt les débuts de leurs poulains.

— Ça ne leur apprend évidemment pas à sauter, car ils passent cette barre n'importe comment; mais tout viendra en son temps. Aujourd'hui, ils font connaissance avec les obstacles, ils pensent à regarder où ils placent leurs pieds, et, voyez-vous, ce qu'on apprend à cet âge-là, ça se grave pour toujours.

Vous savez que j'envoie la moitié de mes poulains à Avermes; ça se fait en avril ou en mai. Eh bien, quand je les reprends après leur carrière de courses

plates, vers trois ou quatre ans, je leur fais passer vite une ou deux haies, et ils courent tout de suite, en sautant aussi bien que mes vieux routiers.

Baudres avait été dressé comme cela, et lorsque Carter me l'a renvoyé en me disant qu'il était mauvais sur toutes les distances, je vous réponds qu'il n'a pas été long à se remettre sur les obstacles.

Baryton, Roi-Fou, c'était la même chose, mais ces deux-là on me les a rendus avec des accrocs aux jambes.

Passons aux chevaux de dix-huit mois.

Il y en avait quatre : trois *Clocher* et un *Cimier* ; les autres sont à Avermes.

Tous grands, forts, rustiques, avec de gros membres et de larges articulations.

On leur mit un caveçon, et on alla dans la campagne. Ils franchirent des troncs d'arbres, des petits fossés, des contre-bas : quand ils hésitaient, et c'était rare, des hommes à pied les appuyaient immédiatement avec des fouets.

UNE VISITE A LANGÉ.

Premiers exercices des poulains.

Jusqu'à présent, c'est un débouillage; c'est simplement pour les familiariser avec toute espèce d'obstacles, les rendre souples, mais ça ne les fait pas sauter vite, et c'est là l'important dans le métier.

Ce n'est rien de franchir un gros obstacle aux allures ordinaires!

Ce qu'il faut obtenir, c'est qu'un cheval à la fin d'un steeple-chase, hors de son train, manquant déjà de souffle pour avancer, trouve encore assez, non pas de force, mais d'habitude, pour franchir la dernière haie.

Et que de courses on gagne sur la dernière haie!

Vous allez voir comment j'y arrive.

On amena les quatre poulains dans un pré entouré de tous côtés par une grande haie; un talus en terre solide et large dans le genre de celui d'Auteuil, un peu moins haut peut-être, était appuyé à l'un des grands côtés. On mit des hommes aux quatre coins de la prairie.

Nous étions au centre. Rialland avait un fonet.

On lâche les poulains, qui partent à un bon galop, en tournant tout autour de la prairie. Ils arrivent sur le talus, en paquet, absolument comme un peloton dans une course, et franchissent l'obstacle comme de vieux chevaux, faisant des sauts longs, adroits, et repartent aussitôt sans perdre une seconde.

Ils firent dix, vingt tours sans s'arrêter, en sautant le talus chaque fois. On augmentait l'allure avec le fonet.

Ils étaient fatigués, soufflaient déjà très fort, mais on ne les laissait pas s'arrêter.

Ils commençaient même à faire des fautes, et toujours on augmentait l'allure.

— Vous venez de voir la meilleure leçon : ils apprennent, de cette façon, non seulement à sauter, mais aussi à *courir en steeple*, car, regardez-les, ils galopent en peloton serré, ils se touchent.

Eh bien, voyez comme en arrivant à toute allure sur ce talus, ils ne se bousculent pas.

Voyez : ils s'écartent, prennent chacun leur ligne, ne se sautent jamais les uns sur les autres. Ils peuvent courir demain à Auteuil.

Dans l'armée, on fait aussi sauter les chevaux en liberté; ça ne donne pas cependant de résultats bien extraordinaires...

— J'ai visité l'École de Saumur, me dit-il, on m'a montré des chevaux sautant en liberté; je suppose que l'on emploie la même méthode dans les régiments.

Eh bien, je ne sais pas si l'on cherche un autre but que le mien, car on opère d'une façon toute différente.

Je ne connais pas les résultats qu'obtiennent les écuyers de Saumur, je n'ai pas du reste à juger leur méthode.

Voici ce qu'ils font : leur steeple en liberté est un couloir d'une centaine de mètres de longueur dans lequel on a accumulé une haie, une rivière, une barrière fixe et un talus; le cheval n'est pas encore de l'autre côté de la rivière qu'il lui faut se préparer à franchir la barre.

Jamais, dans la nature, on ne rencontre chose pareille?

De plus, on fait sauter les chevaux un par un; pour un début, c'est un contresens.

Le commençant ne doit jamais sauter isolé; avec des camarades, il s'anime, il se livre.

Comme c'est tentant pour un poulain d'arriver seul, au petit galop, sur une rivière de quatre mètres! Mais, allons déjeuner; ça creuse le sport; nous ferons travailler ce soir les deux ans, et les vieux chevaux...

— Dépêchons-nous, nous avons beaucoup de choses à voir cet après-midi : commençons, si vous voulez, par le Salon des refusés.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ce sont mes meilleurs chevaux, qui ont tous été impitoyablement refusés par l'administration des haras. Encore une de ces administrations que l'Europe ne nous envie pas!

Ce n'est pas sans malice, ni peut-être sans plaisir, qu'il tire parti des étalons qu'on lui refuse.

Robert Houdin, par exemple, l'administration n'en voulut à aucun prix! Il fut le père de *Baudres*. Je vis *Bride Abattue*, *Buryton*, *Aristote*, *Sorgho*, *Roi-Fou*, et tous ces autres chevaux qui, sur le parcours d'Auteuil, perdaient en route leurs concurrents.

— Mais où est donc *Lusignan*?

— Quand il ne fait pas la monte, *Lusignan* sert de hack à M. Ridgway ; au moins, de cette façon, il travaille et ne devient pas comme les étalons de l'administration, ces animaux perdus par la graisse et le repos absolu.

Je ne parviendrais pas à citer le nom de tous les animaux qu'on m'a montrés ; c'était absolument une revue des principaux acteurs d'Autenil pendant ces trois dernières années.

Les chevaux de voiture sont *Vatan*, *Onyx* et *Vanlo*. A Paris, cet hiver, je mettrai à mon coupé *Baudres* et *Baryton*.

Tous ces chevaux sont dispersés dans les fermes qui entourent le château ; c'est installé sans luxe ; il n'y a qu'un personnel très restreint, mais comme tout est pratique !

Du reste, l'organisation est certainement bonne, les résultats sont là pour le prouver.

Chose curieuse, on ne panse pas les chevaux qui sont en demi-travail, on leur lave seulement les jambes.

J'étais très étonné ; il me montra *Gargouille*, l'ancienne jument de M. Ephrussi, qui était si grincheuse en plat, qui fouaillait sans cesse de la queue.

On ne la panse plus ; elle va à merveille maintenant.

On l'agaçait, cette malheureuse.

Ces juments chatouilleuses et impressionnables, un pansage les énerve plus qu'un galop.

Du reste, à ce sujet, le baron Finot n'est pas seul de son avis ; l'an dernier, j'étais à Pau, et je demandais au père Trouilh pourquoi il ne faisait jamais panser ses chevaux.

— Demandez donc aux lièvres, me répondit-il, si on leur fait un pansage le soir après une chasse ; ils vont quand même rudement vite le lendemain !

— Allons maintenant faire travailler les deux ans, me dit le baron Finot.
 — Ah! je vais donc voir votre piste d'obstacles. Elle doit être merveilleuse.

— Quelle piste d'obstacles? Mais je n'ai jamais eu de piste d'obstacles. C'est bien pour cela que mes chevaux sautent.

Rialland amena ses deux ans dans une prairie coupée en plusieurs eudroits par un fossé plein d'eau, à bords francs, dans le genre de ceux de la Croix de Berny.

Dans toutes les écuries de course, il est considéré comme un axiome que les lads ne peuvent être qu'Anglais.

A Langé, les poulains étaient simplement montés par des petits garçons de ferme, nés et élevés en France.

Ça n'allait pas plus mal; j'avoue même que je crois que ça allait mieux; mais enfin il paraît que c'est beaucoup moins chic!

Le baron fait un signe : les poulains arrivent sur le fossé à toute allure et le franchissent sans la moindre hésitation, et sans faire de faute.

Pour moi, sauter un fossé de cette nature, c'est le critérium de la franchise.

On leur fit passer des fossés de toute sorte, secs, pleins d'eau, des contre-haut, des drops, des haies, des bull-finchs, enfin tout ce qu'on rencontrait.

J'étais émerveillé.

Généralement, quand on prend pour hack même un vieux steeple-chaser, il faut l'habituer à sortir des routes et à marcher à travers champs, il faut lui faire subir un véritable dressage avant de lui faire suivre une chasse.

Les deux ans du baron Finot feraient des chevaux de chasse hors ligne.

— Si vous faites sauter à vos chevaux tous les jours les mêmes obstacles,

Le travail des deux ans.

ceux qui ne les sautent pas bien voient avec terreur l'approche de cette piste : donc, mauvais travail.

Ceux qui les sautent bien n'apprennent rien, et souvent sautent, en public, en dépit du sens commun, parce qu'ils ne sont plus sur leur piste.

Tous les ans, au moment du Grand National, je lis dans les journaux de sport que l'écurie Linde a fait établir un parcours d'obstacles absolument identique à celui d'Auteuil, etc., etc. Cela me fait vraiment rire; si leurs

chevaux n'avaient que cet avantage, je gagnerais plus souvent cette course; un bon cheval de steeple-chase doit bien sauter sur tous les hippodromes, et n'importe quel obstacle.

Les poulains étaient gais et semblaient sauter avec plaisir; jamais d'hésitation; dès qu'ils voyaient une haie, un fossé, ils fongaient comme des sangliers, et Dieu sait qu'on les amena sur des obstacles peu tentants!

« Voyez-vous, me dit le baron, avec des chevaux on peut faire tout, absolument tout!... sauf toutefois de gagner des courses.

— Mais il me semble que vous arrivez même à ça.

— Hum ! pas assez, pas assez... »

Où ne parviendra pas à l'assouvir.

Vous croyez peut-être que, les deux ans rentrés, le travail est fini à Langé ? Il faut encore sortir les vieux chevaux.

On sella *Précieuse*, *Verdier*, *North-Pole*, *Baudres*, *Darvin*, *Primauté*, *Calembour*, et deux ou trois autres. L'occasion était unique ; je ne l'aurais jamais retrouvée : je lui demandai de monter *Baudres*.

Nous partons à travers champs, le baron en tête, bon galop.

Quand un obstacle sérieux se présente, je vous réponds qu'il n'en fait pas le tour, et que les gentlemen riders peuvent apprendre eu le regardant sauter.

Combien y a-t-il actuellement de propriétaires d'écuries de steeple-chase qui peuvent en faire autant ?

Aussi, en revenant le soir, je vous assure que je ne disais plus : « Qu'il a de la veine ! » Et, ma foi, c'est consolant de penser que ce n'est pas seulement à grands coups d'argent qu'on se monte une écurie de steeple-chase !

Ah ! j'oubliais : Langé est dominé par une colline couverte de bois ; sur le versant se dresse un petit château entouré de deux fermes. Tout est plein de chevaux.

« Il n'y a pas longtemps que j'ai acheté cette terre, me dit-il ; ça me gênait beaucoup d'être resserré de ce côté. » Puis il ajouta négligemment : Mon Dieu, il y a deux ou trois ans, j'avais fait une bonne année, je me suis offert ça sur mes bénéfices.

— Et cela a combien d'hectares ?

— Trois cents environ... »

Dédié aux propriétaires d'écuries de courses.

J'étais émerveillé !!!

La grille du pesage à Colombes.

COLOMBES

Le champ de courses de Colombes sert d'hippodrome depuis quelques années seulement à la *Société de sport de France*.

Bien que de création récente, cette société, dont les premières réunions eurent lieu à Fontainebleau aux environs de 1884, a déjà rendu de véritables services au point de vue tout spécial qu'elle a choisi.

Son but est de former des cavaliers, et ses programmes très ingénieusement combinés contiennent des épreuves de plat et d'obstacles dont l'accès se trouve interdit, soit aux professionnels, soit aux vétérans des autres hippodromes.

C'est un excellent système pour développer, chez les jeunes gens, le goût de l'équitation hardie, et les sportsmen qui ont eu l'idée de l'institution ont

pris une heureuse initiative qui a déjà donné des résultats assez satisfaisants pour les encourager à persévérer dans la voie que le désir de fournir aux gentlemen et aux apprentis jockeys l'occasion de débiter leur a fait adopter.

Pour l'équitation spéciale des courses plates ou d'obstacles, l'épreuve publique est la seule école qui donne de véritables résultats.

Le grand paddock à Colombes.

On peut apprendre partout à passer un obstacle, et la pratique de la chasse à courre habitue le cavalier à ne demander à sa monture aucun effort inutile, mais la science du train ne s'obtient que sur l'hippodrome, et, pour l'acquérir, il faut posséder une expérience difficile à se procurer à domicile.

Ce n'est pas en galopant en tête à tête avec soi-même qu'on apprend à

juger le plus ou moins de facilité que chacun des concurrents met à suivre l'allure à laquelle une course est menée, et l'on peut être un écuyer émérite sans avoir aucune notion de la chance qu'on possède dans une épreuve de cette nature.

Si habile cavalier que puisse être un débutant, il lui sera impossible de profiter d'une foule d'indications qu'un plus expérimenté recueillera au cours de la course, et qu'il pourra utiliser pour augmenter ses chances de succès.

Ce n'est pas l'adresse qu'il possède pour manier un cheval qui lui indiquera le moment précis auquel il devra lui demander un effort, et, s'il gagne dès sa première monte, ce ne sera pas à sa valeur d'écuyer qu'il devra son succès, mais bien à la supériorité de l'animal qu'il aura piloté : — hypo-

thèse d'autant plus invraisemblable qu'aucun propriétaire n'aura l'idée de confier à un débutant un champion de quelque valeur.

— Tu me connais?

— C'est déjà trois ans que je cours sur l'hippodrome de monsieu ..

Il résulte de ces différents motifs que l'apprentissage d'un cavalier avide des émotions du turf ne va pas sans difficultés, et qu'à moins d'être personnellement possesseur d'animaux de prix, il a de grandes chances de voir ses aspirations demeurer à l'état de velléités irréalisées et même irréalisables.

Ce qui revient à dire que le cavalier de fortune modeste doit : ou renoncer à monter un bon cheval, ou se résigner à l'acheter, éventualité doublement fâcheuse puisqu'il lui faut, ou renoncer à la satisfaction de son goût, ou se

résigner à une dépense au-dessus de ses ressources : fatal cercle vicieux dont la *Société de sport* lui a seule permis de sortir !

Pour obvier à un inconvénient dont bien des gens s'étaient depuis longtemps préoccupés sans trouver le moyen d'y remédier, il lui a suffi de créer des épreuves assez nombreuses et suffisamment rémunératrices entièrement réservées aux gentlemen.

Doubles débuts.

Cette première innovation ne réalisait qu'une partie du programme de la Société, à savoir : encourager les membres de la jeunesse mondaine qui avaient le goût de l'équitation à affronter l'épreuve publique et à prendre aux courses une part active ; restait à trouver le moyen de former de nouveaux jockeys

destinés à renforcer le nombre beaucoup trop restreint de ces spécialistes.

Les membres du comité, convaincus qu'en poursuivant ce second résultat ils rendraient non seulement à l'institution des courses, mais aussi aux propriétaires et aux entraîneurs un véritable service, se mirent à étudier les procédés par lesquels ils pourraient l'atteindre, et comme, pour la plupart, ils avaient à la fois l'expérience et la bonne volonté, ils

ne tardèrent pas à découvrir une série de combinaisons qui devaient assurer la réussite de leurs projets.

Dressage à perfectionner.

Les poids légers exigés des concurrents, d'une part, et le petit nombre des courses antérieurement gagnées par les jockeys admis à prendre part aux épreuves, en excluent naturellement ceux qui ont acquis une expérience

suffisante pour qu'on recherche leur monte sur les autres hippodromes.

Colombes est la petite classe de l'école dont les premiers sujets d'Auteuil et de Longchamps seraient les rhétoriciens.

SUR LE TURF. — A COLOMBES.

Félicitations au vainqueur. — Vous avez gagné bien facilement ; mais, si vous aviez pris moins de longueurs à l'arrivée, peut-être n'aurait-on pas réclamé votre cheval... et je crois que le propriétaire n'aurait pas été fâché de le conserver...

N'empêche que, parmi ces apprentis, certains montrent, dès à présent, des qualités très appréciables qui permettent de leur prédire un très brillant avenir.

Le favori du public est certainement le jeune Stern, fils de l'entraîneur, qui a déjà fréquemment montré une présence d'esprit, une appréciation du train, et une précision dans les fins de course que beaucoup de ses aînés pourraient lui envier.

Grâce aux combinaisons diverses qui ouvrent aux hachs et hunters, et aux

cavaliers de poids très légers, la plus grande part des épreuves qui y sont disputées, l'hippodrome de Colombes est devenu le Conservatoire national des gentlemen et des apprentis jockeys.

Une nomenclature détaillée de ces deux catégories de cavaliers est d'autant plus inutile que le public connaît non seulement chacun de ceux qui figurent dans la première, mais sait parfaitement, à une livre près, de combien la monte des plus habiles d'entre eux favorise l'animal qui leur est confié, et qu'on retrouve le plus grand nombre de ces messieurs sur tous les autres champs de courses.

Quant aux professionnels, ceux qui ont mis à profit leur apprentissage ne tardent guère à prendre rang à la suite de leurs aînés, tandis que leurs rivaux maladroits rentrent définitivement dans la plèbe des hommes d'écurie.

Pour l'installation, on voit qu'elle a été étudiée avec autant de soin que les programmes, et par des hommes également compétents, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont.

Principal représentant de l'autorité
à Colombes.

cuité qu'en certains endroits le manque d'espace rend à peu près inévitables.

La qualité du sol se trouve être, par surcroît, de tout premier ordre, de telle sorte que les accidents des membres y paraissent moins à redouter que partout ailleurs; et ce n'est pas un des moindres éléments de succès pour un hippodrome sur lequel beaucoup d'animaux, déjà quelque peu endommagés, n'ont souvent reçu qu'une préparation incomplète, car les propriétaires, qui sont parfois, eux aussi, des débutants, n'ont pas toujours une connaissance profonde de l'entraînement, cette science toute d'expérience, de tact et d'observation, qui se devine rarement et ne s'improvise jamais.

Tribunes spacieuses dominant les pistes dans toute leur surface, paddocks étendus qui seront très prochainement ombragés, vastes box, hangars confortables, rien ne manque pour assurer aux spectateurs et aux acteurs les meilleures conditions pour jouer leurs rôles respectifs; les premiers pouvant être sûrs de voir, quel que soit l'état de la température, le spectacle qui les intéresse, les seconds, de ne courir aucun danger inutile résultant de l'encombrement, morsures ou coups de pied amenés par une promiscuité qu'en certains endroits le manque

Jauneval marche à merveille...

Nous avons déjà constaté combien nous étions disposés à exagérer le

mérite d'un cheval dès qu'il est notre propriété, à plus forte raison quand nous en sommes en même temps l'entraîneur.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, après avoir entendu affirmer par les intéressés qu'un animal est *tout à fait prêt*, de voir qu'il lui est tout à fait impossible de suivre le train.

Après les courses — A la recherche de son véhicule.

L'hippodrome de la vallée de la Solle.

FONTAINEBLEAU

C'est en 1882, sur l'hippodrome de la vallée de la Solle, mis à sa disposition par la Société d'encouragement, qu'eut lieu la première réunion de la Société de sport de France.

Nous venons de la voir à Colombes, où elle est aujourd'hui dans ses meubles et très confortablement installée.

Les jeunes gens qui l'avaient fondée avaient quelque peine à faire partager la confiance que leur inspirait l'avenir de la nouvelle société, les tentatives analogues ayant successivement échoué à brève échéance; mais, comme le but qu'ils se proposaient méritait qu'on les encourageât, que d'ailleurs ils ne sollicitaient aucune allocation des grandes sociétés, celles-ci ne purent refuser le concours purement moral qu'on leur demandait.

La première manifestation de leur bienveillance fut de prêter à ses fondateurs l'hippodrome de Fontainebleau.

La première réunion obtint un succès complet, toute la population des

Dans les courses militaires, plus le grade est inférieur, plus le train est supérieur.

environs répondit à l'appel qui lui avait été adressé, et, dès ses débuts, l'avenir de la nouvelle société se trouva assuré; les adhésions arrivèrent nombreuses, et, dès la seconde année de son existence, il lui fut possible d'ajouter 5,500 francs de prix aux objets d'art primitivement offerts aux vainqueurs.

FONTAINEBLEAU.

Un coin du pesage.

De l'inconvénient de se laisser aller
aux charmes de la nature et aux tenta-
tions que l'herbe inspire irrésistiblement
aux populations urbaines

Courses à propos des courses. —
En se rendant l'hippodrome, examen
réciproque.

Courses supplémentaires, non inscrites au pro-
gramme, mais tout aussi sérieusement menées que s'il
s'agissait de disputer le prix aux camarades.

Aujourd'hui, la Société de sport de France a son budget personnel, et c'est un budget très sérieux; elle dispose en outre des allocations de la Société d'encouragement et de la Société des steeple-chases, qui ont été sensiblement augmentées, en proportion des résultats constatés.

C'est une véritable puissance qui reste fidèle à son programme et continue à soigner sa pépinière de cavaliers.

M. Émile Deschamps, troisième cavalier de *Blair*, à M. J. de Fremont. Inpair... et gagne.

A ses débuts dans cette voie, il s'est passé à Fontainebleau un fait symbolique de nature à faire prévoir la réussite complète de ses projets, le voici :

Dans un steeple-chase, un cheval quelconque, dont le nom m'échappe (il n'a joni d'ailleurs que d'une célébrité relative), désarçonne son jockey à l'un des premiers obstacles; celui-ci, trop eudolori, cède sa place à un homme d'écurie qui continue le parcours, mais culbute aussi, presque dans les jambes de M. Émile Deschamps, qui enfourche à son tour le quadrupède, sur lequel il gagne la course.

On procède au pesage de la série de ses cavaliers successifs, qui par un heureux hasard étaient dans les conditions de poids indispensables pour que le prix pût lui être conservé.

N'était-ce pas d'un heureux présage pour le succès d'une institution destinée à produire des cavaliers, d'en avoir utilisé *trois* pour un seul cheval.

Le père Aymon n'a pas obtenu beaucoup mieux, et il a gagné l'immortalité.

Triple pesage.

SUR LE TURF. — SUR UN HIPPODROME QUELCONQUE.

Conseil d'ami. — Il va falloir que je tombe à la rivière, sans cela la pelouse ferait trop de potin !
— Passe à gauche, alors, le terrain est plus mou.

LA SOCIÉTÉ SPORTIVE D'ENCOURAGEMENT

La tribune du juge à Saint-Ouen.

La Société sportive d'encouragement, fondée après la dissolution des deux sociétés qui dirigeaient les hippodromes de Saint-Ouen et du Vésinet, d'Enghien et de Maisons-Laffitte, a renoncé définitivement au champ de courses du Vésinet depuis 1891, et presque complètement abandonné celui de la Marche, où se donnaient primitivement six réunions; sur les trois hippodromes dont elle dispose, celui de Maisons-Laffitte est exclusivement réservé aux courses plates; ceux d'Enghien et de Saint-Ouen aux courses d'obstacles, haies et steeple-chases.

Tout en restant complètement indépendante, elle a adopté les règlements des deux sociétés dont elle s'est faite l'auxiliaire et offre un total de prix qui s'élèvent actuellement à plus d'un million.

Elle donne en outre à diverses sociétés de province un certain nombre de prix et accorde aux éleveurs des gagnants de certains prix des primes de 500 et de 1,000 francs, suivant l'exemple de la Société des steeple-chases.

Les boxes à Saint-Ouen. — Mise en selle.

La route de Saint-Ouen. — Tout le long des fortifs.

SAINT-OUEN

C'est l'hippodrome de la Société le plus rapproché de la capitale et, je erois bien, le plus fréquenté.

C'est en tout cas celui où le public de la pelouse est le plus nombreux.

Les trains spéciaux réglés selon « les besoins du service » s'arrêtent à la porte même du Parc.

Ou n'a qu'une route à traverser pour pénétrer dans l'enceinte du pesage, et l'entrée de la pelouse située sur la droite n'exige pas des piétons une marche de plus de deux cents mètres.

Il est vrai qu'il faut accomplir ce très court parcours au milieu d'une population d'un extérieur peu sympathique fournie par le tout-Paris des fortifs et dont le contact et les émanations sont plutôt désagréables.

On se gratte instinctivement après l'avoir traversée, et l'on est contraint pour se frayer un passage au milieu d'elle à des « pardon, Monsieur » à ces types qu'on n'aimerait guère rencontrer après le coucher du soleil.

C'est un grand inconvénient auquel le très habile président de la Société trouvera certainement prochainement la façon de remédier.

L'entrée du pesage. — Si vis-à-vis de la population indigène la politesse la plus raffinée est de rigueur, elle n'est pas réciproque.

Le goût très vif qu'il a de la complète correction doit lui rendre pénible pour son public une promiscuité aussi gênante, et nous sommes certain qu'il doit dès maintenant chercher la combinaison capable de la faire cesser. Il la trouvera, nous n'en voulons pas douter.

Comme tous les hippodromes de la Société sportive d'encouragement,

SUR LE TURF. — SAINT-OUEN.

A la porte de l'hippodrome pendant les courses. — Le « tout-Paris des forlifs ».

celui de Saint-Ouen est admirablement aménagé : de nombreux boxes attendent les concurrents à proximité du pesage, qui touche lui-même aux baraquements du pari mutuel, qui se trouve comme par hasard sur le chemin des tribunes.

On a tout sous la main, et tout est placé dans un ordre raisonné.

Après avoir soigneusement examiné les chevaux, vous passez devant l'abri réservé aux bookmakers.

Si la cote qu'ils vous ont offerte ne vous a pas convenu, vous trouvez, en gagnant la tribune, le pari mutuel, dont la répartition sera vraisemblablement beaucoup plus équitable au cas où l'animal de votre choix sortirait vainqueur de l'épreuve que vous allez contempler dans la spacieuse et confortable tribune qui vous est réservée ; l'ensemble de l'organisation est si ingénieusement combiné que vous aurez pu faire toutes vos opérations préliminaires sans avoir à regretter un pas inutile.

Cette entente des commodités du public qu'on retrouve dans toutes les installations de la Société est due à l'influence de son président, M. Adam, continuellement préoccupé des aises de ses hôtes : il imagine chaque jour

une amélioration nouvelle, et, aussitôt qu'un défaut d'organisation lui est signalé, son imagination se met à la recherche du moyen d'y remédier.

C'est ainsi que, cette année, l'humidité de la saison a amené l'apparition d'une multitude de petits bancs destinés à préserver du contact du sol les pieds des sportswomen, fidèles habituées du pesage, et, comme M. Adam veut que ses innovations soient à l'abri de toute critique, en empruntant aux théâtres leurs petits bancs, il s'est bien gardé de leur prendre les ouvreuses préposées à leur distribution.

Le petit banc n'est pas surveillé et reste à la libre disposition des amatrices.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas appris qu'on ait abusé de cette confiance et que personne se soit subrepticement emparé de ces bienfaisants petits meubles libéralement confiés à la probité de la foule.

Les petits bancs du pesage. — Toujours parfaitement aimable, mon cher conte!!!

Les rosiers de la grille du pesage.

ENGHIEN

La physionomie particulière de cet hippodrome résulte de trois singularités qui lui sont spéciales : l'escalier qui déverse directement au cœur du pesage les spectateurs amenés par le chemin de fer, les rosiers grimpants qui décorent de la façon la plus pittoresque la grille en bordure de la piste, et les tapis qu'une esconade d'hommes de service déroule après chaque épreuve entre les portes du pesage et celles de la pelouse afin de faciliter le passage entre ces deux centres d'affaires et éviter que le mouvement incessant des parieurs allant de l'un à l'autre ne détériore la piste et n'y trace, les jours où elle est mouillée, des profondeurs et des sillons qui, une fois durcis par le

soleil, pourraient sinon amener des chutes, occasionner tout au moins aux membres souvent délicats des concurrents de regrettables accidents.

Si les commissaires, comme leur aimable président, se montrent, en effet, constamment soucieux d'augmenter le confortable des installations destinées

Les tapis de la Société sportive d'encouragement.

aux spectateurs, ils ne se montrent pas moins préoccupés des mesures de précaution qui peuvent augmenter la sécurité des figurants appelés à corser le spectacle.

Le soin avec lequel les obstacles ont été établis, aussi bien que la façon dont les pistes sont entretenues, révèlent cette constante préoccupation ; le résultat qu'elle produit est tangible, et les champs nombreux qui se ren-

SUR LE TURF. — ENGHIEUX.

L'escalier descendant de la voie du chemin de fer à l'enceinte du pesage. — On n'a pas un pas à faire en descendant du chemin de fer pour entrer au pesage. C'est le principe, pour la Société sportive d'encouragement, d'éviter à ses habitués toute fatigue inutile. Tous ses champs de courses ont leur gare spéciale. Elle fait mieux que les commerçants qui portent à domicile de leurs clients : elle porte ses clients à son domicile.

contrent dans la plupart des épreuves démontrent que les efforts des organisateurs sont appréciés comme ils le méritent par la majorité des propriétaires.

Le parc dans lequel est dessiné le champ de courses est un charmant endroit auquel les coteaux de Montmorency servent de toile de fond.

Sur la route d'Enghien. — C'est pue comme ça ? Ça s'appelle aussi d'la gadoue.

Malheureusement, la route est d'une monotonie désespérante, et les gens qui aiment à se servir de leur voiture pour se rendre aux courses y recueillent une quantité de poussière qui leur donne l'aspect de meuniers qui auraient momentanément abandonné leurs meules : ils ont à traverser une plaine qui ne doit sa fertilité qu'à des engrais vraisemblablement puissants, mais certainement nauséabonds, et les rangées de légumes alignées à droite et à gauche ne fournissent aux regards que d'insuffisantes distractions.

A partir d'Épinay, le paysage s'améliore : en arrivant au pont qui sépare le lac d'Enghien de celui de Saint-Gratien, on entrevoit un merveilleux décor, mais ce n'est qu'une apparition, et d'ailleurs on touche au but.

Je jure que je ne cherche pas à faire une réclame aux chemins de fer, mais, en toute conscience, pour se rendre à Enghien, c'est le vrai moyen de transport à employer.

L'arrivée à Enghien.

L'arrivée du train sur l'hippodrome.

MAISONS-LAFFITTE

La configuration générale de ce champ de courses est tout à fait différente du plan habituel : le terrain s'étend tout en longueur, et le dessin des pistes figure assez exactement une raquette de tennis dont le manche aurait été singulièrement allongé : cette disposition spéciale a permis d'établir une piste droite d'une belle étendue, absolument favorable aux épreuves qui servent aux débuts des chevaux de deux ans.

Le *Winning post* pour les distances réservées aux débutants, 800, 900 et 1,000 mètres, se trouve au centre des tribunes.

A mesure que les distances s'accroissent on reporte dans la direction du chemin de fer le poteau d'arrivée, et, dans les prix de 2,000 mètres en ligne droite, le parcours traverse de bout en bout toute l'étendue du parc.

Ici, les différents services sont moins concentrés qu'à Enghien, et, si les allées et venues sont moins complètement évitées au public, la faute en est à la nécessité de respecter les dispositions d'un « parc à la française » dont

La piste droite.

les plantations régulières ont obligé les organisateurs à espacer davantage les différents édicules destinés à abriter le pesage, le pari mutuel et les spectateurs eux-mêmes.

Ceux-ci y gagnent d'être protégés par de sérieux ombrages qui les garantissent efficacement des ardeurs du soleil dans les voyages qu'il leur faut accomplir pour aller des paddocks à la barre des bookmakers, et du pari mutuel aux tribunes.

L'allée qui s'étend derrière les pavillons leur fournit un toit de verdure

L'allée des Tilleuls derrière les tribunes. — Derniers vestiges du vieux parc. Il n'y a pas grand effort d'imagination à faire pour se croire sur le Mail d'une sous-préfecture quelconque, il y manque le public spécial à ces « localités » et la musique militaire.

capable de rendre supportables les températures les plus caniculaires, et ce n'est pas un mince avantage sur un hippodrome qui offre plusieurs de ses réunions pendant la première quinzaine du mois d'août.

Le public qu'on rencontre à Maisons est le même que sur les autres champs de courses, augmenté des familles des entraîneurs de la localité : on voit une collection d'enfants blonds et roses, particulièrement agréables à regarder, qui prouve que l'élevage hippique n'est pas le seul qui les intéresse. Il y a là une pépinière de jockeys en herbe et d'entraîneurs à peine éclos

Famille moyenne d'entraîneur.

qui montrent victorieusement que le sang anglais s'acclimate parfaitement en France et que les pur sang nés chez nous y seront soignés par des lads dont l'importation paraît avoir également réussi.

La route qui conduit de Paris à Maisons n'est pas plus pittoresque que celle qu'on suit pour aller à Eughien : elle se distingue cependant de celle-ci par un certain nombre de poteaux qui surgissent en pleins champs pour signaler aux passants l'existence des cafés Carvalho, du vin Desiles et des pianos automobiles ; par contre, elle est beaucoup plus longue et se termine par une montée dont la pente n'est pas ordinaire et pour l'ascension de laquelle un lot nombreux de chevaux de renfort serait d'une incontestable utilité.

La Société a remédié à cet inconvénient par le procédé employé à Enghien et a obtenu de la compagnie de l'Ouest que les trains spéciaux contournant par la forêt la ville de Maisons-Laffitte vinssent déposer leur chargement des deux sexes dans l'intérieur du parc, à l'entrée de l'hippodrome.

Je répète que je serais désolé qu'on pût me soupçonner de vouloir faire de la réclame aux compagnies de chemins de fer, mais, en vérité, c'est le seul moyen de transport pratique pour effectuer un parcours qui serait pénible par tout autre procédé.

Sur la côte de Maisons-Laffitte.

A la Marche. — Private meeting.

LA MARCHE

Quoique les réunions qui y sont données deviennent chaque année moins nombreuses, la Société sportive n'a pas complètement abandonné ce ravissant champ de courses, si plein de souvenirs pour les sportsmen qui se sont intéressés dès le début à l'avenir du steeple-chasing.

On a conservé religieusement le tracé de l'ancien parcours, et la plupart des obstacles ont été maintenus à la place qu'ils y occupaient primitivement.

Certains d'entre eux ont une célébrité personnelle, comme le « talus des brotteaux » et le « mur du potager ».

C'est au talus des brotteaux, dès le départ du militaire de je ne sais plus quelle lointaine année, que *Grabuge*, au comte d'Osmont, après une grosse faute dans laquelle il avait cependant sauvé la chute, a jeté sa bride par-dessus ses oreilles, telle un bonnet par-dessus un moulin, incident qui n'a cependant

Le talus des brotteaux.

pas empêché M. Henri Couturié, qui le montait, de continuer le parcours, de passer sans encombre la collection d'obstacles restants et de lutter à l'arrivée de façon à se placer second à une encolure du gagnant. Quant au mur du potager, c'était certainement l'un des obstacles les plus impressionnants qu'on pût imaginer : c'était une brèche pratiquée dans un mur de 3 mètres

SUR LE TURF. — LA MARCHÉ.

L'ancien « mur du potager ».

Crafter

Le parc de « la Marche » un jour de réunion particulière.

qui se prolongeait de chaque côté de la piste : pour passer dans cette ouverture, il fallait des cavaliers et des chevaux également francs sur l'obstacle.

On l'a sensiblement modifié déjà, et le mur chargé d'espaliers et de vignes dans lequel la trouée avait été faite a été depuis longtemps sacrifié.

La banquette irlandaise qu'il précédait sur l'ancien parcours n'était pas non plus un obstacle à dédaigner ; haute de 1 mètre, elle était trop large

La lutte entre *Magenta* et *Grabuge* débridé, monte par M. H. Couturier.

pour être franchie dans le saut, et pas assez pour que la foulée d'attente pût y être prise sans avoir été judicieusement mesurée.

Les chutes n'y étaient pas rares, mais les chevaux qui la passaient sans encombre pouvaient avoir la prétention d'être des sauteurs véritablement dressés.

L'accès de ce charmant hippodrome est assez facile pour qu'on s'explique difficilement son abandon relatif.

Le chemin de fer s'arrête à la porte du parc, et le trajet en voiture, par le bois et le parc de Saint-Cloud, ajoute au plaisir des courses celui de la plus agréable promenade qu'il soit possible de faire aux environs de Paris : le seul motif qui empêche qu'on la fasse aujourd'hui est sans doute qu'on l'a beaucoup faite autrefois.

L'ancienne banquette irlandaise à la Marche.

L'ancien retour. — La descente de Saint-Cloud.

RAMBOUILLET

Le champ de courses a pour lui de ne ressembler à aucun des hippodromes des environs immédiats de la capitale.

Pris dans un angle formé par la forêt qui lui sert de limite, il reste ouvert du côté de la ville qui fait décor à l'horizon.

C'est un paysage agréable, moyen, mais qui n'a pas un caractère suffisant pour attirer irrésistiblement la foule à ses trois réunions.

La qualité des chevaux qui s'y disputent des allocations honorables, sans doute, mais sans très grande importance, ne motiverait pas davantage un déplacement déjà long, sur une ligne de chemin de fer où les trains se font remarquer par leur sage lenteur, les wagons par leur état de délabrement, et dont l'embarcadère a le tort d'être exceptionnellement éloigné à la fois du centre de la capitale et des quartiers habités de préférence par les classes aisées.

Son véritable élément de succès vient de la manière ultra-select dont ses environs sont peuplés.

En dehors du château rendu célèbre par la mort de François I^{er} et le séjour de plusieurs de nos souverains avant notre président actuel, l'arrondissement de Rambouillet contient toute une collection de résidences plus ou moins connues, d'une antiquité variable et d'une importance également diverse, mais dont la moindre offre encore ce précieux avantage d'être située en plein pays de chasse, assez loin de Paris pour être à l'abri des invasions régulières du public dominical, et qui assure à son propriétaire, pourvu qu'il ne soit pas personnellement affligé d'une incontestable muflerie, la possibilité de relations nombreuses, plus enviables les unes que les autres, et qui ne tardent pas, pourvu que le nouveau venu ait une valeur quelconque, à devenir très suffisamment cordiales et sans façons pour qu'il puisse, avec un peu d'imagination, se figurer qu'il fait réellement partie du monde dans lequel son voisinage l'a fait admettre.

Les châteaux s'appellent Maintenon, le Marais, Angerville, Bonnelles, Dampierre, Chevincourt, Beauplan, Breteuil, Manvières, Cernay, Pontchartrain, Vaugien, Voisins, Courson, Beauregard, la Croix-Saint-Jacques, Courbertin, etc., etc., et il n'est pas besoin d'être de la force de feu d'Hozier sur l'*Armorial* français, étranger et même israélite pour citer les noms de leurs propriétaires.

C'est à cette agglomération tout à fait exceptionnelle d'habitations de plaisance dans ses environs qu'il faut attribuer l'affluence des personnalités élégantes qu'on rencontre au pesage de Rambouillet, et le luxe des équipages qui y amènent ses habitués.

Si l'aristocratique colonie des vallées circonvoisines ne dédaigne pas l'usage de la bicyclette, elle dispose de moyens de transport moins démocratiques et le progrès de l'automobilisme n'a pas encore fait mettre aux amateurs de chevaux la clef sous la porte de leurs écuries.

Si plusieurs ont déjà leur voiture à pétrole ou électrique, c'est comme adjuvant à leur cavalerie, et je ne crois pas qu'aucun d'eux songe à remplacer complètement ses attelages par aucun appareil de traction mécanique, si perfectionné qu'il puisse devenir.

Le cheval a été associé à trop d'actions héroïques pour que son prestige puisse jamais disparaître; il est indissolublement lié à celui de la noblesse,

qui reste intact malgré toutes les théories égalitaires ; tout cavalier se sent quelque peu chevalier, et pour qu'il descende de la monture qui le maintient au-dessus du niveau de la foule, il faut que les infirmités l'enlèvent de sa selle ou que la diminution progressive des revenus lui interdise la possibilité matérielle de subvenir aux frais de nourriture et d'entretien.

Le champ de courses. — Une chasse de la durbesse, où l'on voit que, dans la réalité, les choses peuvent se passer comme dans l'ancien hippodrome.

En dehors de ces motifs, aussi déplorables l'un que l'autre, tout individu qui a véritablement aimé le cheval n'y renonce jamais. Ceux qui s'en déclarent dégoûtés par une chute violente, une série d'errossages, une suite prolongée d'accidents dispendieux, n'ont jamais été de véritables cavaliers. Ils ont monté à cheval pour le chic, pour faire comme les camarades, mais sans plaisir réel, sans jamais éprouver ce sentiment d'intimité avec l'animal qui fait qu'on jouit de sa puissance musculaire comme si elle vous était person-

nelle, et qu'après avoir mis pied à terre, on se sent amoindri, incomplet, dépossédé de la plénitude de ses moyens.

Un cavalier ne renonce pas volontairement à son cheval, pas plus qu'un fantassin à la perte d'une de ses jambes.

De pareils sacrifices ne sont pas de ceux qu'on décide, c'est une nécessité

Le paddock derrière les tribunes.

qu'on subit, une opération obligatoire à laquelle il faut savoir consentir, mais aux résultats de laquelle il est souvent bien difficile de se résigner.

Les sportsmen de l'hippodrome rambolitaïn me paraissent mettre en pratique l'axiome en vertu duquel l'amour serait le premier, le plus naturel et le plus passionnant des sports : toujours est-il que les jolies personnes s'y comptent dans une proportion inconnue ailleurs.

Elles ont d'autant plus de mérite que les professionnels sont en infime minorité.

Reproduit de l'original

La poste à l'allemande du comte Polocki. — Un spécimen des attelages de l'arrondissement : *ab uno disce... omnes?*

Et c'est une bonne fortune inespérée pour l'étranger qui a tenté le déplacement, d'avoir l'occasion d'admirer ce groupe de jolies femmes auxquelles leur situation dans le monde, l'importance de leurs fortunes, permettraient de rivaliser de laideur avec les Hottentotes les plus répugnantes sans cesser d'avoir droit aux plus respectueux égards.

Il faut bénir avec Bossuet les vues de la Providence, qui a voulu que les plus élevées par le rang et par la naissance fussent en même temps les plus belles.

Nous avons dit avec quel luxe étaient tenus les équipages qui amènent au pesage les châtelains des alentours.

Ils ne font pas partie de la catégorie qui professe que n'importe quel véhicule suffit à la campagne et que c'est sur les routes départementales qu'il convient

d'user jusqu'aux jantes les voitures que le respect humain le plus élémentaire interdit de sortir à Paris; ils pensent, au contraire, que la campagne est aujourd'hui le seul endroit où l'on puisse, sans avoir à craindre des démonstrations désobligeantes, risquer des équipages d'une certaine originalité et montrer des attelages dont le passage serait certainement mal accueilli, notamment au faubourg Antoine : c'est en vertu de ce raisonnement que le comte P.....i se sert régulièrement à Rambouillet de ses cinq postières conduites à l'allemande, et ne les emmène jamais à Paris, où leur apparition, même dans les quartiers les plus civilisés, ferait certainement révolution.

Il a fallu la venue du Czar à Paris pour que ses habitants refissent connaissance avec la race percheronne, disparue en même temps que les diligences, les malles-postes et les postillons montés.

Le succès qui a accueilli pendant les fêtes franco-russes les chevaux gris de l'Élysée, qui n'étaient en réalité que le dessus du panier de l'effectif de la Compagnie générale des voitures de Paris, se trouvait justifié par la qualité

Ave le Czar!!!

des animaux qui lui étaient offerts en spectacle, mais la surprise causée par la réapparition d'une race oubliée a certainement contribué dans une large mesure à l'admiration du public.

Les jeunes générations n'ont pas connu les coupés huit ressorts de la poste impériale, que les juments baiées choisies par le général Fleury traînaient des Tuileries au château de Saint-Clond.

Ça marchait vite et droit, et ça ne manquait pas d'un certain chic.

Quant aux individus qui se rappellent avoir vu de leurs yeux le départ des malles-postes de la rue Jean-Jacques-Rousseau, ils sont aujourd'hui quelque

peu croulants, et ce n'est pas étonnant puisque le dernier départ de ces pittoresques véhicules remonte à quelque chose comme cinquante ans.

Ce qui l'est davantage, c'est qu'il est presque impossible à l'heure actuelle de reconstituer dans ses détails aussi bien le costume des hommes que le harnachement des chevaux de la poste royale.

Ni dans les estampes ni chez les fripiers on ne peut trouver un équipement complet, et pour avoir le dessin exact d'une botte de postillon, il faut aller au musée de Cluny, où l'on conserve le seul spécimen connu d'un ustensile que l'on rencontrait pendant la première moitié du siècle à tous les coins de toutes les routes du territoire.

Tout passe, tout casse, tout lasse, et l'on perd jusqu'au souvenir de ce qui vous a été le plus utile et de ce qu'on a le plus aimé.

Route de Saint-Cloud. — Poste de Napoléon III.

A PROPOS DES ATTELAGES DES CHATELAINS DES ENVIRONS
DE RAMBOUILLET.

Le départ de la malle-poste (1840).

CHEVAUX HONGRES

Il paraît que les peuples heureux, qui sont en même temps les peuples sages, n'ont pas d'histoire : c'est le contraire pour les chevaux.

Quand un poulain fait preuve au dressage d'un exécration caractère et que, malgré tous leurs efforts, entraîneurs et jockeys ne parviennent à en tirer aucun parti, son malheureux propriétaire se voit obligé de recourir aux grands moyens et de faire pratiquer à son détriment la délicate opération qui du noble rang d'étalon le ravale au piteux personnage de cheval hongre, cet oncle du poulain, au même titre que le bœuf est celui du veau.

Cet humiliant sacrifice ne s'accomplit pas sans dangers, et sa réussite exige la réunion de conditions multiples qui ont chacune leur importance : tout d'abord l'habileté du praticien, ensuite l'installation matérielle de l'éta-

blissement où doit se passer le drame, et enfin l'intelligente application du traitement préparatoire destiné à mettre le patient dans l'état hygiénique le plus favorable et diminuer les chances d'accidents pendant et après l'opération.

Dans une race spécialement destinée à la reproduction, on ne l'applique qu'aux animaux d'un tempérament irritable qui doit faire prévoir de sérieuses défenses, et il est nécessaire, avant de rien tenter, d'abattre leur excessive énergie et d'atténuer leur nervosité par une médication spéciale... Ce calme factice une fois obtenu, on amène le cheval, la tête préalablement recouverte d'un capuchon de cuir capitonné, qui l'aveugle momentanément, le plus près

Encore insuffisamment préparé.

possible d'un plateau mobile auquel il est rapidement fixé par de solides courroies; une série de trous pratiqués dans le plateau permet le passage de cordes terminées par des bracelets qu'on attache autour des paturons et permettent d'imposer aux membres la position que le praticien juge nécessaire de leur donner.

Pendant l'opération

On fait basculer le plateau à l'aide d'une manivelle, et le cheval, couché sur une table fortement capitonnée sur laquelle il est exactement appliqué, se trouve à une hauteur convenable pour que l'opérateur puisse commodément effectuer son délicat travail.

L'appareil que nous venons de décrire s'appelle le Travail Daviau, du nom de son inventeur.

Le Travail Daviau.

Il a depuis qu'on l'emploie, par l'immobilité qu'il leur impose, sauvé la vie à bieu des animaux dont les mouvements désordonnés auraient fait dévier le scalpel des vétérinaires.

Pour réussir pareille opération, il fallait autrefois à ceux-ci beaucoup de bonheur, aujourd'hui ils n'ont besoin que de beaucoup d'habileté et de savoir : beaucoup possèdent ces deux grandes qualités.

Il est rare de rencontrer chez les particuliers un outillage qui, pour être simplifié autant qu'il est possible, n'en reste pas moins quelque peu encombrant.

Des établissements spéciaux où on le trouve toujours prêt à fonctionner, le *Haras des hautes pâtures*, situé sur le bord de la Seine, au pont de Bezons, est certainement l'un de ceux dont le monde des courses se sert le plus volontiers.

Membre d'une ancienne famille de gros cultivateurs, des plateaux voisins

Le Haras des hautes pâtures. — La vente des vétérinaires.

de la vallée de Chevreuse, qui se savaient assez estimés pour n'avoir jamais éprouvé le besoin de changer de nom, M. Filou en est en même temps directeur et propriétaire; il possède une expérience déjà ancienne, puisqu'il était l'associé de son beau-père, M. Guillaume, au haras de Bures, aujourd'hui occupé par la remonte, et veille assidûment à la rigoureuse application des prescriptions de vétérinaires tels que les frères Garcin, M. Filard, spécialement attaché à la maison, et de bien d'autres spécialistes parisiens dont la plupart viennent fréquemment visiter les pensionnaires qu'ils lui ont confiés.

M. Filou dispose de cent quarante-huit boxes bâtis parallèlement et coupés par une avenue qui traverse de bout en bout l'ensemble des constructions.

Son hôpital hippique, qui est en même temps une véritable maison de correction, puisqu'un grand nombre de ses pensionnaires en sortent absolument transformés au point de vue du caractère, est l'habitation la plus voisine de la maison de répression que l'État entretient dans la presqu'île de Geneuvevilliers.

On assure dans les environs que l'administration n'obtient généralement pas d'aussi bons résultats que M. Filou.

Il est vrai qu'il ne lui est pas permis d'employer les mêmes procédés.

Le van du baras des hautes pâtures.

SUR LE TURF. — CHEVAUX HONGRES.

Le haras de Bures.

Canter. — On appelle *canter* le galop que prend le cheval en sortant du paddock pour se rendre au poteau. Quand un cheval gagne sans lutte, on dit qu'il gagne dans un *canter*, ou que son jockey gagne « dans un fauteuil », tant il paraît bien assis. Les gens moins bien élevés disent, pour montrer combien le cheval a eu la victoire facile, qu'il est arrivé en *pétant*.

Couper. — Quand un jockey s'est placé devant un concurrent sans avoir sur lui une longueur d'avance, il a *coupé* son adversaire. Outre la bousculade qui peut résulter d'une pareille manœuvre, elle entraîne, quand elle est prouvée, la disqualification de celui qui y a eu recours s'il a gagné, et le prix revient au cheval classé second.

Détresse. — On dit d'un cheval qu'il « est en détresse » quand, pendant la course, il ne peut, malgré ses efforts, suivre le train mené par les autres; il peut arriver qu'un cheval soit loin derrière sans que cette expression lui soit applicable : il faut qu'il y ait lutte, et lutte inutile, de telle sorte qu'on ait dès lors la certitude qu'il sera, de tous les concurrents, le premier à bout de forces.

Emballé. — Un cheval est emballé quand le jockey qui le monte n'a momentanément plus assez d'empire sur lui pour le modérer dans son galop. — *Définition textuellement empruntée à l'ouvrage de M. de Saint-Albin : « Les Courses de chevaux... »*

En route pour les courses.

LONGCHAMPS

C'est la maison mère de la Société d'encouragement, dont les autres hippodromes ne sont que les succursales.

C'est certainement le plus admirable emplacement qu'il soit possible d'imaginer pour le plaisir des yeux et le plus heureusement conformé pour qu'on y puisse suivre toutes les péripéties d'une course : tout s'y passe à découvert, et les mouvements de terrain, assez sensibles pour que les chevaux y montrent nettement leurs différentes aptitudes, ne sont nulle part assez accusés pour les cacher brusquement aux observateurs.

Les rares bouquets de bois qui masquent les pistes à certains points sont trop peu importants pour faire disparaître le groupe des concurrents, au train dont ils marchent, pendant plus de deux ou trois secondes, et il est rare

qu'au cours de ces rapides éclipses il se produise un incident capable d'influer sur le résultat d'une épreuve.

Les chutes sont heureusement rares en plat, car elles sont généralement graves, et malgré que mes souvenirs personnels remontent malheureusement pour moi assez loin, je ne me rappelle pas avoir jamais vu à la sortie d'un de ces étroits rideaux de verdure moins de concurrents qu'au moment où ils y étaient entrés.

S'assurant que le favori est ou n'est pas « au mieux de sa condition »

Ce qu'on voit par contre à peu près chaque année, c'est le spectateur imprudent qui s'obstine à traverser la piste après la sortie des chevaux pour rentrer de la pelouse au pesage, subit à plusieurs reprises les refus des agents qui ont la mission de s'opposer à l'exécution de projets aussi téméraires, et ne parvient à tromper leur surveillance qu'au moment précis où, encore courbé pour avoir passé sous la clôture entre les jambes des spectateurs, il se trouve en contact avec le peloton, qui l'envoie avec la force irrésistible d'une trombe rouler, comme une pomme détachée par un vent de tempête, à des distances invraisemblables.

La piste droite. — Entre deux faux départs.

L'homme qui croit avoir « toujours le temps de passer » est la plupart du temps porteur d'une contre marque de la tribune à cinq francs, appartient à la classe moyenne et ne possède sur les vitesses obtenues en courses et la possibilité de changer la direction de chevaux à pareille allure que des notions incomplètes.

Chose invraisemblable quoique exacte, il survit un petit nombre de victimes d'accidents de ce genre !

Croyait avoir largement le temps de traverser.

Si on les interroge sur leurs sensations, celles qui sont sincères avouent n'avoir que des souvenirs parfaitement vagues, mais toutes s'étonnent que les jockeys aient eu « la férocité » de ne pas se détourner de leur chemin.

Cette ignorance absolue de ce qu'il est possible de faire à un cavalier lancé à pareille allure est la seule excuse à leur imprudence.

Elle ne l'explique cependant pas : on ignore généralement si la foudre peut ou ne peut pas se détourner du chemin qu'elle suit ; on évite cependant, non moins généralement, de se placer les jours d'orage sur le passage des courants d'air.

Le seul défaut de l'installation du pesage de Longchamps résulte de l'étendue des espaces à parcourir.

N'allez pas croire sur cette déclaration que je regrette que le pesage soit assez grand pour contenir la foule qui s'y porte à certains jours !

Il est tout naturel que les membres du Comité aient proportionné l'espace au nombre des invités qu'ils ont à recevoir ; en agissant autrement, ils se seraient exposés aux mêmes critiques que les maîtresses de maison qui réunissent le ban et l'arrière-ban de leurs nombreuses connaissances dans

Un départ.

le salon, le petit salon, la salle à manger et l'antichambre d'un entresol du quartier Marbœuf.

Ce qui me paraît regrettable, c'est, par exemple, la longueur du chemin qui sépare le champignon des bookmakers, où l'on apprend la cote ; des baraques du pari mutuel, où l'on peut utiliser les renseignements qu'on est parvenu à se procurer.

En outre, ce parcours, qui serait long pour des deux ans et qui est excessif

pour les jeunes femmes, qui ont le droit d'être délicates, et les messieurs vieux, qui ont le regret d'être fréquemment fatigués, doit s'effectuer sur un terrain détestable, d'une dureté exceptionnelle, recouvert de monolithes de gravier peu sensiblement inférieurs comme volume à celui de Louqsor et d'une inégalité telle que le macadam avant le passage du rouleau semble, par comparaison, le véritable tapis de Turquie.

Ajoutez que par le soleil il faut porter son ombre avec soi, et vous avouerez qu'on peut imaginer un confort plus complet.

Pourquoi, au lieu des grandes routes qui entourent la pelouse placée der-

Malheureux parieurs en train d'accomplir le parcours des tribunes au pari mutuel.

rière la tribune officielle, qu'il est interdit de traverser, ne pratiquerait-on pas une série d'allées, qu'on abriterait sous des arbres plus ou moins feuillus ?

Pourquoi, les jours de semaine, où le public est toujours moins nombreux, ne rapprocherait-on pas du ring et des paddocks les baraques du pari mutuel ?

Pourquoi, les jours de grande sécheresse, n'arroserait-on pas avec moins de parcimonie ? Pourquoi ???

Je m'aperçois que j'ai l'air d'un grinceux, décidé à tout critiquer de parti

pris : c'est inexact, je dis qu'on pourrait tirer un meilleur parti d'un endroit naturellement merveilleux, parce qu'il me semble que l'on serait facilement partout aussi agréablement qu'on l'est aux abords des paddocks, à l'ombre, en pleine verdure, à la fraîcheur des arbres, et qu'on se fait rôtir inutilement sans bénéfice pour personne.

Un coin du paddock.

Ce vaste espace dégarni, derrière les tribunes, n'a d'autre résultat que de laisser voir l'ensemble de cet édifice.

Je crois qu'en le masquant de massifs intelligemment rapprochés lui-même y gagnerait, et je suis sûr que la majorité des sportsmen bénirait le commissaire qui aurait l'idée de semer quelques oasis dans le Sahara qui sépare les paddocks des baraquements du pari mutuel.

Quant à celui qui ferait faire des passages, en pavés de bois, par exemple, je lui garantis que sa mémoire serait bénie par toute une série de générations.

Un coin du paddock. — Congratulations aux propriétaires.

Je ne crois pas qu'on réalise jamais les améliorations réclamées ci-dessus : on serait alors obligé de refuser du monde, car, dans l'état actuel, la foule grossit chaque année dans une proportion que les statistiques établissent exactement et que constatent, pour la plus grande joie de la Société, les tableaux de recettes.

Ce serait à faire croire que l'amour du cheval est devenu chez nous, comme en Angleterre, une passion générale.

Il n'en est rien.

Nouvel aspect de l'avenue des Acacias, un matin, à l'heure chic.

Le succès de toutes les mécaniques, aux pétroles les plus alambiqués et les plus nauséabonds, montre clairement que le cheval est resté pour la majorité de nos concitoyens un animal inquiétant, dont il est sage de toujours se méfier.

Ou n'est jamais sûr avec lui qu'il obéira demain aussi docilement qu'il l'a fait la veille, et qu'il sera disposé à se montrer aussi paisible aujourd'hui

qu'il l'était hier : avec une bonne machine, on est à l'abri de pareils changements de caractère, ça roule droit et du même train, et, ajoutent les partisans de ce vilain moyen de transport, s'il y a accident, la faute n'en est pas à l'instrument mais au mécanicien, tandis qu'avec les chevaux...

C'est en cela qu'ils se trompent, avec les chevaux comme avec les machines c'est toujours le conducteur qui est dans son tort.

La véritable cause de l'affluence du public aux courses est la passion du jeu.

Ce sont eux, les véritables protagonistes du sport en France.

Le moindre bookmaker a plus fait pour la réussite du sport en France que les efforts désintéressés des plus fervents apôtres de l'amélioration des races chevalines, et l'établissement du pari mutuel a consacré le succès définitif des courses en mettant l'élément démocratique en mesure de se mêler à « la partie » qui se joue à chaque épreuve.

Les femmes de toutes les fractions de monde ont suivi le mouvement et parient avec l'entrain qu'elles mettent à faire ce qui leur plaît.

Les méthodes qu'elles suivent brillent généralement par une fantaisie qui pourrait paraître exagérée si les résultats obtenus n'étaient pas fort souvent très supérieurs à ceux que donne aux gens raisonnables l'emploi de procédés plus sérieusement étudiés.

En matière de jeu, l'instinct se montre bien souvent plus clairvoyant que

le raisonnement, et la lucidité de certaines joueuses semble tenir du magnétisme. — « Mettez-moi cinq louis sur le numéro sept...

— Mais c'est une simple rosse...

— Elle gagnera...

— Qui vous l'a dit?

— Personne, mais je suis sûre qu'elle gagnera. » Et, en effet, le numéro sept donne un bénéfice énorme après avoir gagné avec la plus extrême facilité.

Avec ces joueuses impressionnistes, pas de récriminations.

— Ma pauvre enfant, vous avez encore perdu...

— Qu'est-ce que ça fait, puisque c'est toi qui va payer !!!

Si leur inspiration les a trompées, elles ne s'en prennent à personne et ne cherchent aucune explication à leur défaite.

Lougechamps est certainement le marché où se brosse le plus gros chiffre d'affaires et où les donneurs subissent leurs plus grosses pertes.

Les parieurs en courses de plat jouent volontiers les favoris, et, quand un cheval leur paraît « sûr », ils n'hésitent pas à payer les plus fortes proportions : les books ont beau élever la cote sur les autres chevaux, ils ne parviennent pas à contrebalancer leurs livres, et la victoire d'un cheval imbattable leur coûte alors de grosses sommes.

Pendant de longues années, l'accès du pesage est demeuré rigoureusement interdit à toute une catégorie de personnes trop élégantes ou précédées d'une notoriété trop tapageuse.

Le règlement portait simplement que l'entrée de l'enceinte était interdite à toute personne « non accompagnée ».

Dans l'application, le rigorisme était encore poussé plus loin, et des personnes qui, Dieu sait par quels procédés ! étaient parvenues à décider de très authentiques gentlemen à les piloter dans ces parages interdits ont été, malgré qu'elles fussent dans les conditions de la lettre du règlement, impitoyablement éconduites.

— Quelle est cette ravissante cocotte ?
— Tout simplement madame la duchesse de X***.

Les consignes données à leurs agents par les commissaires assuraient en effet non seulement l'application du règlement dans ses dispositions écrites, mais dans son esprit, et les personnes trop connues pour pouvoir nier leur identité, qu'elles fussent accompagnées ou non, étaient obligées de retourner à leur voiture.

On a depuis longtemps déjà renoncé à ces exclusions que la morale expliquait, mais que la galanterie réprouve.

L'aspect général de la réunion n'a pas perdu à l'admission en franchise de

Aux abords du champignon des bookmakers.

cette nouvelle catégorie d'élégantes, dont la tenue, d'ailleurs, est en général très suffisamment convenable et les conversations souvent beaucoup plus retenues que celles d'autres habituées de l'endroit parfaitement classées et très authentiquement légitimes.

Ces consignes pudibondes auraient du reste été bien difficiles à maintenir aujourd'hui que les femmes qui sont du monde et celles qui n'en sont pas s'habillent de façon identique, et je suppose que si l'on avait persévéré dans l'exclusion des toilettes excentriques et particulièrement tapageuses, certains employés, aussi mal renseignés que bien intentionnés, auraient commis de bien fâcheuses méprises et réintégré dans leurs véhicules, sans aucun des égards qui leur sont dus, un certain nombre de duchesses.

S'ennerve un peu

Au surplus, les membres de la Société n'avaient aucun intérêt direct à persister dans l'intolérance des premières années, puisqu'ils ont à la disposition de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles des tribunes réservées où ces dames sont à l'abri de toute fâcheuse promiscuité.

Il est vrai qu'elles y séjournent peu, mais elles pourraient le faire, et dès lors... parfaitement, c'est qu'elles ne trouvent aucun inconvénient au contact qu'on voulait leur éviter.

Le plus joli coin du pesage est, sans contredit, celui réservé aux chevaux. Le hangar qui les abrite se cache sous des arbres magnifiques qui donnent, quelle que soit l'orientation du soleil, une ombre d'autant plus bienfaisante qu'on la cherche inutilement partout ailleurs et que, pour l'atteindre, il a fallu traverser des espaces dénudés dont on ne retrouve les équivalents que dans les plaines de la Beauce ou sur les plateaux de la Brie.

Les pelouses autour desquelles les chevaux font leur promenade en attendant la course à laquelle ils doivent prendre part sont merveilleusement entretenues et les pieds les plus délicats peuvent les fouler sans crainte d'y rencontrer aucune aspérité.

Mise en selle.

De nombreux sièges placés au pied des arbres permettent d'examiner longuement et sans fatigue les concurrents des prochaines épreuves et d'étudier le jeu de leurs muscles et le degré de liberté de leurs mouvements : bien que faite au pas, leur promenade circulaire renseigne souvent mieux sur leur condition l'observateur attentif que leur galop d'essai, et bien des gens ont

trouvé là le motif qui leur a fait abandonner leur favori du papier et reporter sur un autre concurrent l'argent que le relevé des performances leur aurait fait perdre.

Je sais que les connaisseurs capables de tirer profit d'un semblable examen sont excessivement peu nombreux.

Dernier examen

Mais il suffit qu'il soit dans les habitudes de quelques spécialistes pour que l'exemple soit suivi par une foule de gens qui savent que les chevaux ont quatre « jambes » qu'ils appellent des « pattes », mais ignorent absolument l'influence que la construction de chacune d'elles peut avoir sur la vitesse ou l'endurance d'un animal; ils le regardent avec l'inutile obstination d'un rhétoricien qui cherche le sens d'un texte grec sans vouloir ouvrir son dictionnaire et n'en comprend pas le premier mot.

De tous les mécanismes, le mécanisme animal est assurément le plus compliqué, et ceux qui en saisissent à première vue l'harmonie sont infiniment rares.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si beaucoup, qui pratiquent religieusement cet examen préalable, se trompent dans leurs conclusions, s'enthousiasment à faux et décident leur choix sur des défauts de construction qui leur paraissent des qualités...

Les grands jours de Longchamps : le Grand Prix, l'été, et le prix du Conseil municipal, à l'automne, les chemins qui conduisent à l'hippodrome disparaissent littéralement sous les flots de véhicules de toutes espèces qui y amènent, dans les conditions les plus variées, les oisifs de toute condition que renferme la capitale.

Tout ce qui est capable ou paraît capable de rouler est mis en mouvement : des voitures qui ne sortent que ces jours-là sont bondées de voyageurs, et des

Retour de Longchamps. — Nouveau jeu.

guimbardes qu'on n'oserait pas, en temps ordinaire, sortir de leurs remises trouvent plus de chalandis qu'elles n'en peuvent raisonnablement contenir.

Toutes ne rentrent pas à domicile, et cette exhibition exceptionnelle constitue pour plusieurs le dernier voyage, la dernière course dans laquelle s'effectue la dislocation définitive et se produisent les avaries irrémédiables.

Dans ce défilé torrentiel, figure tout ce que l'imagination des carrossiers a produit depuis un demi-siècle.

Mails, laudaus, chars à banes, coupés, automobiles, voiturettes, buggies, victorias, spyders, tricycles, hommes, femmes, enfants, vieillards, roulent vertigineusement emportés vers le même point : la fièvre de la vitesse sévit sur toute cette population.

C'est une contagion d'une espèce particulière qui frappe l'ensemble des automédons sous prétexte que c'est à des courses qu'ils conduisent leur chargement humain, ils lui donnent un avant-goût des émotions de l'après-midi et se livrent à une lutte prolongée dans laquelle chaque voiture s'efforce de dépasser celle qui la précède. Rien ne les arrête!...

Les moyeux se heurtent, les garde-crotte s'arrachent, les timons pénètrent dans les capotes des victorias, crèvent le fond des coupés; on s'injurie, mais on ne ralentit même pas pour constater les avaries produites ou reçues.

On roule toujours, et quand même, on s'occupera plus tard des réclamations; pour l'instant, il s'agit seulement de marcher, et de marcher vite.

Pourquoi?

Dans quel but?

Il serait impossible de le dire : c'est l'habitude, il n'y a pas d'autre raison à donner.

On a marché du même train l'année dernière, on fera de même l'an prochain.

La tribune du Président de la République.

LE GRAND PRIX DE PARIS

Ce n'est pas seulement la valeur de l'allocation qui lui est attribuée par la munificence de nos édiles et autres compagnies de chemins de fer qui fait l'importance du Grand Prix de Paris.

La qualité des chevaux engagés, la longueur du parcours, la sévérité exceptionnelle avec laquelle la course est toujours menée, contribuent à en faire l'épreuve par excellence, et la présence de concurrents étrangers, précédés la plupart du temps par une réputation inquiétante pour les champions indigènes, augmente encore l'intérêt de la lutte en y mêlant les appréhen-

sions nerveuses d'un chauvinisme toujours en éveil dans une foule où domine l'élément parisien.

C'est donc un gros événement, non seulement pour le monde spécial qui vit pour et par le cheval, mais encore pour l'ensemble de la population habituellement indifférente aux réunions quotidiennes, et que « le résultat complet des courses » ne passionne pas d'ordinaire ; et, comme tout événement, favorable ou funeste, influe sur le commerce parisien, cette sensitive en bien ou en mal, le Grand Prix est pour lui un bienfait annuel, dès longtemps prévu et escompté.

Une pluie d'or ne laisse jamais la foule indifférente !!..

Quand on sait qu'à une date déterminée il doit tomber une pluie d'or, ce serait vraiment folie que de ne pas prendre ses mesures pour recueillir la plus grosse part possible de cette bienfaisante averse — l'exemple de Danaé est là, et, sans compter ses imitatrices directes, bien peu parmi les autres commerçants de la capitale ne cherchent pas à profiter de l'aubaine.

Ils savent que les paquebots et les chemins de fer ont par des tarifs tentateurs préparé la venue de tout un monde d'étrangers et de provinciaux

qui va augmenter d'autant le nombre de leurs tributaires habituels, et ils ont pris leurs dispositions en conséquence.

Les hôteliers ont nettoyé tout au moins les façades de leurs immeubles, les garde-manger des restaurateurs sont boudés de provisions, et leur personnel, doublé pour la circonstance, attend, la serviette sous le bras, l'arrivée du flot de consommateurs promis. Toutes les mesures sont prises, et la réussite finale ne dépend plus que du baromètre. — Hausse ou baisse. — C'est toute la question.

Inutiles tentatives risquées par quelques fanatiques de leur propre beauté pour la régénération du costume masculin.

Si les industriels qui se chargent d'héberger et d'alimenter la population pendant cette journée exceptionnelle ont dû déployer une invraisemblable activité, ceux que leur profession désigne pour ajouter aux charmes de leurs contemporains des deux sexes travaillent depuis des semaines entières à leur embellissement.

Les modistes, tailleurs, chapeliers, bottiers, couturiers et couturières rivalisent d'efforts et d'imagination pour remédier aux conformations les plus déplorables, dissimuler les plus regrettables dispositions anatomiques et accommoder leurs incomparables créations aux visages les moins favorisés. — Le plus curieux est que parfois ils y parviennent, et que souvent l'on est obligé de s'y prendre à deux fois pour constater que telle personne adorablement arrangée est en réalité un incomparable laideron ; — l'illusion est courte, mais on l'éprouve, et c'est assez pour qu'on soit reconnaissant aux magiciens qui ont pu vous faire croire, ne fût-ce qu'un instant, qu'il y avait une jolie femme de plus.

Si ce culte du moi est plus que naturel chez la femme, dont la mission est de plaire, et qui, la plupart du temps, est en possession d'un point de départ : jeunesse, minois mutin ou jolie tournure, qui justifie dans une certaine mesure les prétentions qu'elle peut avoir de charmer par les yeux, on ne comprend guère que le sexe fort cède aux mêmes préoccupations et cherche d'une façon persistante à rivaliser de séductions plastiques avec les plus jolies femmes de Paris.

Préparatifs intimes. — Côte des hommes.

L'homme, à de rares exceptions près, est un animal médiocre, qui supporte mal l'examen : pour qu'il prenne une valeur esthétique, l'action lui est indispensable, et, comme on dit aujourd'hui, il faut, pour qu'il devienne intéressant, que son geste soit beau.

C'est ainsi qu'on conçoit aisément ce que veulent dire les locutions suivantes : c'est un beau tireur, un beau cavalier, tandis que « le beau X... » tout sec, n'éveille que l'idée d'un personnage plutôt déplaisant, sans que l'esprit en conçoive nettement l'aspect.

Quelque recherche qu'on y puisse apporter, la toilette masculine moderne ne comporte d'ailleurs aucune combinaison qui permette de différencier sensiblement un individu d'un autre, — on n'est pas habillé, mais enveloppé par la redingote moderne; le chapeau n'est pas une coiffure, c'est tout au plus un couvre-chef, et les Anglais ont trouvé le véritable nom du pantalon, en l'appelant l'indispensable.

On a beau chercher de savantes combinaisons à ce démocratique accoutrement, on n'arrive qu'à des modifications de détail plus ou moins heureuses, plus ou moins réussies, mais qui ne créent pas un costume personnel; et tous ces efforts aboutissent à l'unique résultat de faire dire au passant : « Dieu! que voilà un monsieur qui s'est donné du mal pour être plus laid que nature! »

Malgré cet insuccès fatal, les tentatives se renouvellent, et chaque généra-

Préparatifs intimes. — Côté des dames.

tion compte un certain nombre d'incurables qui cherchent la pierre philosophale de l'ornementation masculine.

Quand chacun des individus dont l'accumulation doit constituer le public du Grand Prix se trouve en possession de l'accoutrement qui lui paraît de nature à mettre le mieux en valeur ses avantages extérieurs, il lui reste à se préoccuper d'un moyen de transport.

Le plus grand nombre, et ce ne sont pas les plus mal inspirés, se contentent du chemin de fer, véhicule actuellement entré dans les mœurs, suffisamment rapide, peu coûteux, et qui, grâce aux billets de retour, assure aux déçavés un moyen certain de regagner leur domicile.

Il a en outre l'avantage d'offrir aux gens qu'il transporte toute sécurité; la puissance du capital engagé dans les entreprises d'une pareille importance ne laisse aucune incertitude aux intéressés sur le règlement des indemnités qu'ils pourraient avoir à réclamer, et il n'est jamais indifférent

de savoir que les entrepreneurs auxquels on confie ses membres sont, le cas échéant, en mesure de les payer à leur juste valeur.

Un autre moyen de locomotion, également économique, également mû par la vapeur, est mis à la disposition des voyageurs par la compagnie des bateaux-mouches.

Il a sur le chemin de fer l'avantage d'avoir son débarcadère beaucoup plus près du champ de courses et d'éviter aux gens qui s'en servent les flots de poussière qu'il faut traverser lorsqu'on prend la voie de terre.

Moyens de transport économiques. — Les bateaux-mouches. — Michel Chevalier et autres Lerox-Beaulieu ont, grâce à de savantes recherches, découvert que le transit par eau était, de beaucoup, le meilleur marché. Cette vérité, malgré la marche du progrès, est restée incontestée.

Viennt ensuite tous les véhicules imaginés depuis la découverte de la roue, en commençant par la tapissière monumentale, connue sous le nom générique de Pauliue, pour finir au simple fiacre.

Autrefois, la conquête d'une de ces voitures nécessitait une série de procédés diplomatiques d'une extrême ingéniosité.

Vous faisiez signe au cocher, il ne daignait même pas s'arrêter.

Vous vous lanciez à sa poursuite, il poursuivait sa carrière avec majesté, et ne paraissait même pas écouter les offres que vous lui adressiez, jusqu'au moment où les enchères ambulantes auxquelles vous vous laissiez entraîner atteignaient le chiffre qu'il ambitionnait.

L'escalier d'une jolie femme ou réputée telle
à la veille du Grand Prix.

Il ralentissait alors sa marche et commençait des pourparlers qui se terminaient par la promesse d'une somme représentant à peu de chose près la valeur totale de l'équipage.

Cette première partie des négociations vous amenait jusqu'à l'intérieur de la voiture, qui s'ébranlait à une allure d'une lenteur étudiée. Le prix convenu vous donnait l'audace de demander qu'on accélérât l'allure.

Autrefois, la conquête d'un fiacre nécessitait non seulement le sacrifice de la forte somme,
mais, en outre, celui de tout respect humain.

Alors commençait un nouveau colloque qui remettait en question les conventions arrêtées; pour le prix déterminé il n'avait pas été question de la vitesse du trajet.

Quel intérêt puis-je avoir à crever mon cheval? disait le cocher.

Bref, on ne parvenait à le faire pousser sa bête qu'en lui promettant de l'intéresser dans les paris qu'on comptait faire.

On n'avait plus alors affaire à un conducteur, mais à un associé.

On marchait comme le vent, mais on recevait des conseils.

Il faut reconnaître qu'ils n'étaient pas toujours plus mauvais que ceux des feuilles spéciales, et il est même arrivé à des voyageurs chausards de recueillir de la sorte des renseignements tout à fait excellents.

Aujourd'hui, la pratique générale de la bicyclette a rendu au bourgeois le sentiment de sa dignité, en lui assurant un moyen de locomotion au cas où ses propositions seraient repoussées par les despotes à quatre roues.

Ce sont ceux-ci maintenant qui font les premières ouvertures, qui cliquent de l'œil au passage du piéton, et, lorsqu'on consent à entrer en pourparlers, ils ne demandent plus de partager avec eux votre revenu annuel.

Peut-être se rendent-ils compte d'ailleurs que celui des rentiers diminue chaque jour, et leur modération n'est-elle inspirée que par une pitié parfaitement justifiée du reste.

Aujourd'hui, la pratique de la bicyclette a donné au bourgeois la possibilité de se soustraire au despotisme des cochers de fiacre.

Les champs de courses ne peuvent pas, en général, être considérés comme des endroits déserts, et ce n'est pas là que se transportent habituellement les amateurs de solitude.

Cependant, il y a des degrés en toute chose, et ces degrés se mesurent par des chiffres.

L'assistance à Longchamps un jour de Grand Prix est aux réunions ordinaires ce que un est à dix — ce qui revient à dire que si l'étendue de terrain

réservée habituellement à chaque spectateur peut être évaluée en temps normal à 2 mètres carrés, il ne reste plus que 25 centimètres carrés par individu le jour de cette exceptionnelle solennité.

Il en résulte que l'œil le plus pénétrant ne peut arriver à découvrir la nature du sol sur lequel repose cette foule d'êtres humains, pressés les uns contre les autres, de telle façon que chacun d'eux adhère à ses voisins par une infinité de points, et que le contact s'étend généralement des pieds à la tête en suivant toutes les sinuosités du corps, situation toujours fatigante, agréable parfois quand les hasards du tassement ont rapproché votre enveloppe terrestre d'une anatomie sympathique et suffisamment capitonnée...

FRANQUE & FILS Paris

Moyens de transport économiques. Le chemin de fer. — Ce n'est pas que ce soit chi, mais on y trouve toujours de la place.

Cette foule, quand on a vu tous les procédés employés pour la transporter là, on comprend qu'elle y soit, mais ce qui paraît tout à fait inexplicable, c'est la nature des toilettes qui s'y trouvent empilées.

Qu'on s'habille en grand apparat pour aller dans un endroit où l'on peut être vu, c'est parfaitement compréhensible ; mais qu'on choisisse, pour aller

exhiber ce qu'on possède de plus remarquable en fait de falbalas précisément l'endroit où les têtes ont toutes les peines du monde à émerger, où les corps sont comme enterrés les uns par les autres, voilà ce qu'il est difficile de s'imaginer, et c'est pourtant ce qui se renouvelle chaque année, à date fixe.

En réalité, voilà comment les choses se passent : pendant la séance de quatre heures durant lesquelles les toilettes enchevêtrées les unes dans les autres sont impossibles à discerner, il se produit deux ou trois entr'actes, de très courte durée, alors que le flot des parieurs se concentre aux guichets du pari mutuel et autour des principaux bookmakers.

Les derniers vestiges de la poste. — On trouve encore les chevaux, mais plus de postillons!

Quand ces grands courants s'établissent, l'espace compris entre les tribunes et la piste se trouve momentanément et relativement dégagé.

Les femmes en profitent alors pour faire une promenade dans cet étroit espace.

L'exhibition dure peu, mais, pendant ces quelques minutes, quel public !

Les tribunes restent bondées, et c'est par dizaines de mille que se chiffrent les yeux et les lorgnettes qui sont braqués sur les élégantes promeneuses. — Si l'on cote la dépense d'après le temps où ces mémorables toilettes ont été vues, elles reviennent à des sommes folles par chaque minute d'exposition. — Si, au contraire, on compte par tête d'admirateur, elles coûtent des fractions de centime et constituent une réclame véritablement économique.

C'est le triomphe de la publicité à bon marché...

Une tranche de la pelouse un jour de Grand Prix.

Les jours de réunions ordinaires, on peut se procurer à la fois les jouissances du spectateur et celles du parieur. On peut examiner à loisir les belles toilettes, admirer les jolies frimousses et trouver encore le temps de surveiller la cote de façon à établir avantageusement ses paris, après quoi l'on gagne une tribune où, muni d'une bonne lorgnette, on peut suivre tous les incidents de la course.

Un jour de Grand Prix, le cumul de ces différents plaisirs est impossible, et il faut de toute nécessité se décider à n'être qu'un spectateur ou qu'un parieur.

Si l'on veut voir la course, il faut d'abord se procurer une place d'où la vue embrasse l'ensemble du parcours, et, se l'étant procurée, ne céder sous aucun prétexte à la tentation de l'abandonner.

On ne la retrouverait pas.

A la recherche de renseignements et de la bonne cote.

Donc impossibilité de parier, car chacun sait que pour le faire utilement et intelligemment il est de toute nécessité de suivre les fluctuations de la cote, dont les mouvements vous renseignent souvent de la façon la meilleure sur les chances révélées au dernier moment d'un cheval soigneusement caché, et peuvent souvent substituer le nom du favori réel à celui du favori présumé.

Suivre attentivement ce cours des valeurs, c'est ce qu'on appelle tâter le pouls des bookmakers, et, comme il est impossible de se livrer à cette auscultation quand on garde une place par sa présence réelle, seul moyen efficace en pareille circonstance, il est incomparablement plus sage de s'abstenir.

Si vous voulez voir, ne pariez pas ! Si, au contraire, vous voulez parier, résignez-vous à ne pas voir la lutte et, par conséquent, la façon dont votre argent sera défendu par le cheval et le jockey que vous aurez choisis pour défendre vos intérêts.

Les acclamations de la fin vous feront connaître en temps utile si vous avez à vous réjouir ou à désespérer.

A l'arrivée. — L'important n'est pas d'avoir de bons yeux, le plus souvent on ne voit rien, mais de bonnes oreilles pour distinguer, parmi les cris de la foule, le nom du vainqueur.

Quand bien même on s'est résigné à ne pas bonger, on n'est pas pour cela assuré de voir. Il suffit pour en être empêché d'avoir devant soi quelqu'un de plus grand que soi, ou un chapeau un peu étoffé.

La meilleure des tribunes est sans contredit la tribune officielle : à peu près abandonnée les jours ordinaires ; nos gouvernants, depuis plusieurs années déjà, étant peu sportsmen, elle se garnit seulement le jour du Grand Prix.

Là, pas d'encombrement, et les toilettes qu'on y arbore sont perceptibles à l'œil nu. On y est vu, et l'on y peut voir.

Je sais bien que la plupart des personnages importants qui la

garnissent sont incapables de distinguer la casaque de M. Abeille de celle de M. Edmond Blanc, et que quelques-uns sont toujours surpris de ne plus voir en tête à l'arrivée le cheval parti devant les autres, mais ils ne sont pas là pour juger la course.

Leur présence n'a d'autre but que de donner à la solennité toute son importance.

Ce but, le chef de l'État l'atteint par le seul fait qu'il a pris la peine de se déplacer et de montrer à la foule idolâtre l'attelage de gala dont il ne se sert que dans les grandes occasions.

L'arrivée du chef de l'État. Tro's heures battant. — L'exactitude est la politesse des présidents.

L'équipage est d'ailleurs honorable et atteint le degré de correction qu'on est en droit d'exiger.

Il ne faut pas s'attendre, en effet, à trouver dans des jockeys qui conduisent une fois par an une Daumont la désinvolture d'hommes habitués à monter tous les jours à cheval, mais la justice veut qu'on reconnaisse qu'ils ne s'en tirent pas trop mal pour des gens qui n'en ont pas l'habitude.

On ne fait avec perfection que ce qu'on fait tous les jours, et encore faut-il y avoir été exercé dès l'enfance. L'on n'arrive à la virtuosité que par des exercices répétés.

Un beau tournant ne s'exécute pas du premier coup, et il faut plus d'un essai pour venir stopper à grande allure devant un perron.

Pour le faire avec précision, il faut l'expérience, mais on ne peut pas demander à un peloton de gardes nationaux de manœuvrer comme le bataillon de Saint-Cyr.

C'est le crack anglais qu'on présente à l'examen admiratif des connaisseurs.

Quand, à trois heures moins quatre minutes, le chef de l'État, donnant une nouvelle preuve de son exactitude chronométrique, a fait son entrée dans la tribune présidentielle, on sait que la grande épreuve de la journée ne peut plus tarder à être courue.

Les parieurs retardataires se précipitent aux guichets du pari mutuel, dont les employés redoublent d'activité, encaissant précipitamment, et timbrant leurs tickets avec une incomparable dextérité; pendant ce temps, les gros pontes s'empressement autour des bookmakers pour faire leurs derniers paris, cherchant à utiliser les derniers renseignements recueillis, se couvrant sur tel cheval, reprenant de tel autre, de façon à limiter leur perte en cas de

L'arrivée. — Chacun crie le nom du cheval pour lequel il a parié. Tous les noms inscrits au programme sont vociférés de la sorte aussitôt que le peloton arrive au dernier tournant. Mais, à mesure que le résultat se précise, la nomenclature diminue, et bientôt le nom du vainqueur éclate dans un cri formidable, enthousiaste, si c'est le champion national qui triomphe, désespéré si c'est l'étranger qui est vainqueur.

défaite, car, au dernier moment, le doute vient aux plus convaincus, et tels qui, le matin, croyaient d'une façon absolue à leur favori, commencent à perdre de leur assurance après avoir comparé les concurrents et entendu les appréciations contradictoires des gens réputés les plus connaisseurs.

Les conversations surprises avant la course, pendant qu'on examine les chevaux, ont modifié plus d'un pari, et souvent empêché un parieur qui avait eu dès le début une bonne intuition de la mettre à profit.

Outre que les plus expérimentés, les meilleurs juges de la condition d'un animal sont sujets à l'erreur, bon nombre d'entre eux, se sachant écoutés, ne se gênent pas pour émettre à haute voix des opinions absolument contraires à leur intime conviction.

Le défilé des concurrents.

La raison en est simple : si le cheval qu'ils se proposent d'accompagner de leur argent compte un trop grand nombre de partisans, les bookmakers le descendront immédiatement à la cote d'un ou plusieurs points, et le rendement du pari mutuel se trouvera proportionnellement réduit.

Leur intérêt est donc de dissimuler le plus possible l'impression favorable que l'examen d'un cheval leur aura causée.

Il en est de même pour les pronostics des journaux, et l'on agira prudemment en n'acceptant pas les yeux fermés ceux des spécialistes qui sont notoirement connus comme joueurs.

On ne partage pas de bonne volonté avec des indifférents un bénéfice probable, et charité bien ordonnée commence par soi-même, ce qui revient à dire qu'il est rare que le possesseur d'un tuyau s'amuse à crier sur les toits le nom qui constitue son secret, et sur lequel reposent ses espérances les plus caressées.

Ce n'est donc pas ce que peuvent dire les gens bien informés, mais ce qu'ils font, qu'il serait intéressant de savoir.

Sages précautions. — Les gardes du corps du favori étranger. Regardez, admirez, mais n'approchez pas !

Voilà pourquoi on les suit quand ils s'approchent du betting et donnent leurs ordres aux books, mais il n'est pas toujours facile d'entendre ce qu'ils disent : un mot, un chiffre, un doigt posé sur le nom du cheval choisi, c'est tout ; et le curieux voit le gros parieur s'éloigner sans avoir rien deviné.

Son choix reste un secret entre lui et le donneur.

Cette répugnance des initiés à faire part aux tiers de leurs informations amène quelquefois des résultats tout à fait imprévus, et dans son volume sur *les Courses*, Saint-Albin en cite un amusant exemple. Je n'ai pas le texte sous les yeux, et c'est dommage, car personne ne raconte mieux que lui, mais je me rappelle le fait, et je vais tâcher de le dire après lui.

Un de ces amis qu'on connaît sans les connaître, mais qu'on rencontre partout, et qui se croient autorisés à vous aborder parce que, ne se rappelant plus ni où ni comment on les a connus, on craint en les rebutant de désobliger un brave homme, qui peut-être est l'ami d'un de vos amis véritables, lui demandait plus fréquemment que de raison son avis de la dernière heure.

Grafton.

Le transport du service d'ordre. — Manque de confortable, mais c'est toujours un soulagement aux malheureux gardiens de la paix qui doivent rester sur leurs pauvres jambes pendant toute la durée de la fête.

Plusieurs fois il lui avait vainement répondu qu'il avait imprimé le matin le nom du cheval auquel il croyait la meilleure chance, l'autre insistait quand même.

Lassé par cette indiscretion persistante, et décidé à se débarrasser de l'importun, le prophète sportif lui désigna comme devant gagner certainement le concurrent le plus invraisemblable du programme.

Ce fut précisément celui-là qui passa le premier le poteau, et la queue en trompette.

Le raseur l'avait pris à une cote invraisemblable et gagnait une somme énorme.

Le malheur de Saint-Albin a voulu que son obligé involontaire fût de complexion reconnaissante; il s'obstine depuis lors à lui témoigner sa gratitude en demandant de nouveaux renseignements.

L'o groupe d'amateurs dont le gros public ne serait pas fâché de connaître l'opinion sur le mérite réel de chacun des coocourants.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à l'épreuve elle-même. — La cloche a sonné pour la mise en selle. Les jockeys ont reçu leurs instructions définitives, reste à savoir comment elles seront suivies, et dans quelle mesure elles pourront l'être.

N'empêche que chaque propriétaire croit sa tactique infailible et se félicite par avance de la réussite de sa combinaison, qui repose sur une étude approfondie du caractère, des qualités et des défauts de l'animal qui porte ses couleurs.

La meilleure recommandation à faire est de partir devant et de ne pas se laisser rejoindre.

En principe, elle paraît excellente; dans la pratique, elle est difficile à suivre, et les exemples sont nombreux où les vainqueurs doivent leur succès à une attente prolongée. — Qui veut voyager loin, dit la sagesse des nations, ménage sa monture.

C'est souvent parce que leurs jockeys s'étaient souvenus de cet adage que les gagnants ont pu trouver au dernier moment les forces nécessaires pour l'effort qui devait les conduire jusqu'au poteau.

La rentrée des chevaux.

Il est vrai que le contraire s'est produit avec un égal succès, et qu'on a vu les deux tactiques réussir également bien à la même écurie.

C'est pour avoir su attendre que *Vasistas* a fait triompher les couleurs de M. Delamarre, et c'est pour avoir pris la tête au départ et ne s'être laissé rejoindre à aucun moment du parcours que *Vermout* a, quelques années plus tôt, également gagné le Grand Prix de Paris pour le même propriétaire.

Les deux méthodes peuvent donc être excellentes : le difficile est de décider dans quelles circonstances la première doit être préférée à la seconde, et réciproquement.

Le grand Paddock de Longchamps.

Une fois en selle, les concurrents quittent le paddock, conduits à la longe par l'entraîneur en personne ou par un lad de confiance qui les pilote jusqu'à la piste, à travers la foule des parieurs, désireux de voir quelle allure les concurrents prennent sous le cavalier, et juger de la liberté de leur action pendant le galop d'essai.

Le galop d'essai a certainement une importance sérieuse, puisqu'il permet de constater si le champion choisi est en possession de ses moyens, s'il est en santé, — et c'est un point important qu'on oublie trop souvent, car un cheval n'est pas une machine qui peut donner le même effort, la même vitesse qu'elle a donnés hier, qu'elle fournira demain.

Sur la pelouse. — Venu avec la certitude de voir gagner le champion anglais.

Toute organisation animale est soumise à des inégalités que nous-mêmes, quoique nous ayons les ressources de la volonté, ressentons tous.

Les conditions atmosphériques, pour ne citer qu'un exemple, agissent sur eux comme sur nous, et, s'ils pouvaient répondre aux interrogations des regards fixés sur eux, plus d'un, et parmi les plus énergiques, nous répondrait certainement : Aujourd'hui je ne me sens pas en train.

Ce serait un fameux renseignement.

Mais, s'il ne peuvent nous le donner, un changement dans leur physionomie, l'œil moins vif, le poil moins brillant, le pas moins actif, un indice quelconque peut nous le faire deviner.

C'est pour cela qu'un examen attentif des chevaux dans l'enceinte du pesage, pendant leur promenade, leur sortie et le galop d'essai, s'impose à tout parieur désireux de ne pas agir à l'aveuglette.

Ce n'est pas une raison, parce que huit jours auparavant tel cheval a fait une course excellente, pour qu'il la renouvelle aujourd'hui.

Sur la pelouse. — Pour eux, c'est moins l'attrait des courses que le charme de la campagne qui les a décidés à faire cette partie.

Il peut avoir fait preuve, même la veille, d'une endurance exceptionnelle, sans qu'on ait la certitude qu'il la retrouvera le lendemain.

Les chevaux ont leurs migraines, leurs maux de tête et leur défaillances comme tous les êtres vivants.

La régularité de leur régime rend leurs variations de santé moins fréquentes et moins complètes que pour les noctambules du boulevard, mais elle ne les en garantit pas d'une manière absolue. L'état climaterique influe surtout sur les animaux nerveux.

Certains jours où l'air est chargé d'électricité, on voit des chevaux couverts d'écume avant même qu'ils aient fait un mouvement, et certes il y a imprudence à compter sur eux, quand on les voit en pareil état, avec autant de confiance que s'ils présentaient leur aspect habituel.

Les juments sont souvent plus irrégulières que les chevaux.

Les influences de leur sexe modifient plus profondément d'un jour à l'autre leur façon d'être.

Bon nombre d'entre elles sont à certains jours incapables de tout travail, et telle jument qui a gagné avec une supériorité marquée ne figurerait même pas le lendemain dans la même épreuve renouvelée dans des conditions identiques.

Cependant les chevaux ont gagné le poteau de départ et se sont placés sous les ordres du starter.

Le public de la pelouse s'est précipité à leur rencontre, et c'est sous la surveillance des petits parieurs, qui ne sont d'ailleurs pas moins passionnés et moins défiants que les gros, que va s'accomplir cette importante et délicate opération.

Sur la pelouse. — En gens prévoyants, désireux de voir la course dans tous ses incidents, ils ont envoyé leur voiture dès le matin avec l'ordre à leurs gens de s'installer au *Winning Post* et de n'en pas bouger.

Quand une épreuve importante réunit un champ nombreux, ce n'est pas une petite besogne que de savoir grouper les concurrents, et il faut une grande sûreté de coup d'œil pour saisir le moment précis où l'équité vous commande d'abaisser le drapeau.

Dans les épreuves sur de courtes distances, le départ influe souvent d'une façon importante sur le résultat, et la promptitude à saisir le signal n'est pas une des moindres qualités d'un jockey.

Souvent, une hésitation d'un instant peut faire perdre une distance qui ne se rattrapera qu'au prix d'un effort qui serait mieux utilisé à la fin de

la lutte, et nécessite une dépense de forces et de vitesse qui ne se retrouveront plus au moment décisif.

La crainte de partir trop tard fait tomber dans l'excès contraire, et les impatients amènent parfois une série de faux départs dans lesquels s'usent les chevaux très chauds qu'on n'arrête pas facilement, et se trouvent avoir dépensé dans ces élans inutiles une bonne part de leurs moyens.

Bon ou mauvais, le signal est donné.

Le starter a abaissé son drapeau. — Placé à cinquante mètres en avant des chevaux, son aide a renouvelé et confirmé le signal, en abaissant à son tour sa bannière. — La cloche sonne. — La course est commencée et la lutte définitivement engagée.

Victoire nationale!!

Plus moyen de revenir en arrière et de modifier sa situation.

Il faut attendre pour savoir si l'on encaissera, ou s'il faudra à l'échéance du samedi solder les paris qu'on vient de clore définitivement.

L'émotion varie selon chaque individu, mais chez tous elle est intense.

Est-ce à l'énormité de l'enjeu disputé, est-ce à la crainte de le voir passer à l'étranger, qu'il faut attribuer cette recrudescence d'émotion? — Je crois plutôt que c'est une sorte de contagion qui s'établit, un courant magnétique qui circule, et dont l'intensité se multiplie par le nombre des gens qui y participent, et comme ce nombre est immense, l'émotion ressentie se trouve portée à sa plus haute puissance.

Ce qui n'est pas contestable, c'est le recueillement absolu de toute l'assistance.

On n'entend rien pendant toute la première partie du parcours, et à moins d'un incident capital, tel que la dérobade du favori, aucun bruit ne se fait entendre, aucun cri ne sort de ces milliers de poitrines.

C'est le champion anglais qui a gagné.

On sent que les gosiers sont contractés par une puissante émotion, et qu'on attend avec une impatience douloureuse le moment où l'on verra l'un des concurrents prendre un avantage décisif.

Quand les lutteurs entrent dans la ligne droite, quand successivement les chevaux battus reculent dans le peloton qui s'avance avec une vitesse qui paraît plus vertigineuse à mesure que la distance diminue, cette foule, muette tout à l'heure, retrouve l'usage de la parole, et c'est par de véritables vociférations que les noms des derniers lutteurs sont criés jusqu'au moment où le plus valeureux passe le poteau.

Les cris se fondent alors en une immense exclamation qui fait monter jusqu'à des altitudes inhabitées le nom du vainqueur.

C'est un enthousiasme indescriptible, un hommage involontaire et spontané rendu au triomphateur quel qu'il soit.

Ce premier mouvement général, unanime, apaisé, chacun retrouve sa personnalité, et retrouve le souvenir de ses intérêts.

Si le gagnant est un cheval imprévu, sur lequel la majorité ne comptait pas, la foule prend instantanément l'air sérieux, et la rentrée du vainqueur s'opère au milieu d'un mutisme révélateur.

La grande épreuve terminée, je ne sais si le protocole exige que l'équipage présidentiel reprenne le chemin de l'Élysée; ce qui est certain, c'est que l'usage le veut et qu'il est rigoureusement obéi.

Si, au contraire, l'issue de la lutte est conforme aux prévisions du plus grand nombre, les démonstrations ne manquent pas au triomphateur, et ses admirateurs le porteraient certainement à bras jusqu'aux balances, n'était la crainte de voir disparaître dans ces attonnements enthousiastes le complément de poids indispensable à la proclamation définitive du résultat.

Quand c'est un cheval étranger qui est victorieux, l'ensemble du public prend immédiatement un aspect lugubre.

Son succès a beau avoir été prévu, l'impression est la même, car, par un chauvinisme entêté, on s'est refusé à croire à la réalité des probabilités annoncées, et, chose bizarre puisqu'il s'agit d'intérêts pécuniaires, si favori que puisse être un cheval anglais, américain, voire même autrichien, il est rare que les parieurs indigènes lui confient leur argent.

Parier pour lui serait cependant le seul moyen de contre-balancer les

résultats de la défaite, et tout au moins d'en atténuer les effets, puisqu'on rattraperait une partie des capitaux engagés. Pas du tout, on le combat à outrance sans prévoir que l'argent accumulé sur les chevaux battus ira grossir d'autant les bénéfices de l'ennemi.

Il serait si simple, quand la défaite des chevaux français est à peu près certaine, de s'abstenir en masse et de limiter ainsi les pertes nationales au montant tout sec du prix disputé.

Venus pour appuyer de quelques ponies le champion anglais.

Ce serait certainement la conduite la plus sage. Mais le véritable joueur tient avant tout à jouer, et, s'il désire toujours gagner, il préfère perdre à ne pas jouer du tout.

La passion du jeu croît d'ailleurs chaque jour.

Les résultats du pari mutuel en font foi, leur augmentation suit une marche progressive qui ne paraît pas vouloir s'arrêter.

Les bénéfices réalisés se chiffrent aujourd'hui par millions, et quand on pense que ces sommes formidables ne représentent qu'un tant pour cent insignifiant sur les masses engagées, on est en droit de se demander s'il y a proportion entre le but poursuivi et la quantité d'argent risquée dans chaque réunion.

Les spécialistes se réjouissent de l'état de choses actuel et, persuadés que la prospérité des sociétés influe sur la production chevaline, ne dissimulent pas leur joie de voir les hippodromes envahis par une foule qui, doublant les recettes, assure l'avenir des grosses allocations destinées aux éleveurs et aux propriétaires.

Peut-être serait-il plus sage de se demander si cet engouement n'a pas quelque chose d'excessif, et si, comme tout ce qui est excessif, il n'est pas destiné à disparaître dans un temps moins éloigné qu'on pourrait le croire.

Le goût du sport n'est pas chez nous aussi réel qu'il paraît l'être, et l'amour du cheval n'est pas aussi profond dans le public que son empressement à suivre les courses tendrait à le faire supposer.

Il serait intéressant de savoir combien, sur cent habitués du turf, continueraient à suivre assidûment les courses si l'on supprimait l'attrait des jolies femmes pour les uns et l'appât du gain pour les autres.

Si l'on étudiait de près la question, on arriverait bien vite à la conviction que le cheval n'est pas plus que le plus grand nombre d'entre nous aimé pour lui-même, et qu'il n'est, la plupart du temps, qu'un moyen, une occasion, un prétexte.

*Avant la dernière course. — Plus que cette occasion de se reposer...
ou de s'achever.*

Il y a vingt méthodes pour parier, et toutes sont préconisées par un certain nombre de joueurs qui les mettent en pratique et réussissent dans leurs opérations.

Les uns ne jouent que les favoris, les autres ne cherchent que les chevaux placés.

Ceux-ci ne laissent pas courir une épreuve sans engager une mise, ceux-là, au contraire, ne jouent que rarement, et seulement quand ils croient le succès assuré.

Il en est qui suivent un cheval et augmentent leur enjeu jusqu'au jour où leur champion se décide à gagner sa course.

Tous ces procédés réussissent à certains, tandis que d'autres perdent avec une régularité désespérante.

La raison de ces différences dans les résultats est la même que pour tous les autres jeux.

Tous les systèmes sont bons quand ils sont employés par un veinard; exécrables quand celui qui les applique est poursuivi par la funeste guigne.

Il résulte de cet aphorisme que le mieux à faire, quand on aime les courses, est d'y assister en spectateur désintéressé.

Ce n'est pas l'avis général, et les amoureux platoniques du sport forment une minorité absolument négligeable, dont l'effectif diminue chaque jour et disparaîtra certainement avant qu'il soit longtemps.

Quoi qu'il en soit, son culte est, pour le quart d'heure, passionnément pratiqué par une légion de fidèles, qu'on étonnerait singulièrement en leur disant que leur religion n'est pas sincère.

Ils lui sacrifient en effet non seulement leurs loisirs, mais la plus grosse part de leur budget.

Le parieur, comme tout joueur malheureux d'ailleurs, a une déplorable tendance, celle de croire que le résultat d'une course est le résultat de combinaisons machiavéliques combinées dans le seul but de lui faire perdre son argent.

La tactique du propriétaire, la façon dont le jockey a mené la course, tel incident qui s'est produit, tout lui paraît suspect, et il n'hésite pas à déclarer qu'il a été indignement volé.

C'est le résultat de la défiance naturelle à tout homme qui se voit, contrairement à ses prévisions, dépouillé de l'argent qu'il avait et frustré de celui qu'il convoitait.

C'est, au surplus, une satisfaction à l'amour-propre, une façon de dire que la fraude seule pouvait détruire des combinaisons magistralement étudiées.

Dans des épreuves aussi importantes que le Grand Prix, ces absurdes soupçons ne sauraient être admis.

Quelle vraisemblance à ce qu'un propriétaire puisse trouver un avantage à se faire battre quand un pareil enjeu doit payer la victoire? — Si le favori est battu, c'est qu'il a rencontré meilleur que lui.

Sois assuré, bon public, qu'il a défendu sa chance de son mieux, et que, s'il a succombé, c'est qu'il lui était impossible de mieux faire. Regrette ton louis, ta pistole ou ton écu, c'est ton droit, mais ne pense pas un seul instant qu'on a de parti pris trahi tes intérêts. Tu aurais certainement tort.

Chargé de la distribution des cartes de stationnement. — Aussi sollicité que s'il avait à sa disposition la totalité des bureaux de tabacs et le monopole des décorations.

Le Grand Prix une fois couru, le retour commence, pour les spectateurs du pesage, bien entendu. — Sur la pelouse, on tient à avoir la journée complète. L'exemple du départ est donné par le chef de l'État, qui, pariant peu, n'est pas contraint, par l'obligation de se refaire, d'assister aux épreuves finales.

Tout le monde n'a malheureusement pas été aussi sage, et tous les culottés de la grande épreuve cherchent dans les dernières courses à rattraper une partie tout au moins de la bonne galette disparue.

Si le gagnant n'est pas le favori, les books, rendus indulgents par les gros bénéfices réalisés, donnent des cotes moins sévères, et les affaires marchent grand train.

En général, les culottés augmentent leur désastre, mais ils ont en la consolation de ne perdre l'espoir de la revanche qu'au tout dernier moment et d'avoir soutenu la lutte jusqu'à leur dernier louis.

Il s'agit alors de retrouver sa voiture, — tâche difficile, recherche laborieuse, d'autant plus délicate que, la plupart du temps, votre cocher, que vous croyez à gauche, aura été forcé de stationner à droite, ou inversement.

— Il vous faut tout d'abord repousser les assauts d'une myriade de gentlemen des boulevards extérieurs descendus des hauteurs de Belleville pour vous faire leurs offres de service, et qui veulent à tout prix recevoir la mission de vous ramener votre véhicule.

Une fois débarrassé de leur obsédante société, il vous faut traverser la foule des voitures qui cherchent à s'approcher des portes de sortie.

FERNAND LÉVY

La sortie du pesage. — Voilà, mon prince, demandez votre commissionnaire habituel !

C'est cent mètres à faire au milieu des plus grands dangers.

Vous êtes à tout moment sur le point d'être broyé entre les essieux de voitures qui, suivant les directions les plus variées, se rapprochent tout à coup de la façon la plus imprévue et la moins rassurante.

Si vous évitez, par un mouvement rapide, la pression qui menace de vous réduire à votre plus simple expression, vous vous trouvez nez à nez avec celui d'un cheval qui met un brancard en face de votre œil gauche, tandis que vous sentez dans l'épaule droite la pression d'un timon à laquelle il ne faut pas espérer résister.

Si vous avez la souplesse de l'anguille et l'agilité du chevreau, vous

parvenez, en glissant sous la tête des chevaux et en bondissant de marche-pieds en marche-pieds, à sortir de cet inextricable enchevêtrement de roues, de moyeux, de pieds de chevaux, et vous atteignez une des avenues où cette extraordinaire cascade se régularise dans un courant plus régulier.

Dès lors, votre existence est en moins grand danger et vous pouvez rendre grâce au Seigneur, car il est vraisemblable que vous avez la vie sauve, mais rien ne prouve que vous rentrerez en possession de votre moyen de transport, si vous n'avez pas un coup d'œil d'aigle et une puissance d'attention que rien ne puisse détourner.

À la recherche de sa voiture. — Quelquefois, après une ou deux heures, on la retrouve, si on n'a pas été préalablement écrasé.

Les files quadruplées s'étendent à perte de vue, très égales, très monotones, depuis qu'on n'attelle plus en grand apparat pour se rendre à cette soleunité.

Sur cent voitures, quatre-vingts appartiennent aux différentes compagnies : Générale, Urbaine ou Coopératives, et les voitures de maîtres, elles-mêmes, sont d'une uniformité désespérante.

Pour retrouver du premier coup, au passage, son véhicule dans cette

agglomération de chariots équivalents, il faut avoir la sûreté de coup d'œil qui permet au berger de reconnaître chacun des trois cents moutons qui composent son troupeau.

Cette perspicacité n'est pas donnée au premier venu, et ceux qui ne la possèdent pas sont exposés à laisser passer sans la reconnaître la voiture objet de leur recherche passionnée mais aveugle.

Quand le temps est beau, cette poursuite n'est que fatigante ; si la pluie s'en mêle, elle devient affligeante, — et si c'est un décavé dont toutes les combinaisons ont successivement échoué pendant tout le cours de la journée qui la pratique, elle atteint rapidement l'énervement le plus douloureux, — elle prend tous les caractères de la fatalité antique, contre laquelle les plus puissants efforts de la volonté demeuraient impuissants.

On se surprend à murmurer les phrases stéréotypées pour exprimer le découragement le plus profond et le « ces choses-là n'arrivent qu'à moi » vous monte naturellement aux lèvres.

Les natures molles s'abandonnent au désespoir, s'accotent au tronc d'un arbre et regardent, avec des larmes dans les yeux, cette procession qui s'écoule interminablement sans faire apparaître le véhicule désiré.

Les énergiques, au contraire, multiplient les allées et venues ; à tout moment ils croient reconnaître leur cocher, interpellent celui-ci, font signe à cet autre, et, après chaque mécompte, reprennent avec une nouvelle activité leur recherche interrompue.

Si, servi par un heureux hasard, vous êtes enfin parvenu à retrouver votre équipage, vous avez droit à un repos bien gagné !

Mais n'allez pas imaginer, quelle que soit la vitesse de votre cheval, que vous allez rentrer rapidement chez vous.

Dans une foule semblable, une voiture cesse d'être un moyen de transport pour devenir simplement un refuge, — quelque chose comme un îlot au milieu de la tempête ; — elle en prend l'immobilité et vous permet d'attendre dans une position commode que l'espace redevienne libre.

Si vous êtes pressé, descendez-en et marchez sur vos propres jambes, vous prendrez bien vite une avance telle que les plus vites trotteurs ne vous rattraperont certainement pas.

Des statisticiens absolument dignes de foi et dont les observations paraissent avoir été sérieusement contrôlées ont en effet calculé qu'une voiture ayant eu l'imprudence de s'engager dans l'allée des Acacias au retour d'une de ces solennités parcourait par quart d'heure environ dix-sept mètres, — lenteur certainement supérieure à celle de nos plus précieux ataxiques, et que les favoris les plus tirés ne sont jamais parvenus à dépasser.

LA CAMPAGNE NORMANDE

Les réunions de province sont de plus en plus abandonnées du public parisien, qui trouve, avec raison, qu'il ne manque pas d'occasions de voir des courses en nombre suffisant sans avoir besoin de se déplacer.

De très bons esprits pensent que la défaveur des hippodromes éloignés résulte de la diminution des allocations qui leur sont attribuées par le ministère de l'Agriculture : je crois, pour ma part, que si les sociétés locales périssent, c'est que la centralisation agit sur elles comme sur toutes nos institutions.

Il faudrait à des réunions données sur des hippodromes plus ou moins éloignés des épreuves particulièrement intéressantes pour lutter avec celles qui ont lieu le même jour aux environs de la capitale.

Si ce qu'on appelle *la campagne normande* a seule le privilège de décider à se déplacer le monde spécial qui fait la fortune des hippodromes, c'est qu'elle n'a pas à redouter la concurrence des champs de courses voisins de Paris, qui, sans exception, font relâche au moment où elle a lieu.

Quand les grands théâtres sont fermés, la foule afflue dans les petits et envahit les salles de la banlieue ; le succès de Deauville est analogue à celui

du théâtre des Batignolles, pendant la fermeture du Français et de l'Opéra.

L'illusion qui fait croire qu'on respire à la campagne et qu'on doit y trouver un peu de fraîcheur augmente d'autant le nombre des excursionnistes, mais si, ce que je ne souhaite certes pas, on autorisait, pendant les vacances des grandes Sociétés, la réouverture d'un tourniquet quelconque sur l'un des terrains abandonnés par les anciens suburbains, je crois fermement que la population sportive des hippodromes normands se trouverait promptement singulièrement diminuée.

Ce sont les joueurs qui forment la masse des spectateurs; s'ils courent jusqu'en Normandie après leur argent, c'est qu'il ne leur reste aucun espoir de le rattraper sans quitter Paris.

SUR LE TURF. — LA CAMPAGNE NORMANDE.

Voyageurs de toutes classes.

Le prix du premier pas. — Attendent, après une douzaine de tentatives inutiles, que le starter soit parvenu à donner le départ.

CAEN

C'est à Caen, dans les premiers jours d'août, qu'ouvre la campagne normande.

Le *prix du premier pas*, couru sur une distance de 900 mètres, est la première épreuve consacrée aux poulains et pouliches de deux ans. Bien qu'il s'y révèle rarement des animaux de grand ordre, cette première exhibition de la production nouvelle attire généralement une assez grande affluence de sportsmen.

Les concurrents étant d'ordinaire aussi nombreux qu'inexpérimentés, leur mise en ligne ne s'obtient pas facilement, et la patience du starter se trouve soumise à une rude épreuve, dont souffre, par contre-coup, l'ensemble du public.

Les faux départs se multiplient dans une proportion que justifie l'impressionnabilité des poulains et le jeune âge des cavaliers choisis obligatoirement parmi les poids les plus légers.

Les chevaux s'échappent avant le signal, et les débutants qui les montent ne parviennent souvent qu'après des lutttes prolongées à les ramener sous les ordres du starter.

Quand l'un revient, un autre part, et les incartades se succèdent jusqu'au moment, souvent très longtemps attendu, où tous les chevaux se trouvant, par

hasard, suffisamment groupés, le starter abaisse définitivement son drapeau.

Si le départ a été bien donné, si le moment où les chevaux étaient réunis sur une même ligne a été habilement saisi, la lutte peut fournir, pour les épreuves suivantes, des renseignements utiles; si le lot contient des chevaux réellement supérieurs, ils ne tardent pas à se détacher du groupe et forment un premier peloton : c'est parmi ces champions d'avant-garde qu'il s'agit de reconnaître ceux qui sont appelés à fourvoir une brillante carrière, quand leur dressage sera complété et qu'ils seront arrivés à leur complet développement.

Si, au contraire, le signal du starter a surpris les concurrents, que certains d'entre eux ne l'aient pas instantanément saisi et se soient attardés, il est intéressant de voir dans quelle mesure ils ont réparé cette faute initiale, quelle distance perdue ils ont rattrapée pendant le parcours, de quelle façon ils soutiennent l'effort et dans quel état ils se montrent après la course; s'ils sont ruisselants, essoufflés; s'ils tremblent sur leurs membres ou si, au contraire, la dépense qu'ils ont dû faire ne les a éprouvés en aucune façon.

Ces observations enregistrées dans la mémoire des parieurs leur seront d'une utilité certaine si elles ont été faites par un œil clairvoyant, et c'est, en effet, pour les recueillir que la plupart d'entre eux ont accompli leur déplacement.

Le prix du premier pas. — Vaines tentatives pour obtenir un peu d'ordre au moment du départ.

SUR LE TURF. — LA CAMPAGNE NORMANDE.

— Où c'est-y qu'elle peut mettre c'qu'elle
mange c'te dame?...
— Sûrement qu'ça ne lui profite point.

— J'sommes p'têtre pas
beau, nous autres, mais
j'sommes si bous.

— On était pourtant bien
tranquille ici.

A l'hostellerie de Guillaume le
Conquérant. — English spoken,
Man speech Deutsch. On y dejeuner
aussi et l'on y lunche à l'occasion.
Le flirt n'y est pas interdit.

— On dit pourtant que nous sommes
la même race
— Oui, mais le Normand il est devenu, a
cause le terrain, plus grand et plus mon.

En route pour le travail du matin.

DEAUVILLE

LA GRANDE SEMAINE.

Trouville ne paraît pas se rendre compte de tout ce qu'il doit à Deauville.

Sans la création de la nouvelle colonie et la fondation du champ de courses, il y aurait longtemps que la vieille ville aurait dû renoncer à l'exploitation du voyageur ou se décider à une reconstruction générale appropriée aux exigences de la vie moderne.

C'est le succès des courses et l'attrait irrésistible que le pari mutuel exerce

même dans ses déplacements qui lui permet d'utiliser ses maisons délabrées et de voir s'animer encore pendant une courte saison les ruelles ridicules qui y usurpent le nom de rues.

La chance de cette cité grotesquement conformée et plus qu'insuffisamment nettoyée fut que l'avant-garde des tripoteurs, dont nous payons depuis de trop longues années les bénéfices exorbitants, eut l'idée d'acquiescer à bas

Le travail du matin sur le champ de courses

prix les prairies de la rive gauche de la Touques, de les lotir et d'y installer un hippodrome que leur instinct de spéculateurs habiles les fit placer sous le patronage du duc de Morny.

C'était alors le roi de la mode, le Sagan du second empire, toujours prêt à s'intéresser aux affaires qui pouvaient procurer quelques bénéfices à leurs protagonistes, un mot qu'à cette époque on avait encore le bonheur d'ignorer.

Dans quelle mesure la spéculation a-t-elle réussi, je n'en sais rien; ce qui

est certain, c'est que la Société des courses a prospéré, et que c'est sa prospérité qui, pendant la durée de ses réunions, maintient la foule dans les environs de son hippodrome.

L'origine de Deauville fait qu'on retrouve dans l'enceinte de son pesage toute la vieille garde des hommes qui ont fait la fête sous le règne de Napoléon III.

Les contemporains du duc ont été éprouvés par le temps

Ils ont pour la plupart l'aspect un peu croulant, mais ce théâtre des ébats de leur jeunesse donne à quelques-uns l'illusion qu'elle n'est pas terminée, et cela suffit pour leur faire accomplir religieusement chaque année ce pèlerinage aux lieux où ils brillaient naguère.

Les membres de la jeune génération se les désignent à titre de curiosités, et ceux qui se rappellent les récits de leurs oncles fêtards racontent à leurs compagnons les aventures qui ont mérité jadis à ces épaves leur notoriété mondaine.

Bon nombre de ces invalides de la noce n'ont pas su se résigner à vieillir.

Ils s'obstinent à des costumes juvéniles, à des cravates printanières, à des chapeaux enfantins qui accentuent d'une façon déplorable les ravages accumulés par les années.

On voit émerger de cols rabattus, noués de rubans de nuances attendrissantes, des gésiers lamentablement ridés dont la vue fait penser forcément à la mort prochaine de ces vieillards irrédéchis qui n'auront vraisemblablement pas le temps de penser à leur salut et seront bientôt emportés en pleine crise de coquetterie sénile... Que de raccords laborieux, que d'étayages minutieux, que de rassortiments essayés, pour remplacer ce qui a disparu,

Dernières tiges de la précédente génération.

atténuer ce qui s'est produit ou dissimuler ce qui s'est exagérément développé sur ces silhouettes jadis élégantes !

Que d'efforts inutiles, et comme, en croyant conserver ce qui n'est plus, on arrive souvent à empêcher de voir qu'il y a eu réellement autrefois quelque chose !

Combien de gens dont on aurait dit : « Il a dû être rudement bien ! » qui parviennent à faire crier : « D'où vient ce grotesque ? » L'exhibition des com-

pagnons du duc avec leurs corsets, leurs râteliers, leur eau des fées et leur collection de postiches, est le côté douloureux du spectacle : il s'atténue tous les jours et disparaîtra par une élimination toute naturelle.

Le pesage de Deauville sera alors un spécimen complet d'élégance moderne, — l'île de Puteaux transportée sur les bords de l'Océan avec son personnel au grand complet et son merveilleux effectif féminin.

Un coin du pesage.

Ajoutez à ce lot nombreux de beautés aristocratiques la collection des demi-mondaines dont plusieurs méritent un examen attentif, et vous avouerez que l'amateur a dans l'intervalle des épreuves tout ce qu'il faut, non pour écrire comme il est dit dans l'ancien répertoire, mais pour se rincer l'œil fort agréablement. Joignez à ces séductions le charme d'un paysage normand de tout premier ordre, agrémenté de constructions pour la plupart suffisamment agréables à voir, avec la perspective de la mer et l'apparition en bordure du champ de courses de voiles qui à marée haute émergent de la Touques...

Toutes les constructions du pesage sont excessivement élégantes, d'un

genre normand éminemment parisien, mais c'est dans la profusion de barrières blanches des modèles les plus variés, formant clôture, avec portes, sans portes, enfermant des enceintes, en séparant d'autres, que réside le luxe spécial de l'installation de Deauville.

Ce blanc dans son immobilité ajoute au chatouement des toilettes claires qui circulent en plein soleil, quand soleil il y a ; car on cite des années où la pluie, la pluie normande, la pluie persévérante, n'a pas cessé une seule journée de la quinzaine pendant laquelle se prolonge la « Grande Semaine ».

Somme toute, le décor est digne du public.

Si l'on voulait citer des noms, il faudrait copier la moitié du *Livre d'or*, un tiers du *Tout-Paris* et donner un quart des numéros du *Téléphone*.

Du reste, bien que la plupart des gens qu'on y rencontre soient des habitués de tous les champs de courses des environs de Paris et que leurs silhouettes soient universellement connues, la substitution des costumes ruraux à leurs toilettes citadines métamorphose complètement le plus grand nombre.

A Longchamps et sur les autres hippodromes voisins des fortifications, la tenue masculine est à peu près uniforme ; ici, la fantaisie a plus de marge et

Crafty

Deauville. Le grand steeple-chase. — Saut du contre-bas.

Pon peut librement exhiber la combinaison de vêtements qui semble le mieux faire valoir les avantages naturels qu'on croit posséder.

Pour les chapeaux, par exemple, le choix à faire est très limité quand il s'agit de se présenter dans l'un des pesages parisiens; à Deauville, au contraire, tous les couvre-chefs peuvent se risquer et chacun a le droit d'y produire librement la coiffure qui lui paraît la mieux appropriée à son type.

Cette liberté dans le choix amène parfois d'étranges combinaisons et donne souvent la preuve que le sentiment des proportions n'appartient pas à tous... il y a de si grands chapeaux sur la tête de si petits personnages que ces derniers disparaissent et que les premiers ont l'air de marcher tout seuls; quand un certain nombre de ces chapeaux automobiles se trouvent groupés au pied d'un arbre, on croit assister à l'éclosion d'une famille de champignons...

Il y a d'ailleurs encore plus laid que ces feutres disproportionnés : l'hor-

rible casquette plate! sans laquelle il serait, paraît-il, impossible de conduire une voiture automobile.

Elles polluent maintenant, ces épouvantables coiffures, et l'on ne me fera jamais croire que tous leurs propriétaires soient également possesseurs même d'un simple tricycle à pétrole.

L'horrible casquette plate, sans laquelle il est, paraît-il, impossible de conduire un automobile en France ou d'être domestique en Allemagne.

J'ai dit, n'est-ce pas, combien l'aménagement matériel était soigné dans tous ses détails.

C'est aux commissaires de la Société que sont dues les améliorations successives de l'installation.

Le président, le comte Florian de Kergorlay, a la grande expérience de toutes les questions de sport, et la direction de la Société, malgré l'activité qu'il y dépense, n'est pour lui qu'un poste de retraite par comparaison à ses précédentes fonctions.

Qui a pu le plus peut le moins.

MM. les commissaires.

Il est secondé par le comte Art. de Gontaut et M. Henry Ridgway. Tous trois portent invariablement le chapeau gris, mais combien différents par la forme!

Quand il n'y a pas courses à Deauville, c'est à Bernay ou à Cabourg que

Une tente de yearlings au pesage de Deauville.

fonctionne le pari mutuel, et les parieurs le suivent, mais le public n'est pas, quoi qu'on en dise, exclusivement composé de joueurs passionnés.

Ceux qui ne sacrifient à ce vice que de façon intermittente ont la ressource du *polo*, sinon comme acteurs, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, du moins comme spectateurs.

Même dans ce rôle effacé n'est pas admis qui veut dans l'enceinte réservée.

Les membres du club ont cependant la faculté d'y introduire des invités, mais ils n'usent de leur droit qu'avec la plus grande circonspection.

Cette réserve conserve aux réunions le caractère intime qui leur est propre et assure aux membres de l'association les délicates attentions des gens qui n'en font pas partie, mais sont tourmentés par le désir de figurer en aussi *select* compagnie.

Ce côté *limited* fait que le tableau est charmant, aussi joli qu'à *Bagatelle*.

Je sais bien que beaucoup qui, dans les comptes rendus, sont qualifiées de « belles madames » jouissent d'une laideur absolue et de tournures orthopédiques, mais tout cela est si bien orné, arrangé, dissimulé, redressé, équilibré, qu'elles n'arrivent pas à détruire l'harmonie de l'ensemble.

On ne voit à première vue qu'un groupe parfaitement élégant, et si, dans un examen plus attentif, votre œil est échoqué par d'épouvantables masques maladroitement coloriés, il trouve à chaque instant d'heureuses compensa-

Quelques « belles madames » des comptes rendus.

tions dans la découverte de charmantes et jeunes figures qu'on distingue moins facilement dans des agglomérations plus nombreuses...

Le rôle actif réservé à l'élément masculin présente un spectacle qui n'est

pas à dédaigner; les multiples évolutions nécessitées par le jeu font valoir l'habileté des cavaliers, l'élégance de leurs silhouettes, leur adresse, qui égale celle de leurs chevaux, et la simplicité de leur costume permet aux connais-

Le pesage.

senses de recueillir sur les qualités de conformation des brillants champions une série de renseignements qui sont parfois utilisés.

Où découvre des musculatures qu'on ne soupçonnait même pas sous le frac et l'on s'aperçoit que des hommes auxquels on reconnaissait seulement

une jolie tournure sont de véritables modèles de force svelte et nerveuse, tels des chevaux qui sous les couvertures paraissent un peu ficelles et montrent, une fois découverts, des paquets de muscles de nature à rassurer les plus exigeants.

Pour les grands sportsmen, ceux qui ont une écurie, voire même une

portion d'écurie, Deauville possède une dernière attraction : les ventes de yearlings organisées et monopolisées par feu Chéri.

C'est maintenant son gendre, M. Hal Bronn, qui préside à ces solennités qui ont lieu dans l'enceinte même du pesage.

Un nombre considérable de boxes, construits en arrière du pavillon des balances, hospitalise les convois amenés par les éleveurs, ce qui permet aux connaisseurs de se livrer, avant l'ouverture des enchères, à un examen approfondi des animaux qui leur sont offerts.

Scrupuleux examen.

Cet examen a son importance, car il serait fâcheux de payer d'un prix considérable un produit du sang le plus fashionable qui serait possesseur de remarquables jarçons ou posséderait un rein absolument défectueux ; mais cette importance n'est que relative, il peut empêcher un achat, par la constatation d'un défaut capital ; par contre, il est rare qu'il le détermine ; ce qui décide d'aussi importantes acquisitions, c'est bien plutôt le pedigree que l'aspect d'animaux dont le modèle se formule à peine et dont les qualités se devinent plus qu'elles ne se constatent.

Le moindre indice se confirme selon l'origine, et l'on escompte le déve-

loppement vraisemblable chez les enfants d'une conformation qui a fait le mérite des parents.

Malheureusement, de même que parfois les fils des gens les plus estimables se montrent fripouilles incomparables il arrive que le fils d'un excellent étalon et d'une jument hors ligne devient une rosse exceptionnelle.

Ce sont, disait Bossuet, les secrets de la Providence, lesquels, par essence, étant impénétrables, sont particulièrement difficiles à deviner.

C'est pour ce motif que tant de craks au moins vraisemblables finissent en chevaux de prix à réclamer.

Malgré les déboires qui résultent de pareilles méprises, les ventes de Deau-

Vente de yearlings, dans la cour de l'établissement Chéri.

ville offrent aux éleveurs un sérieux débouché, et aux propriétaires un moyen de remonte qui a donné à plusieurs d'excellents résultats.

Les noms des grands vainqueurs achetés aux ventes publiques sont dans

la mémoire de tous les sportsmen : Plaisanterie, Nubienne, Maxico, Ruy-Blas, ont été payés, dans ces conditions, des prix dérisoires, ce qui ne les a pas empêchés de gagner la forte somme pour le compte de leurs heureux acquéreurs.

C'est ce qui explique la quantité et l'élévation des enchères croissantes à chaque nouvelle vente, pour la plus grande joie et le « betit pénécice » de leurs organisateurs.

*Retour des courses. — Le départ : la sortie par l'avenue
de la Beauté.*

DIEPPE

Quelqu'un qui aurait mission de décerner un prix de beauté à l'un des hippodromes de Normandie serait certainement fort embarrassé : Deauville est le plus élégant, Caen le plus étendu, Cabourg le plus familial, Bernay le plus provincial, Lisieux le plus profondément normand ; mais je crois que c'est à celui de Dieppe qu'il conviendrait d'accorder la palme, car je ne connais pas de paysage plus pittoresque.

Les coteaux qui l'entourent, assombris par les futaies de la forêt d'Arques, descendent jusqu'à des prairies d'un vert éclatant, coupées par des eaux courantes d'une admirable limpidité. Tout cela a un éclat qui montre victorieusement quelle puissance de végétation peut développer la terre de Normandie. La silhouette du vieux château qui s'élève au fond de l'amphithéâtre révèle seule par ses teintes grises que toute cette verdure n'est pas seulement produite par les eaux courant à travers la vallée et que les pluies spéciales à la région, qui ont sali et miné ces vieilles murailles, y sont aussi pour quelque chose.

Dieppe a sa piste de plat et sa piste de steeple-chase : de la première, il n'y a rien à dire, elle est quelconque, plutôt inférieure, comme celles de tous les endroits où le petit nombre de réunions interdit les dépenses excessives nécessaires pour la fabrication du tapis idéal qui reste le monopole des grandes sociétés.

La piste des steeple-chases n'est naturellement pas plus soignée, mais le terrain est relativement bon, et les obstacles, bien compris, sont tout à fait favorables aux animaux qui savent réellement leur métier de sauteurs : le grand steeple-chase est, de toutes les épreuves actuelles, celle qui rappelle le mieux les débuts du steeple-chasing, et son parcours conserve encore la plupart des difficultés qu'on recherchait à l'origine pour mettre en lumière les qualités des premiers sujets de la spécialité.

Il y faut, sinon de vieux routiers, du moins des chevaux particulièrement adroits et résistants, familiarisés avec tous les obstacles, les jugeant bien et sachant se recevoir sur n'importe quel terrain. C'est à la réunion de toutes ces qualités, rendues rares par le dressage actuel, qu'il faut attribuer le nombre des succès qu'y ont remporté les chevaux du baron Finot. Ils savent ce qu'ils font, grâce aux procédés employés pour leur dressage, et nos lecteurs les connaissent par les révélations que nous avons empruntées à *Franciscan Friar*.

Un obstacle de la piste des steeple-chases.

Les tribunes du pesage.

PAU

L'hippodrome de Pau, pour être situé dans un pays particulièrement pittoresque, ne mériterait pas une mention spéciale, si le groupe de véritables sportsmen qui ont élu domicile dans l'ancienne capitale du Béarnais ne donnait à ses réunions une physionomie tout à fait particulière.

Bon nombre de sociétés de province donnent des prix aussi importants, beaucoup possèdent une installation aussi confortable et non moins bien comprise, mais aucune ne réunit un aussi grand nombre de fidèles véritablement passionnés pour le sport et, surtout, le pratiquant avec une égale supériorité.

Tous les membres de la colonie Paloise, qu'ils soient français ou étrangers,

professent pour le cheval le même culte passionné, et, bien que les étrangers y possèdent la majorité, on peut dire que Pau est peut-être le seul point du globe où l'internationalisme s'expérimente intelligemment?

Avant qu'on arrive à l'union rêvée des États du monde entier, la société Paloise réunit dans une entente complète des représentants de toutes les nations.

Le pesage.

Les Américains et les Anglais y fraternisent de longue date, et les Français qui aiment véritablement le sport sont accueillis par eux comme de véritables compatriotes, tant, il est vrai, que rien ne rapproche plus complètement les natures les plus opposées qu'une passion commune.

Les collectionneurs de timbres-poste, à quelque monde qu'ils appartiennent et quelle que soit la différence de leurs âges, peuvent soutenir d'interminables conversations sur leur spécialité. Il en est de même pour les fervents de l'équitation, et il n'est même pas toujours nécessaire qu'ils se comprennent complètement pour trouver un incontestable charme à des entretiens qui roulent invariablement sur l'objet de leurs prédilections.

Ils ne saisissent pas toutes les finesses du dialogue, puisqu'ils ne connaissent qu'imparfaitement les idiomes employés par leurs interlocuteurs, mais ils savent que le fonds de la conversation porte sur ce qui les intéresse le plus profondément, et c'est suffisant pour qu'ils y prennent le plus grand intérêt; si les nuances leur échappent, le fonds les passionne.

Avec un public aussi sincèrement épris du cheval, il est naturel que les

On toise les poneys pour le cross-country.

courses soient religieusement suivies et que, quand la saison en est finie, tous les dilettanti d'équitation qui ne peuvent chasser tous les jours le renard cherchent à utiliser, pour se livrer à leur sport favori, un terrain bien entretenu, qui se prête admirablement aux multiples usages que lui trouve leur inépuisable imagination.

Toutes les occasions et tous les prétextes leur sont bons pour y organiser des *private meeting* dont les programmes sont extraordinairement variés.

Les gentlemen de la Colonie en font tous les frais, à la lettre comme au figuré.

Ce sont eux qui figurent comme acteurs et règlent la note à payer.

Qu'un personnage de marque arrive à Pau, on organise immédiatement

quelque chose pour célébrer sa présence.

Un accident de montagne s'est-il produit, un incendie s'est-il déclaré à dix lieues à la ronde, vite une fête de charité au profit des victimes !

On évalue les frais, on fixe les cotisations et l'on va de l'avant.

Les sinistrés auxquels les recettes sont destinées n'y sont généralement pas de leur poche, et les organisateurs trouvent dans le succès la compensation de leurs débours, de telle sorte que tout le monde est satisfait et que les uns et les autres n'attendent qu'une nouvelle occasion de recommencer.

La variété des exercices auxquels tous ces messieurs se livrent dans ces

réunions supplémentaires est invraisemblable et montre à quel degré d'agilité, voisine de l'acrobatie, peuvent atteindre des hommes jeunes et bien conformés qui vivent constamment à cheval.

La légende des Centaures est au-dessous de la vérité.

Ces personnages fabuleux étaient sondés à leurs montures, ce qui dans une foule de circonstances devait être singulièrement gênant. Ils ont, eux, une autre liberté de mouvements :

Ils montent et descendent dans le même instant, s'habillent sur leur selle,

Dressing-race

transportent des fardeaux, véhiculent d'un point à un autre avec une vitesse vertigineuse les objets les plus fragiles et évoluent sur des chevaux microscopiques dans un labyrinthe de poteaux, à travers lesquels le petit Poucet en personne, malgré la précocité de son intelligence, aurait de la peine à retrouver son chemin même en plein jour.

La cavalerie qu'on utilise dans ces jeux est aussi diverse que ces exercices eux-mêmes — hacks et hunters y trouvent leur emploi, comme les chevaux de Polo.

Plusieurs y ont gagné une réputation durable, et le nom de *French*, l'irlandais noir du comte de Bari, qui malgré sa grande habileté de sauteur dut être

abattu après une chute à Marly, n'est pas encore oublié ; d'autres virtuoses de l'obstacle, plus heureux, sont cités en même temps comme des sauteurs hors ligne et des macrobites de l'espèce chevaline, tel *the Major* au comte

Jean de Madre, qui a pu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans accomplir le parcours de steeple-chase de l'hippodrome palois.

Course aux sauts.

Les chevaux ne sont pas seuls à conserver tardivement la possession de tous leurs moyens.

Parmi les cavaliers qui figurent dans ces parades d'agilité, on compte un certain nombre de quinquagénaires qui ont

gardé toute l'élasticité de la plupart de leurs mouvements.

Quand, ayant dépassé le milieu de la vie, on n'éprouve aucune hésitation devant un obstacle, on peut se vanter d'être au nombre des privilégiés : l'instinct de la majorité des gens qui ne sont plus dans toute leur fraîcheur

les porte généralement à éviter les occasions de faire une chute, dont la fâcheuse courbature sera forcément la moins grave des conséquences.

Course aux blessés.

A l'âge de la grande souplesse, on se relève après les culbutes les plus violentes sans aucune sensation douloureuse, et, si le cheval a bien voulu attendre son cavalier, celui-ci se remet

immédiatement en selle et reprend sa course sans penser davantage à l'accident qui s'est produit.

Il n'en va pas de même quand est passé l'âge de « toutes les audaces ».

Les vieux muscles qui se sont trouvés en contact avec le sol en gardent toujours un fâcheux souvenir ; la peau, telle nue étoffe qui n'a plus que sa trame, s'éraille plus facilement, et les os, qui manquent de moelle, se montrent infiniment plus friables : — telle précaution qui, prise par un homme de vingt-cinq ans serait le comble de la pusillanimité, n'est plus, pour un vieux monsieur, que l'indice de la plus élémentaire prudence.

Les tandems.

UN MACROBITE DE L'ESPÈCE CHEVALINE.

The Major à M. J. de Madre, à l'âge de vingt-sept ans.

Le saut du contre-bas.

VINGENNES

C'est l'hippodrome de la Société d'encouragement pour l'amélioration du cheval français de demi-sang, et l'on y pratique tous les genres de courses : plat, steeple-chase et trot.

Le but que la Société s'est proposé permettrait de s'étonner d'un pareil éclectisme, d'autant plus que la majorité des épreuves de steeple-chase et la totalité de celles de plat sont disputées par les chevaux de pur sang : il a cependant sa raison d'être.

Toutes les fois qu'on a voulu organiser des courses exclusivement réservées aux trotteurs, le public s'est abstenu : sans public pas de recettes, et sans recettes pas d'encouragement.

De là l'institution des réunions mixtes.

Les courses au galop attirent le public, et les courses de trot profitent de sa présence.

C'est une combinaison ingénieuse qui favorise les uns et les autres, et, du

moment que le but est atteint, la nature des moyens employés n'a qu'une importance secondaire.

Le terrain du plateau de Gravelle, très étendu et assez mouvementé, est cependant assez découvert pour qu'il soit facile d'y suivre les incidents des courses variées qui s'y disputent.

La piste des steeple-chases, souvent profonde, exige de la part des chevaux

Un steeple-chase militaire.

une sérieuse endurance, et son parcours est celui qui, à l'heure actuelle, rappelle le plus celui de feu la Croix de Berny.

Les épreuves militaires y sont nombreuses, principalement les courses de sous-officiers, qui sont montés précisément sur les chevaux dont la Société encourage la production, et le train dont elles sont menées montre que, malgré tout ce que l'on a pu dire sur la direction donnée à l'élevage du demi-sang, il produit encore des galopeurs.

La préoccupation que les éleveurs peuvent avoir de fabriquer des animaux capables d'atteindre les plus grandes vitesses au trot ne les empêche pas de donner à leurs poulaines des étalons de pur sang et de pratiquer également le croisement à l'envers.

Les tribunes du pesage les jours du grand prix du président de la République.

Dans les deux cas, les produits s'affinent de plus en plus, et leur modèle prend chaque jour une plus grande distinction.

S'il est vrai, comme l'affirme un groupe très sérieux d'hommes très compétents, que les courses de trot influent sur la conformation des animaux qu'on y consacre et que la préparation spéciale à laquelle on les soumet développe à l'excès certaines particularités de construction, augmentent des points de force au détriment de l'harmonie générale et tendent à spécialiser une grande quantité d'animaux, un nombre tout aussi considérable de spécialistes conteste les affirmations des premiers et soutient que les défauts constatés chez les premiers sujets des hippodromes de trot ne sont que des apparences qui résultent non pas de leur conformation primitive, de leur construction vraie, mais du développement artificiel produit par l'entraînement, qui modifie l'aspect des membres et trompe l'observation en altérant momentanément les proportions primitives.

A l'appui de cette opinion, ils citent l'exemple de chevaux qui, successive-

Course au trot attelé.

JK

ment préparés pour le trotting et les courses au galop, ont fait preuve dans ces deux spécialités de qualités supérieures et se sont montrés complètement métamorphosés par l'application d'entraînements différents.

Les deux théories ont leurs partisans également convaincus, et les polé-

miques auxquelles elles donnent lieu ne sont certainement pas sur le point de se terminer.

Chaque parti fait tous les jours de nouvelles recrues aussi passionnées que leurs aînés et non moins ardentes à la lutte.

Les apôtres des courses au galop ont, dès à présent, constitué une société nouvelle qui se propose d'instituer des courses d'obstacles réservées au demi-sang, dans lesquelles nous reverrons les gros obstacles, les gros poids et les longs parcours de l'ancien steeple-chasing. Malheureusement, ses ressources sont encore trop modestes pour qu'il lui soit possible de réaliser ses projets : cependant les adhésions affluent, les cotisations abondent et, dès

Courses au trot : avant le départ.

aujourd'hui, bien que la nouvelle société ait à peine deux ans d'existence, son comité a pu distribuer un certain nombre de primes aux éleveurs dont les produits lui ont paru mériter d'être encouragés, leur modèle se rapprochant du desideratum qu'elle recherche.

Elle est loin de posséder des revenus aussi importants que ceux dont la société du demi-sang et même le trotting-club peuvent disposer pour offrir les allocations qui sont disputées à Vincennes et à Levallois-Perret ; mais, comme le but qu'elle se propose répond à un besoin sérieux, que les partisans de ses doctrines sont nombreux et que les hommes placés à sa tête ont toutes les qualités nécessaires pour faire aboutir leurs projets, il est probable que nous n'attendrons pas longtemps les résultats de leur propagande.

Nous assisterons donc prochainement, pourvu que Dieu nous prête vie, à

L'ouverture d'un hippodrome où l'on verra des obstacles analogues sinon identiques à l'ancienne banquette de Vincennes, de véritables contre-bas, des murs de plus de soixante centimètres et des rivières assez larges pour qu'il ne suffise pas de sauter dans le train la haie qui les précède pour avoir les plus grandes chances d'arriver de l'autre côté.

L'élévation des poids permettra aux gens dont la taille dépasse celle en honneur à Lilliput de continuer à monter en course après qu'ils auront atteint l'âge où les tours de taille s'élargissent et où les efforts de l'entraînement ne parviennent plus à limiter le nombre des kilogrammes.

Quand ces temps seront arrivés, et nous souhaitons qu'ils ne se fassent pas trop attendre, nous assisterons souvent, je l'espère, à un spectacle intéressant qui nous permettra d'admirer le sang-froid et l'habileté de véritables cavaliers et l'adresse de chevaux dont le dressage sera complet.

La vitesse sera certainement diminuée, et l'on ne verra vraisemblablement pas ces nouveaux steeple-chasers abandonner momentanément leur spécialité pour venir gagner à Longchamps ou à Maisons-Laffitte quelque course de plat.

A cela nous ne voyons aucun inconvénient.

Si l'on obtient une nouvelle catégorie de bons chevaux, je ne vois pas qui pourrait s'en plaindre ?

Ils ne feraient concurrence à personne : les chevaux de pur sang conserveront leur supériorité de vitesse, les demi-sang trotteurs atteindront des records inconnus jusqu'à présent, pendant que les nouveaux venus franchiront des obstacles de plus en plus élevés sur des parcours interminables.

Ce ne sera qu'un nouveau sport dont le succès ne diminuera en rien celui

des autres sports déjà en faveur : la difficulté sera peut-être de lui réserver des journées sur le calendrier des courses, mais on y parviendra, et, pourvu que sur le champ de courses encore inconnu qui sera monopolisé par le demi-sang galopeur le pari mutuel fonctionne régulièrement, nous n'hésitons pas à prophétiser que le public ne manquera pas.

FIN DE SUR LE TERF

TABLE

	Pages.
AU BARON FINOT. — DÉDICACE.....	I
AU LECTEUR	III
LES COURSES. — Considérations générales. — Les acteurs. — Leur recrutement. — Élevage et ventes publiques. — Propriétaires éleveurs et propriétaires acheteurs. — Les mécomptes de l'éleveur. — Ah! c'est un métier difficile! — Établissements de vente. — Saint-James. — Le Tattersall — Dressage. — Entraînement. — De l'importance des engagements.....	I
LE CHAPITRE DES PARIS. — Quel serait le véritable conseil à donner en matière de paris? — Serait-il suivi? — Du jeu en général. — Systèmes variés. — Tous sont bons! — Tous sont mauvais! Un nouveau guide du parieur.....	29
— Le « Tout ».....	45
— Le « Match ».....	47
CHANTILLY. — La Compagnie du Nord. — Les mendiants. — Le moyen de leur échapper. — Les fiâres locaux. — Les lads. — La chasse aux renseignements. — Le buffet. — Chercheuses de tuyaux. — Le pari mutuel.....	49
— Essai.....	81
— Handicap.....	85
— Un handicap peu ordinaire.....	89
LA CROIX DE BERNY.....	101
— L'accident de M. Torrance.....	123
MARLY-LE-ROI.....	125
— Propos sportifs.....	133
AUTEUIL. — Le public. — Abondance de notabilités. — La journée des Coachs. — Les grands prix d'Auteuil. — Propos variés, etc.....	137
— DÉFINITION DU TUYAU.....	189
— EXPRESSIONS TECHNIQUES.....	193
— UNE VISITE À L'ANGÈRE.....	197
COLOMBES	211
FONTAINEBLEAU.....	221
— Conseil d'ami.....	229
— La Société sportive d'encouragement	231
SAINT-OUEN	233

	Pages
ENGHIEN.....	239
MAISONS-LAFITTE.....	245
LA MARCHE.....	251
RAMBOUILLET.....	261
— Chevaux hongres.....	271
— Expressions techniques.....	279
LONGCHAMPS.....	287
— Le Grand Prix de Paris.....	311
— La campagne normande.....	353
CAEN.....	357
DEAUVILLE.....	361
DIEPPE.....	381
PAU.....	385
VINCENNES.....	393